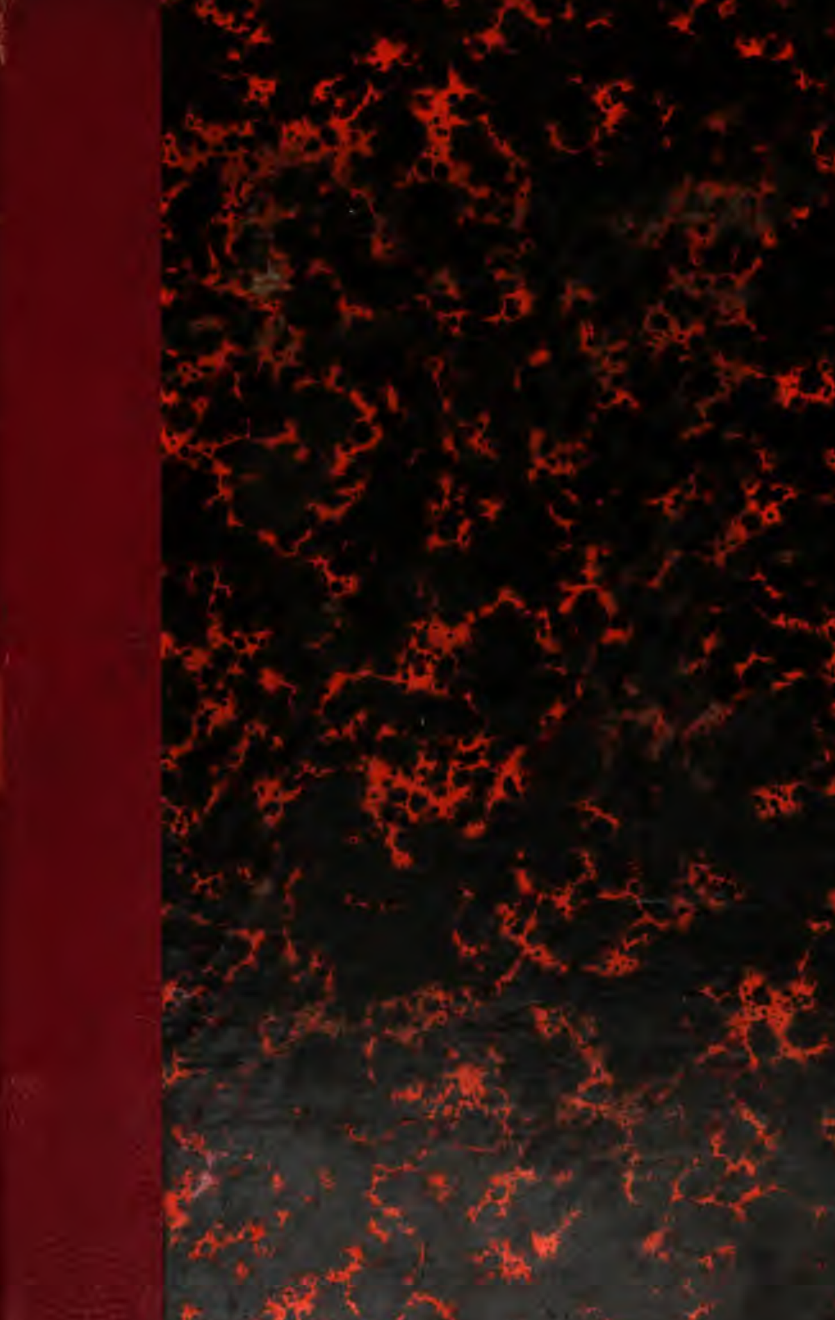
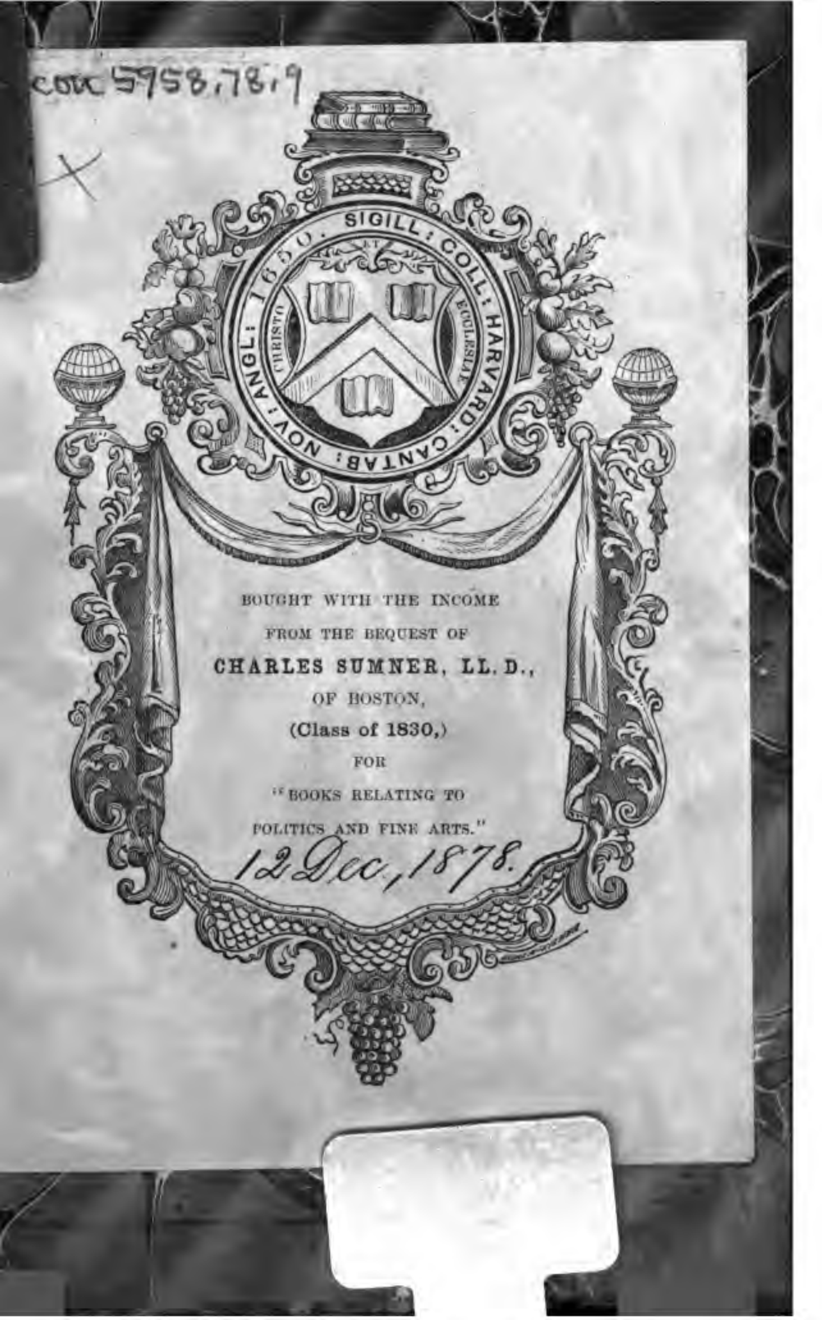



Econ 5958.78.9
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH THE INCOME
FROM THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER, LL.D.,
OF BOSTON,
(Class of 1830,)
FOR
"BOOKS RELATING TO
POLITICS AND FINE ARTS."
12 Dec, 1878.



LA GRÈCE

ET

L'EXPOSITION DE 1878

LA GRÈCE

ET

L'EXPOSITION DE 1878

A LA MÊME LIBRAIRIE

LES PAYS ÉTRANGERS & L'EXPOSITION DE 1878

Collection de dix-neuf volumes in-12 (avec plans et cartes), comprenant l'histoire, la géographie, la statistique des divers pays, la description des œuvres et des produits qu'ils ont exposés.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 2 FRANCS

Belgique, par *Clovis Lamarre*, docteur ès lettres, administrateur de Sainte-Barbe .... 1 vol.
Amérique centrale et méridionale, par *C. Lamarre* et *Charles Wiener*, commissaire de l'Exposition .... 1 vol.
Angleterre, par *C. Lamarre* et *L. Pajot*, licencié ès lettres, archiviste paléographe .... 1 vol.
Autriche-Hongrie, par *C. Lamarre*, *Henry Wiener*, secrétaire du Consulat d'Autriche, et *P. Demeny*, attaché au ministère de l'Intérieur..... 1 vol.
Chine et Japon, par *C. Lamarre* et *Ad. Frout de Fontpertuis*........ 1 vol.
Egypte, Tunisie et Maroc, par *C. Lamarre* et *Ch. Fliniaux*, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation.......... 1 vol.
Espagne, par *C. Lamarre* et *L. Lande*, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur à Sainte-Barbe........... 1 vol.
États-Unis, par *C. Lamarre* et *René de la Blanchère*, ancien élève de l'Ecole normale supérieure .... 1 vol.
Grèce, par *C. Lamarre* et *marquis de Queux de Saint-Hilaire*, secrétaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques .... 1 vol.
Danemark, par *C. Lamarre* et *N.-I. Berendzen*, de l'Université de Copenhague .... 1 vol.
Inde Britannique, par *C. Lamarre* et *Ad. Frout de Fontpertuis* ..... 1 vol.
Italie, par *C. Lamarre* et *Amédée Roux*.......... 1 vol.
Pays-Bas, par *C. Lamarre* et *René de la Blanchère*.......... 1 vol.
Perse, par *C. Lamarre*, *Sakakini*, consul de Perse en Italie, et *Pharaon*, chevalier de la Légion d'honneur ....
Siam et Cambodge, par *C. Lamarre* et *Ad. Frout de Fontpertuis*.... } 1 vol.
Portugal, par *C. Lamarre* et *G. Lamy*, professeur d'histoire de l'Académie de Paris .... 1 vol.
Russie, par *C. Lamarre* et *L. Léger*, docteur ès lettres, professeur à l'Ecole des langues orientales .... 1 vol.
Suède et Norwège, par *C. Lamarre* et *L. Gourraigne*, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au collège Rollin. 1 vol.
Suisse, par *C. Lamarre* et *Ed. Zévort*, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au lycée Henri IV ..... 1 vol.
La Propriété industrielle et la Propriété littéraire et artistique en France et à l'étranger, par *Ch. Fliniaux*, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation .... 1 vol.

760. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

LES PAYS ÉTRANGERS ET L'EXPOSITION DE 1878

LA GRÈCE

ET

L'EXPOSITION DE 1878

PAR Auguste Henri Édouard

Clovis LAMARRE
Docteur ès lettres,
Administrateur de Sainte-Barbe.

Mis DE QUEUX DE St-HILAIRE
Secrétaire de l'Association
pour l'encouragem^t des études grecques.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1878

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de notre griffe, sera réputé contrefait.

Ch. Delagrave

AVANT-PROPOS

Les Français, en aucun temps, ne se sont expatriés facilement, et jamais, sauf de rares exceptions, les grands voyages, les séjours de longue durée dans les pays étrangers ne les ont beaucoup tentés : la beauté, le climat tempéré, la civilisation et les richesses de la France les y retiennent naturellement fixés.

Cependant, au milieu du siècle où nous vivons, alors que la vapeur et l'électricité viennent de triompher de l'espace et du temps et que, par suite de cette révolution universelle, la rapidité toute récente des relations fait tomber l'une après l'autre les anciennes barrières qui séparaient les peuples, il semble s'être glissé tout à coup au cœur de l'humanité un immense désir de s'étudier elle-même et de se connaître tout entière. Le succès inouï de l'Exposition de 1878 n'est-il

pas la preuve la plus manifeste de cette tendance qu'ont aujourd'hui toutes les nations à mettre en commun leurs industries, leurs sciences, leurs arts, leurs pensées, pour faire vivre la grande famille humaine d'une seule et même vie? Et dans cet ensemble merveilleux, que n'auraient pu rêver les esprits les plus utopistes du siècle dernier, n'est-il pas probable que l'avenir réservera le premier rang, avec la plus grande prospérité, à celui des peuples de la terre qui en sera le plus savant, à celui qui aura le mieux étudié et compris tous les autres?

Aussi avec quel soin scrupuleux, dans ces dernières années, n'a-t-on pas dirigé la jeunesse française vers l'étude des pays étrangers! Des ministres de l'instruction publique, aux idées les plus larges, M. Duruy, M. J. Simon, M. Waddington, M. Bardoux n'ont rien négligé pour inspirer aux jeunes gens de nos écoles le goût des langues vivantes et de la géographie, qui doit amener celui des voyages et qui précède nécessairement l'étude approfondie des caractères et et des institutions des peuples. A tous ces chefs de l'enseignement de l'État se sont vivement unis les directeurs les plus éminents de l'enseignement libre. En ce moment même, l'heureuse innovation introduite par M. Dubief dans le plus

grand et le plus florissant des établissements libres et laïques, permet à des divisions entières d'élèves barbistes d'aller passer, chaque année, plusieurs mois consécutifs dans certaines villes d'Allemagne et d'Angleterre : en même temps qu'ils y apprennent par la pratique les idiomes dont ils ont vu la grammaire, ils acquièrent, dans la familiarité de la vie quotidienne, certaines notions exactes sur les peuples au milieu desquels ils vivent momentanément ; des horizons nouveaux s'ouvrent à leurs esprits ; ils sont étonnés d'apprendre beaucoup hors du pays natal, et ils comprennent déjà que la satisfaction intime qu'éprouve tout homme qui s'instruit, leur deviendra dans la suite d'autant plus sensible qu'ils la rechercheront plus souvent.

L'œuvre à laquelle travaillent ainsi les maîtres les plus autorisés de l'instruction publique, est une œuvre essentiellement nationale. La France vient de montrer, durant plusieurs années, dans la gestion de ses affaires intérieures, un sang-froid, une prudence, un esprit de conduite qu'on ne lui connaissait pas ; la jeunesse, que prépare son enseignement progressif, peut encore être dotée de qualités nouvelles pour la vie extérieure, afin de se tenir prête à profiter des grandes relations internationales que

réserve aux peuples qui travaillent un temps tout à fait prochain.

Le caractère patriotique d'une telle œuvre nous a profondément ému, et, dans la mesure modeste de nos forces, nous avons voulu essayer d'y contribuer pour notre faible part. Il nous a semblé que l'Exposition universelle fournissait une excellente occasion d'offrir à la jeunesse studieuse, dans un cadre relativement restreint, toute une encyclopédie des pays étrangers.

Prendre chaque nation en particulier et l'examiner sous toutes les faces; exposer un aperçu général de son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours en nous attachant surtout à la liaison rationnelle des grands faits qui se sont succédé; étudier ses institutions, son gouvernement, sa statistique; décrire le sol qu'elle occupe, les provinces qui la composent, les villes où se sont concentrées et sa force commerciale et sa vie intellectuelle; montrer, par la part qu'elle prend à l'Exposition, le degré plus ou moins élevé de perfection qu'ont atteint chez elle les beaux-arts, l'enseignement public, les produits de la science et de l'activité de l'homme : voilà le plan qui se déroulait devant nous. Et l'ensemble de notre travail embrassait du même coup l'histoire uni-

verselle des peuples, la description détaillée du globe, le spectacle grandiose de toutes les richesses de la terre réunies aux découvertes et à toutes les manifestations de l'esprit humain !

Il fallait résumer le développement de ce programme en une vingtaine de volumes d'une lecture aussi facile que possible. Nous voulions les terminer assez tôt pour que nos lecteurs les reçussent au complet dans le temps même de l'Exposition et pussent alors entreprendre, avec nous, un voyage instructif autour du monde, dans les palais du Champ de Mars et du Trocadéro.

Dans de telles conditions une pareille tâche nous eût certainement effrayé, si nous n'avions eu la bonne fortune de trouver des collaborateurs intelligents et pleins d'ardeur, ayant fait de longue date une étude spéciale des matières qu'il s'agissait de traiter. Des professeurs agrégés de l'Université, anciens élèves de l'École normale supérieure; des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, connus par leurs sérieuses publications ; des savants, ayant acquis, par l'intelligence des langues et par leurs longs voyages, la connaissance exacte des pays les plus lointains, ont bien voulu nous prêter leur précieux concours. En même temps, la bienveillance que nous avons ren-

contrée partout, les documents que nous ont fournis les ambassades, les consulats, les commissariats des sections étrangères de l'Exposition, nous ont été d'une aide inappréciable dans les nombreuses recherches que nécessitait notre travail. Enfin, un éditeur actif, qui s'est offert à nous spontanément, nous a rendu le service de triompher des difficultés imprévues que créait la grève des ouvriers de l'imprimerie parisienne.

Puissent nos intentions et tant de bonnes volontés ne pas rester stériles! Puissions-nous atteindre le but que nous nous sommes proposé, donner à nos lecteurs, aux jeunes gens des écoles surtout, une idée assez nette des nations étrangères, pour qu'ils en apprécient désormais les divers mérites, et qu'ils se sentent, après nous avoir lu, un désir beaucoup plus vif de les voir, de les étudier, de les connaître par eux-mêmes!

CLOVIS LAMARRE.

Le 31 mai 1878.

LA GRÈCE

ET L'EXPOSITION DE 1878

INTRODUCTION

SUR LE GOUVERNEMENT ET LA STATISTIQUE

La Grèce est une monarchie constitutionnelle et représentative, placée sous un chef héréditaire.

La Constitution du 29 octobre 1864 garantit aux citoyens grecs l'égalité de tous devant la loi, la liberté individuelle, l'inviolabilité des biens personnels qui, en aucun cas, ne peuvent être confisqués, la liberté de professer toute croyance.

C'est au nom de la Constitution que s'exercent les pouvoirs de l'État.

Le pouvoir *législatif* est exercé par la chambre des députés.

Le pouvoir *exécutif* appartient au roi et à ses ministres.

Le pouvoir *judiciaire* est confié à des juges indépendants et inamovibles.

Le Roi.—La personne du roi est inviolable et sacrée. Le roi est le chef de l'État ; mais ses ministres seuls sont responsables, et ses ordres, écrits ou verbaux, ne dégagent en rien leur responsablité. Il promulgue les lois, rend les ordonnances et prend les mesures nécessaires à leur exécution. Il pourvoit aux charges et aux emplois ; il nomme les membres du conseil d'État. Il commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités, confère les grades et les ordres militaires. Il bat monnaie ; il a le droit de grâce et de commutation ; toutefois, lorsqu'un de ses ministres a été condamné, il ne peut le grâcier que sur la demande de la chambre des députés.

Suivant l'article 40 de la Constitution de 1864, le roi atteint sa majorité à la fin de sa dix-huitième année. Il ne prend possession du pouvoir qu'après avoir prêté serment à la Constitution en présence des ministres, du synode, des députés et des plus hauts dignitaires du royaume. Dans les deux mois, au plus tard, il doit convoquer la chambre des députés.

Quand le roi meurt, la couronne est transmise en ligne directe à ses descendants mâles, par ordre de primogéniture. Si le successeur est mineur, ou s'il est absent et qu'aucun régent n'ait été désigné, la chambre des députés doit s'assembler d'elle-même

dans les dix jours qui suivent l'événement et, provisoirement, le pouvoir exécutif est exercé tout entier par le conseil des ministres jusqu'au choix d'un régent ou jusqu'à l'arrivée du successeur au trône.

Le roi actuel, est Georges Ier né le 24 décembre 1845, second fils du roi de Danemark Christian IX. Il a épousé, le 27 octobre 1867, la grande duchesse Olga Constantinowa, fille du grand duc Constantin de Russie, et nièce du czar Alexandre II. De cette union sont nés trois fils et deux filles : Constantin, duc de Sparte, héritier présomptif, né le 2 août 1868; Geórges, né le 25 juin 1869 ; Alexandra, née le 30 août 1870 ; Nicolas, né le 2 février 1872 ; et Marie, née le 4 mars 1876.

Par décision de l'Assemblée nationale (15 mai 1863), une liste civile de 1,125,000 francs a été allouée au roi Georges. Les gouvernements d'Angleterre, de France et de Russie y ont ajouté chacun 100,000 francs.

La chambre des députés. — La Constitutition a confié le pouvoir législatif à une chambre unique, dont les membres sont élus par la nation et pour une durée de quatre ans. Le nombre de ces membres, dépendant du chiffre de la population, était de 188 à la session de 1877.

Les élections ont lieu au moyen d'urnes dans lesquelles chaque électeur jette les boules qui expriment ses suffrages pour ou contre chacun des candidats, les votants ayant autant de votes qu'il y a de candidats dans le district. Tout candidat, pour être nommé,

doit réunir au moins un tiers des votes du district électoral.

A moins d'une convocation spéciale qui n'a jamais lieu que dans une circonstance tout à fait exceptionnelle, la chambre s'assemble le 1er novembre (vieux style) de chaque année. La session annuelle est de trois mois au minimum, de six mois au maximum.

Pour que les délibérations de la chambre soient valables, la présence de la moitié au moins des députés est nécessaire. Aucune résolution n'est prise qu'à la majorité absolue des suffrages. Chaque loi doit être discutée et votée, article par article, trois fois, et à des jours distincts. La chambre, d'ailleurs, par les lois qu'elle fait, n'a pas le droit de porter atteinte aux principes fondamentaux de la Constitution, dont quelques dispositions particulières seulement peuvent être soumises à une révision après un laps de dix années.

Le Conseil d'État. — Avant qu'une loi votée par les députés ne soit promulguée, elle est adressée au Conseil d'État qui en fait l'examen et qui peut la renvoyer à la chambre avec des observations ou des amendements dans l'espace de dix jours ; ce terme est même prolongé de quinze jours lorsqu'il y a, à ce sujet, une décision de la chambre. Après l'expiration du temps fixé, si le conseil d'État n'a fait aucun rapport, la loi est définitivement envoyée au roi.

Ce conseil d'État est composé au moins de quinze membres, et de vingt-cinq au plus. Tous sont nom-

més par le roi sur la proposition des ministres, et la durée de leurs fonctions est de dix années.

Les ministres. — Les ministres qui, avons-nous dit, exercent avec le roi le pouvoir exécutif et qui seuls sont responsables devant la chambre et la nation, sont à la tête de sept départements : l'Intérieur, les Finances, la Justice, l'Instruction publique et le Culte, la Guerre, la Marine, les Affaires étrangères. Leur pouvoir n'est pas ordinairement de longue durée: chaque année, en moyenne, voit deux ou trois changements de ministères.

Ils ont sous leur dépendance des fonctionnaires en nombre considérable. Ceux-ci, d'après un calcul fait en 1875, représentaient, avec leurs familles, un douzième de la population, et touchaient un ensemble de traitements qui s'élevait à plus de 16,000,000 de francs, c'est-à-dire la moitié du revenu total de l'État.

Budget de l'État. — Le nombre excessif des employés du gouvernement est une des principales causes du déficit qui se produit dans les budgets annuels. Un simple coup d'œil jeté sur les résultats budgétaires des six dernières années montre suffisamment combien ce déficit est permanent.

ANNÉES.	RECETTES.	DÉPENSES.
1872	35,695,357	37,889,853
1873	35,757,000	35,929,035
1874	37,399,992	41,722,408
1875	39,644,000	39,791,512
1876	38,826,800	39,063,841
1877	39,247,000	41,067,825

Voici d'ailleurs le résumé des chapitres de recettes et de dépenses, le budget tout entier de l'État, tel qu'il était officiellement prévu pour l'année 1877 :

RECETTES.

Impôts directs.	Sur la terre.....	8,500,000	11,605,000
	Sur les abeilles ..	45,000	
	Sur les pâturages.	60,000	
	Sur les bestiaux..	1,200,000	
	Sur les maisons..	850,000	
	Patentes........	950,000	
Contributions indirectes.	Douane.........	13,400,000	18,155,000
	Timbre.........	4,200,000	
	Matières diverses.	555 000	
Etablissements publics.	Poste...........	650,000	1,155,000
	Télégraphie	500,000	
	Imprimerie......	5,000	
Domaines et vente des domaines			5,580,000
Recettes diverses et arrérages..................			2.752,000
Total des recettes.....			39,247,000

DÉPENSES.

Dette. Intérêts de la dette étrangère..........	1,246,000
— Intérêts de la dette intérieure..........	7,287,749
Pensions. Liste civile. Chambre des députés ...	5,393,800
Ministere des affaires étrangères	1,127,196
— de la justice........................	3,016,043
— de l'intérieur......................	4,802.745
— du culte et de l'instruction	2,111,949
— de la guerre	7,637,104
— de la marine........................	2,114,705
— des finances.........................	1,353,270
Administration et perception des impôts......	2,773,262
Dépenses diverses............................	2,204,000
Total des dépenses.....	41,067,823

La dette publique, comme on le voit par ce tableau, entraîne annuellement un paiement d'intérêts de 8,533,749 fr. ; c'est-à-dire un cinquième de la dépense

totale du budget. Mais elle est en réalité plus considérable encore que ne semble l'indiquer ce dernier chiffre. Car, tandis que la dette intérieure, qui est portée au budget pour un intérêt annuel de 7,287,749 francs, ne s'élève qu'à 147,569,480 francs, la dette extérieure, qui figure seulement pour une dépense de 1,246,000 fr., s'élève aujourd'hui, par suite des intérêts arriérés et non payés pour la plus grande partie depuis très-longtemps, à la somme de 335,513,422 fr. L'ensemble de la dette publique est donc de 483,082,902 fr. et entraînerait une dépense budgétaire de plus de 24,000,000 fr., s'il fallait en payer régulièrement l'intérêt à 5 %.

POPULATION ; DIVISIONS ADMINISTRATIVES. — La population de la Grèce, d'après le dernier recensement, se compose de 1,457,894 individus, dont 754,176 hommes et 703,718 femmes. Elle se répartit sur un territoire de 48,123 kilomètres carrés.

Le royaume est divisé en treize *nomes* ou *nomarchies* et subdivisé en cinquante-neuf *éparchies*. Les nomarchies répondent assez bien à nos préfectures et les éparchies à nos sous-préfectures. Les cantons de l'éparchie portent les noms de *dîmes* ou *dimarchies*, et les diverses communes rurales qui les composent, sont administrées par des *parèdres* ou *adjoints du dimarque*. Tous les fonctionnaires de l'ordre administratif sont nommés par le roi et reçoivent un traitement de l'État.

Le tableau suivant présente, dans un cadre très-

restreint, les nomarchies du royaume, avec l'indication de leur étendue, de leur population et du nombre d'éparchies qu'elles renferment.

NOMARCHIES	ÉTENDUE en kilom. carrés	POPULATION	NOMBRE des éparchies
GRÈCE SEPTENTRIONALE			
Attique et Béotie.....	6,426	136,804	5
Phocide et Phthiotide.	5,316	108,421	4
Acarnanie et Etolide ..	7,833	121,693	6
PÉLOPONÈSE			
Argolide et Corinthie.	3,749	127,820	6
Achaïe et Elide.......	4,942	149,561	4
Arcadie	3,253	131,740	4
Messénie	3,176	130,417	5
Laconie	4,346	105,851	4
ILES			
Eubée et Sporades....	4,076	82,541	4
Cyclades	2,399	123,299	7
Corfou	1,107	96,940	5
Zante..............	719	44,557	1
Céphalonie	781	77,382	4
Marins	....	20,868	
	48,123	1,457,894	59

Justice. — La justice est rendue par les juges nommés par le roi. Ils sont inamovibles, à l'exception des membres du parquet et des juges de paix.

Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. Il n'y a ni commissions ni tribunaux extraordinaires, et c'est au jury que sont déférés les causes criminelles, les délits politiques et les délits de presse.

A la tête de la hiérarchie judiciaire se trouve la *cour suprême* (aréopage), qui siége à Athènes. Les *cours d'appel* sont au nombre de quatre : à Athènes, à Nauplie, à Patras et à Corfou.

Athènes possède aussi une *cour des comptes*, chargée de surveiller les dépenses du budget, d'examiner et de liquider tous les comptes de l'administration générale et du trésor public.

CULTE. — La grande majorité des habitants du royaume est attachée à l'Église orthodoxe grecque; les seuls dissidents sont 24,000 catholiques romains environ, qui se trouvent dispersés dans les villes maritimes. Aux termes de la constitution de 1864, la religion orthodoxe grecque est déclarée religion d'État, mais les autres croyances jouissent d'une liberté complète.

La religion orthodoxe grecque diffère de la religion romaine en beaucoup de points ; elle nie la suprématie du pape, le dogme que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, l'existence du purgatoire ; elle rejette le sacrement de la confirmation, consacre l'Eucharistie avec du pain levé, permet d'ordonner prêtres des clercs mariés, célèbre l'office en langue grecque, exclut des églises les statues, et n'admet que les huit premiers conciles œcuméniques. Née en 858, sous le patriarche Photius, elle fut établie, en 1053, par le

patriarche Cérularius, et vainement combattue, en 1274 et 1439, par le deuxième concile de Lyon et le concile de Florence. Elle reconnut longtemps pour seul chef le patriarche de Constantinople; mais, à la fin du XVIe siècle, les Russes se séparèrent de ce dernier, et les habitants de la Grèce opérèrent aussi leur séparation, en 1833, époque à laquelle fut établi, dans le royaume, un conseil permanent, appelé le saint Synode, composé des métropolitains d'Athènes et de quatre archevêques et évêques, qui doivent résider au siége du pouvoir exécutif.

La Grèce septentrionale, avec l'Eubée, se divise en quatre archevêchés : Athènes, Chalkis, Phthiotide, Acarnanie et Etolie, et quatre évêchés. Dans le Péloponèse, il y a six archevêchés : Argolide, Patras et Elide, Mantinée et Cynurie, Messène, Morembasie, Sparte, et six évêchés. Les îles de la mer Egée forment un archevêché, Syra et Tenos, et 3 évêchés; les îles Ioniennes, cinq archevêchés : Corfou, Céphalonie, Sainte-Maure, Zante, Cérigo.

Quant aux 24,000 catholiques romains, ils se répartissent en deux archevêchés : Naxos et Corfou, et 4 évêchés.

Instruction. — L'instruction publique a été l'objet de beaucoup de soins dans ces dernières années. Elle est donnée : 1° par l'Université d'Athènes qui compte environ 1,200 étudiants; 2° par les gymnases, qui sont au nombre de huit et ont un peu plus de 1,100 élèves; 3° par les anciennes écoles; 4° par les écoles commu-

nales. Le royaume possède en outre un excellent collége (Arsakeion), consacré à l'éducation des filles, quatre écoles de médecine, une école de théologie, une école militaire, une école d'agriculture et une école des arts.

Malheureusement la profession de l'enseignement est peu recherchée : il y a pénurie d'instituteurs et il faut parfois, paraît-il, confier les fonctions de professeur à des personnes qui ne remplissent pas exactement toutes les conditions de savoir exigées par les règlements. Le nombre total des professeurs est d'environ 500 pour 64,061 élèves, dont 6,250 filles, ce qui fait, en moyenne, près de 130 élèves pour chacun d'eux.

Aussi, malgré la loi de 1834, qui établit l'instruction obligatoire et qui rendit les parents passibles d'une amende pour chaque heure d'absence de leurs enfants, il a fallu de toute nécessité renoncer à cette pénalité, et les résultats qu'a fait connaître le dernier recensement, en 1870, étaient loin d'être satisfaisants. On a trouvé que 33 pour cent des hommes adultes et 7 pour cent seulement des femmes adultes savaient lire et écrire ; il y avait 55 communes dans lesquelles pas une seule femme ne savait lire ou écrire ; enfin, dans l'armée de terre, la proportion des hommes tout à fait illettrés était de 49 pour cent, et, dans la marine, de 58 pour cent.

Armée. — Tous les Grecs sont soumis à la conscription, mais ils ont le droit de se faire remplacer et ils

en usent en grand nombre. La durée du service est de trois années dans l'armée active.

Cette armée, en 1877, comptait 14,061 hommes ; c'est du moins le chiffre qu'indiquait le ministre dans les prévisions du budget de la guerre, et le rapport ministériel décomposait l'effectif des troupes de la manière suivante :

	OFFICIERS	OFFICIERS sans commission	SOLDATS	TOTAL
État-major	24	5	....	29
Génie	41	41	....	82
Artillerie	49	172	515	736
Cavalerie	23	84	233	340
Infanterie	380	1,557	8,414	10,351
Pionniers	21	71	400	492
Divers	99	35	15	149
École militaire	17	8	62	87
Gendarmes	90	266	1,250	1,606
Surnuméraires	....	184	....	184
Hors cadre	5	....	....	5
	749	2,423	10,889	14,061

Mais la chambre des députés, dans sa dernière session (1877), a, par une nouvelle loi, modifié très-sensiblement la composition et l'organisation de l'armée active. Elle a élevé le nombre des hommes à 24,076, en les répartissant ainsi : 3,063 pour le génie et l'artillerie ; 4,877 pour la cavalerie ; 16,136 pour l'infanterie. Toutes ces troupes forment deux divisions ;

chaque division comprend deux brigades ; et chaque brigade se compose de deux régiments d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie et de deux compagnies d'artillerie et de génie.

MARINE. – Au commencement de l'année 1877, la marine de l'État se composait de 13 vaisseaux. C'étaient deux petits navires cuirassés, *le roi Georges et la reine Olga*, portant chacun deux canons sur une tour unique; six navires à hélice, trois goëlettes, deux cutters, et le yacht royal *Amphitrite*. Le personnel de la marine de l'État était alors de 71 officiers et de 581 hommes.

La marine marchande était assez florissante. Elle comptait 10 vapeurs jaugeant 7,883 tonnes, et 5,182 autres navires, jaugeant 242,194 tonnes. Elle était munie d'un équipage de vingt mille hommes.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS. — Malgré le nombre relativement élevé de ses marins, le royaume n'a pas un commerce international qui se chiffre par des sommes considérables. L'importation des cotonnades, des céréales, des peaux, du sucre, du bois, du bétail, etc., dépasse à peine 100 millions de francs; et l'exportation du coton, des raisins dits de Corinthe, de l'huile d'olive, des figues, du vin, du tabac, du plomb, etc., n'atteint pas 80 millions. C'est avec l'Angleterre surtout qu'ont lieu les relations commerciales; les nations qui viennent après elle, sont, suivant l'ordre d'importance, la France, la Turquie, l'Autriche, l'Italie et la Russie.

Telles sont les considérations générales qu'il nous a paru bon d'exposer tout d'abord afin d'introduire immédiatement le lecteur dans ce royaume de Grèce, que nous voudrions lui faire connaître d'une manière exacte et par une étude de peu d'étendue. Pour atteindre le but que nous nous proposons, nous diviserons notre travail en deux parties distinctes : dans la première, nous donnerons un aperçu général de l'histoire des Grecs, et nous décrirons rapidement leur pays, tel qu'il est aujourd'hui; dans la seconde, nous étudierons leur situation actuelle en considérant la part qu'ils prennent en ce moment même à l'exposition universelle de Paris.

30 mai 1878.

PREMIÈRE PARTIE

LA GRÈCE

I. APERÇU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

II. DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

Note des principaux ouvrages que l'on peut consulter sur l'Histoire grecque, et dont nous nous sommes servis pour cette étude.

1° *Histoire de la civilisation hellénique,* par M. C. Paparrigopoulo, professeur d'Histoire à l'université d'Athènes. — Paris, Hachette, 1878. In-8° de 470 pages.

2° *Histoire grecque,* par M. Victor Duruy. 2 volumes in-8°.

3° *Histoire de la Grèce sous la domination romaine,* par L. Petit de Julleville. — Paris, Ernest Thorin, 1875. In-8° de 400 pages.

4° *La Grèce depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours,* par Wl. Brunet de Presle. — Paris, Firmin Didot, in-8°, 1860. 600 pages à 2 colonnes.

5° *Histoire de la régénération de la Grèce,* par Gervinus. 2 volumes in-8°.

6° *La Grèce telle qu'elle est,* par Pierre Moraïtinis, ancien consul. — Athènes et Paris, Firmin Didot. 1 volume grand in-8°, 1877, de 500 pages.

7° *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile,* par Wl. Brunet de Presle. Paris, Imprimerie royale, 1845. Grand in-8° de 660 pages avec cartes.

8° C. Paparrigopoulo. — *Histoire du peuple grec.* 4 volumes grand in-8°, en grec. — Athènes, 1868-1877.

9° *Statistique officielle du royaume de Grèce.* Athènes, 1878.

APERÇU GÉNÉRAL

DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

Lorsque l'on entreprend de donner un résumé sommaire et rapide de l'histoire de la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, on est frappé, au premier coup d'œil, d'un fait capital qui domine toute cette histoire, et qui sert en même temps à expliquer ce qui pourrait sembler obscur ou même contradictoire au premier abord. Le lecteur doit, avant toute chose, se pénétrer de ce fait longtemps méconnu, souvent discuté, mais qui, aujourd'hui, en l'état actuel de la science historique, s'impose aux esprits d'une manière indiscutable : ce qui domine toute l'histoire de la nation grecque et qui lui donne un intérêt tout particulier, c'est la parfaite unité de la race hellénique qui s'est toujours retrouvée la même au milieu des vicissitudes les plus singulières et des catastrophes les plus épouvantables. C'est ce que l'on a expliqué par le mot d'*Hellénisme*, qui a été créé dans les premiers

temps de l'ère chrétienne pour désigner à la fois la nationalité grecque et l'esprit de sa civilisation. Un critique éminent, M. Emile Burnouf, rendant compte, dans un des derniers numéros de la Revue des Deux Mondes, d'un ouvrage important que M. Constantin Paparrigopoulo, professeur à l'Université d'Athènes, et auteur d'une histoire du peuple grec, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, histoire publiée en grec, à Athènes, vient de publier en français cette même année chez Hachette, sous le titre d'*Histoire de la civilisation hellénique*, M. E. Burnouf, dis-je, a parfaitement déterminé le caractère de l'hellénisme en des termes que nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reproduire :

« Nos livres classiques, dit M. Burnouf, arrêtent en général le développement du génie grec et de la nationalité hellène au temps d'Alexandre le Grand, comme si l'un et l'autre avaient disparu subitement à cette époque. Quelques-uns les retrouvent encore dans les royaumes nés du démembrement de l'empire Macédonien, et les suivent jusqu'à la conquête romaine. Les plus avancés en recherchent les derniers vestiges même après cet asservissement, mais ne vont pas au delà de l'année 529, époque où Justinien mit un terme à l'indépendance de l'enseignement, et où le génie païen cessa de produire. Quant aux Grecs du moyen âge et à ceux de nos jours, leur histoire est traitée à part ; elle n'entre que pour une faible portion dans notre enseignement classique. On ne se préoccupe

point de les rattacher à leurs ancêtres, et on les considère comme des peuples nouveaux. Un critique allemand, Fallmerayer, a même essayé de prouver qu'ils ne sont point les descendants des anciens Hellènes, mais les fils des Slaves. Nous croyons que, pour mettre un terme aux systèmes fantaisistes, le mieux était, non de les discuter, mais de rétablir dans son unité réelle l'histoire de la civilisation hellénique, comme Montesquieu l'avait fait pour Rome, de suivre, dans ses migrations et ses retours, la race des Hellènes, de montrer les transformations que son esprit a subies, acceptées ou suscitées, les luttes qu'il a soutenues pour se maintenir à travers les siècles et aboutir enfin à cette phase nouvelle à laquelle nous assistons depuis cinquante ans. C'est ce qu'a fait M. Paparrigopoulo, dans une grande histoire de la nation hellénique, publiée en grec à Athènes, dans ces dernières années. C'est la première fois, croyons-nous, que l'histoire de cette grande race des Hellènes se montre dans sa suite et dans son unité. C'est la première fois aussi qu'elle est envisagée de cette manière par un patriote calme et juste dans ses appréciations, non par un critique étranger, mais par un historien grec parlant de sa propre nation. »

C'est, en effet, le livre de M. Paparrigopoulo que nous allons prendre pour guide dans ce coup d'œil que nous nous proposons de jeter sur l'ensemble des faits saillants de l'histoire grecque.

Dans un résumé aussi rapide d'une histoire qui de-

manderait des volumes pour être traitée comme il convient, on comprend que nous n'accorderons qu'une place tout à fait secondaire aux faits mêmes de l'histoire proprement dite et que nous nous attacherons surtout à développer l'idée si bien exposée dans le livre de M. Paparrigopoulo et résumée d'une façon si claire par M. Burnouf dans les lignes que nous venons de rappeler.

Nous avons dit que le fait principal qui dominait de toute sa hauteur l'histoire grecque, était l'unité même de la civilisation hellénique, et qu'il fallait donner à ses principales phases leur véritable signification, pour en comprendre toute la grandeur, et en faire apprécier toute la portée. Vue de cette hauteur, en effet, l'histoire grecque se développe naturellement, se comprend parfaitement dans toutes ses phases de grandeur politique, militaire, littéraire, artistique, comme dans toutes ses périodes, je ne veux pas dire de décadence, il n'en est pas pour un peuple qui conserve toujours vivant au fond du cœur le sentiment de sa grandeur un moment éclipsée, et le sens intime et profond de sa valeur en même temps que l'amour de son indépendance. Envisagée sous ce point de vue que nous croyons nouveau, l'histoire nous fait reconnaître les soldats de Léonidas dans les défenseurs de Missolonghi; les marins de Salamine, dans ceux de Psara ou de Chio; les soldats de Marathon, dans ces chefs et ces bandes du Péloponèse qui s'emparent d'Athènes en 1822; alors, dans cette histoire de la

guerre de l'Indépendance de 1821 à 1830, épopée qui attend encore son Homère, on reconnaît les personnages du grand poëte grec, et, à plus de trois mille ans distance, les héros de l'Iliade ; et ceux de la guerre de l'Indépendance, les Achille, les Ajax, les Hector, les Patrocle se retrouvent et se reconnaissent dans les Marcos Botzaris, les Colocotronis, les Karaïs Kakis, les Ypsilanti, les Miaoulis, les Odysseus, et ce dernier survivant de ces héros légendaires de 1821, celui qui, chargé d'années et de gloire, vient de disparaître, enlevé par une mort paisible au milieu des graves et importantes fonctions de président du Conseil des ministres, l'immortel brulôtier Canaris, qui personnifiait et résumait en quelque sorte, en lui seul, toute la gloire de la race hellénique régénérée.

Il est peu d'histoires, en effet, qui, autant que l'histoire grecque, montrent au penseur ce que peuvent à la fois l'amour de la patrie, et le profond sentiment de la nationalité. « La longue carrière que cette race a fournie, dit M. Paparrigopoulo, est déjà un fait unique dans l'histoire; les vicissitudes par lesquelles elle a passé, ne sont pas moins extraordinaires : elle a transporté son centre d'action d'Europe en Asie, et d'Asie en Europe, du Midi au Nord, et du Nord au Midi; elle a successivement perdu et repris son nom, sans jamais cesser d'être une et originale. A sa première apparition dans les contrées situées au sud de l'Olympe et des monts Cérauniens, l'*Iliade* et l'*Odys-*

sée ont chanté sa gloire. Quelque temps après, le peuple grec alla déployer son activité en Asie-Mineure, dans l'Italie méridionale, en Sicile. Plus tard, il brilla de nouveau dans ses foyers primitifs; il y enfanta ces belles conceptions politiques et intellectuelles, qui devinrent une source inépuisable d'enseignements pour l'humanité et un objet d'admiration à toutes les époques. Le peuple grec reprit alors la route de l'Orient : il y acheva la tâche qu'il avait à remplir dans le monde ancien, en répandant les dernières lumières de son génie païen sur les vastes pays de l'Asie occidentale et de l'Égypte, et y prépara l'avénement du monde moderne et devint le parrain et l'apôtre d'une nouvelle religion.

La force irrésistible d'influence et d'assimilation, exercée de tout temps par la race grecque sur les races étrangères, prit à ce moment une telle intensité qu'une expression particulière fut créée pour l'exprimer : on l'appela l'*Hellénisme*. Mais l'*Hellénisme* subit à son tour l'influence du milieu dans lequel il eut à se mouvoir pendant six cents ans, l'influence surtout des doctrines, des pratiques, des mœurs du christianisme. Ainsi transformé, il s'établit à Constantinople, s'appropria l'empire d'Orient, présida aux conciles œcuméniques; il y tenta même une grande réforme religieuse, sociale, et politique; il ne réussit qu'à demi, mais ce demi succès suffirait pour sa gloire. Il redevint dès lors et pour longtemps le centre de la civilisation du monde ; il sauva l'Europe de la con-

quête arabe ; il dompta, pour les éclairer, une foule de Barbares. Il éprouva, sans doute, bien des altérations dans sa constitution nationale, mais il ne perdit jamais son caractère primitif. Exténué par ces luttes dix fois séculaires, l'Hellénisme tomba sous la domination ottomane. La condition fut alors affreuse, mais elle ne le fit pas désespérer de l'avenir. Il refaisait ses forces, et protestait sans cesse contre le joug qui pesait sur lui ; enfin il parvint à reconquérir son indépendance politique dans son premier berceau, et sous ce nom antique qui ne l'avait pas toujours suivi dans ses pérégrinations. »

Telles furent les principales étapes de la carrière qu'a fournie l'Hellénisme pendant environ trois mille ans. En entrant dans le monde, il s'annonce par deux chefs-d'œuvre inimitables. On dirait qu'il naît parfait, accompli, et qu'il entre dans le monde et l'histoire comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. On croit plutôt se trouver en présence d'une civilisation déjà ancienne, qui avait traversé de longues périodes avant que l'Iliade et l'Odyssée vinssent nous donner une image de sa situation morale et matérielle. On a de tout temps beaucoup écrit sur les poëmes homériques ; depuis un siècle, on a même souvent nié l'unité. Pour employer les termes dont s'est servi Goëthe, les partisans de cette doctrine ont considéré Homère comme un phénomène composé, une réunion de plusieurs éléments, tandis que leurs adversaires ont continué à voir en lui « une sublime unité et, dans

les œuvres transmises sous son nom, des créations divines jaillies d'une grande âme de poëte. » M. Boissonade était de ce dernier avis; une longue et attentive étude des poëmes d'Homère l'avait amené à formuler son opinion qu'il résumait en deux mots grecs, adressés aux partisans de la première hypothèse et qui signifiaient ceci :

« Quand vous seriez parvenus à me convaincre, vous ne me persuaderiez jamais. »

Sans entrer dans la controverse soulevée par ces puissantes productions, on peut remarquer seulement qu'elle ne leur a rien fait perdre de leur importance pour l'histoire de la nation grecque. De telles œuvres présupposent toujours un terrain propre à leur manifestation, et surtout un état social susceptible de cette description idéale qui est et qui s'appelle la poësie. Aussi, de l'aveu général, on aperçoit dans l'*Ilyade* et l'*Odyssée* un état de choses réel plutôt qu'une conception purement imaginaire.

Qui ignore aujourd'hui le magnifique tableau déroulé à nos yeux dans ces deux épopées homériques ! Nulle part, peut-être, et à aucune époque, les sentiments de la vie de famille n'ont été ni plus vifs ni plus tendres. L'harmonie des pensées de l'homme et de la femme était regardée comme le plus grand bien de ce monde; la séparation des époux, si courte qu'elle fût, comme une épreuve cruelle. Ces sentiments ne cessaient pas avec la vie. Andromaque pleu-

rant la mort d'Hector, se lamente, à la fin, de ce qu'il n'a pu, en expirant, lui tendre les mains et lui dire quelque parole fortifiante qu'elle se fût rappelée nuit et jour. Il n'y avait pas non plus de secret entre les époux; et quand Anticlée, la mère d'Ulysse, lui eut dévoilé le triste sort des âmes descendues aux Enfers, elle ajouta qu'il devait apprendre toutes ces choses pour en faire part ensuite à la compagne de sa vie.

Mais l'estime des premiers Grecs pour la femme apparaît surtout dans ces traditions où les femmes jouent le principal rôle. Assurément elles ne se distinguent pas toutes par leurs vertus ; mais Nausicaa est un modèle incomparable de simplicité virginale, de tendresse et d'hospitalité ; Pénélope, Arèté et Andromaque se font admirer par leur dévouement conjugal et maternel. Si, après avoir considéré les sentiments de famille, on tourne les yeux vers les autres vertus nationales, on voit l'amitié poussée jusqu'au dévouement, l'hôte et le suppliant traités comme des frères. Ces qualités, il est vrai, ne sont pas toujours étrangères à des nations moins policées. Mais il en est d'autres dans le premier monde hellénique que nous chercherions vainement ailleurs. L'amour du beau, qui a produit tant de chefs-d'œuvre, existait certes déjà dans le cœur du peuple hellène, ainsi que le prouvent surabondamment les épopées helléniques. Phidias, interrogé par Panœnos sur la forme qu'il donnerait à la statue de Jupiter, n'hésita pas à in-

diquer le grand modèle que le poëte l'invitait à reproduire, et s'écria :

« A ces mots, le fils de Saturne, en agitant ses noirs sourcils, fait un signe de promesse ; sa chevelure divine frémit sur la tête immobile du Roi, et le vaste Olympe est ébranlé. »

Homère fit plus que concevoir ces grandes images propres à inspirer les arts plastiques ; il est lui-même un grand artiste lorsqu'il cisèle le bouclier d'Achille, sur lequel ce profond sentiment de l'art projeta de si splendides rayons. Un trait non moins caractéristique des générations d'alors, c'est l'amour de la gloire et le souci de la renommée après la mort. Achille chante la gloire des héros, et Hector se réjouit fièrement à la pensée que ses exploits rendront sa mémoire immortelle. Mais rien ne témoigne peut-être mieux de l'élévation morale de l'Hellénisme primitif que ce cri du poëte :

« Défendre la patrie est le meilleur des présages. »

Dans cette maxime, l'homme plane au-dessus des préjugés vulgaires que nous voyons régner même chez des nations civilisées, jusque chez les Grecs du cinquième et du quatrième siècle avant notre ère.

Il est vrai que le poëte nous représente aussi des vices odieux : le meurtre, la vengeance, la ruse, la cupidité. Mais ces vices sont mêlés à des vertus. Voyez

l'implacable Achille ; sa vengeance semble ne pas avoir de bornes. Non content d'avoir tué Hector, il lui perce les talons, il l'attache à son char, il traîne dans la poussière la tête et la chevelure du cadavre, et n'est pas encore satisfait : douze prisonniers troyens doivent partager le bûcher de Patrocle. Soudain paraît devant lui le père de cet odieux ennemi ; il vient demander les restes aimés de son fils. A la vue de Priam, Achille, qui tout à l'heure menaçait de manger les chairs sanglantes d'Hector, qui jurait qu'aucune rançon ne serait assez forte pour qu'il rendît le cadavre à ses parents, ce même Achille, à la vue du vieillard prosterné, malheureux et humilié, s'émeut, pense à son propre père, oublie sa vengeance et pleure avec le suppliant. Il rend la dépouille mortelle d'Hector et console Priam ; devant la douleur paternelle, ce cœur farouche s'adoucit et devient magnanime.

Les instincts moraux étaient donc dès lors assez puissants pour modérer les emportements qu'on n'est pas surpris de voir encore au sein de cette société. Bien plus, ces hommes impétueux étaient déjà soumis à des institutions dans lesquelles nous trouvons les germes d'une monarchie tempérée. La constitution qui régissait la Grèce à ce moment, était une *Amphictyonie*, une ligue à la tête de laquelle marchait le roi d'Argos dans les guerres générales. Chaque roi commandait dans ses États, administrait, gouvernait, présidait aux prières et aux sacrifices. Mais ses pouvoirs

n'étaient pas illimités. Il y avait à côté de lui une aristocratie d'hommes distingués par leur courage, leurs richesses et leur prudence. Ils s'appelaient ἄριστοι, ἄνακτες *(aristi, anactes), rois*, même comme le chef suprême, et formaient un conseil dont il ne pouvait mépriser les arrêts; en temps de guerre seulement il avait droit d'exiger de tous une plus grande obéissance. En outre le roi, après avoir délibéré avec son conseil, devait soumettre la décision prise à la ratification de l'assemblée du peuple. Les chefs seuls parlaient devant l'assemblée. On n'allait pas aux voix, la foule ne prenait pas de résolution définitive ; mais souvent la désapprobation du peuple, manifestée par ses clameurs, modifiait la décision du roi et de son conseil. « Nous ne devons pas prétendre régner tous ici, Achéens, dit Ulysse, il n'est pas bon qu'il y ait beaucoup de chefs ; il en faut un seul, un roi. »

Le roi pouvait parfois employer la force; mais il était ordinairement obligé de gagner le peuple par la persuasion. Aussi devait-il présenter habilement ses propres résolutions, en les ornant de figures capables d'exalter l'imagination, en appelant à son aide des sentiments propres à toucher les cœurs. C'est pourquoi l'art de la parole était regardé dès lors chez les Grecs comme un avantage enviable. Combien de fois, dans les épopées, ne célèbre-t-on pas l'éloquence de Nestor et d'Ulysse? Achille se proclame le premier des Achéens dans la guerre; mais dans l'assemblée, ajoute-

t-il lui-même, il y a des gens qui lui sont supérieurs. Jusqu'à un certain point, d'ailleurs, cette vie politique n'était pas incompatible avec l'organisation des forces assez considérables pour mener à bonne fin de grandes entreprises nationales. Sans doute la guerre de Troie n'est pas un événement historique, au sens actuel du mot ; mais il y a un fait incontestable : selon la croyance commune, la nation s'était trouvée à une certaine époque en état de réunir une armée et une flotte capable de traverser la mer Egée, et d'aller en Asie détruire un État puissant soutenu par de nombreux alliés. Si les récentes interprétations des hiéroglyphes sont exactes, elles fortifient plutôt qu'elles n'affaiblissent les traditions sur les forces organisées de la nation à cette époque. En effet, d'après ces textes, sous le règne de Ménephtha, fils de Sésostris, vers le quatorzième siècle avant Jésus-Christ, *les nations de la mer* (les *Pélasges*), s'étant liguées avec les Lybiens, envahirent le Delta. Parmi ces peuples de la mer on cite les Achéens ; ceux-ci possédaient donc des forces navales suffisantes pour traverser la mer de Libye et faire une descente dans la Basse-Egypte.

Telle était la situation des tribus grecques jusqu'au XI[e] siècle avant Jésus-Christ.

Nous nous sommes surtout attachés, en rapportant ce qui précède, à faire bien connaître le caractère et les premières institutions du peuple que nous allons suivre maintenant rapidement dans ses développements historiques. Mais il était important de se rendre

un compte exact de ce caractère, car les Grecs ont cette bonne fortune qui ne se rencontre peut-être chez aucun autre peuple du monde, d'avoir les premiers traits de leur caractère, de leur société, de leur histoire consignés dans deux poëmes qui, depuis trente siècles, sont restés l'admiration et l'étude de toutes les générations.

Brisant des Potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère
Et depuis trois mille ans Homère respecté,
Est jeune encor de gloire et d'immortalité

a dit éloquemment Chénier dans son Épitre à Voltaire. Ces traits généraux sur lesquels nous avons particulièrement insisté à l'aide de citations empruntées à un auteur grec même, nous allons les voir se continuer et se reproduire aux différentes phases que l'Hellénisme a traversées, avant d'arriver au point où il en est de nos jours. Et, pour qui connaît le caractère grec, on peut dire qu'il se retrouve tout entier, dans la société actuelle de la seconde moitié du XIXe siècle, comme Homère l'a dépeint, avec ses grandes lignes modifiées seulement par le progrès naturel des temps et de la civilisation. Les traits principaux de la vie de famille et de société sont restés les mêmes, de même que cet amour de l'indépendance et le sentiment profond de la patrie que les désastres, les catastrophes, les dures servitudes n'ont fait que rendre plus ardent et plus intraitable.

Mais avant de suivre dans son développement historique ce peuple que nous voyons arrivé déjà à un état de civilisation si avancé, dès qu'il paraît dans l'histoire même fabuleuse, il est bon de se demander d'où il venait et de quels éléments il était formé.

La Grèce, comme le reste de l'Europe, a été d'abord occupée par des populations de race touranienne. Mais bientôt, les Pélasges vinrent expulser ces races primitives dont les derniers représentants se retrouvent chez les Basques, les Lapons et les Finnois. Les *Pélasges* (*ces nations de la mer*, dont parlent les hiéroglyphes), peuple aujourd'hui disparu, auraient couvert autrefois l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie. Ils ne laissèrent aucune trace ni dans les lois ni dans les mœurs, mais on lui rapporte des monuments d'une construction particulière que les générations postérieures attribuèrent à une race de géants, les *Cyclopes*. Ce sont d'énormes quartiers de roc souvent bruts, quelquefois taillés, mais toujours placés les uns sur les autres, sans ciment. Tels sont les murs et les galeries de Tyrinthe, bâtis de pierres dont deux chevaux attelés ne pourraient ébranler la plus petite; la porte aux Lions de Mycènes, qui servait d'entrée à l'Acropole de cette ville, et le Trésor d'Atrée dont une pierre, longue de plus de huit mètres, large de six, doit peser 170,000 kilogrammes. Ce furent les Pélasges qui commencèrent à défricher le sol de la Grèce et qui paraissent en avoir fondé les plus anciennes villes, Tyrinthe, Mycènes,

Argos, Sicyone et Orchomène. Bientôt, vers le xve siècle avant notre ère, ils se fondirent avec les Hellènes, peuplade guerrière établie dans la Thessalie et probablement proche parente des Pélasges. Les Hellènes étaient divisés en quatre tribus :

Les *Achéens*, qui eurent d'abord la plus brillante fortune et dominèrent dans le Péloponèse : Agamemnon et Ménélas furent leurs principaux chefs.

Les *Eoliens*, qui peuplèrent le centre et l'ouest de la Grèce : Achille, Podalire, Machaon, Philoctète, Ulysse, Nestor et Ajax étaient de leur race.

Enfin les *Ioniens* et les *Doriens* auxquels jusqu'à présent on avait attribué, contrairement à l'esprit des Hellènes, les meilleures productions de l'ancienne Grèce.

Dès le début de son livre, M. Paparrigopoulo, se plaçant hors de tout système et dans la vérité des faits, réfute cette doctrine de l'école allemande. Il ne reconnaît point ses vrais ancêtres dans cette race d'envahisseurs qui ont retardé de plusieurs siècles et failli détourner de sa voie la marche de la civilisation. La période que décrivent les poëmes homériques est antérieure et a précédé l'arrivée des Doriens. Quoique ces poëmes aient été composés plus tard, du moins selon l'opinion vulgaire, ils ne tiennent pas compte de ces conquérants. Ils nous offrent le tableau d'une ou même de deux époques antérieures à la conquête, et nous avons vu qu'on y trouve déjà développés les éléments essentiels de la société hellénique : le pou-

voir populaire tempérant l'autorité royale, la loi morale, comme fondement de la société, la monogamie, comme fondement de la famille, la poésie, les arts, l'agriculture honorés; le commerce s'étendant sur l'Égypte, l'industrie naissante, la guerre envisagée comme moyen et non comme but, par-dessus tout une forte tendance vers l'unité nationale. L'état social décrit par l'*Iliade* et l'*Odyssée* répond à la première floraison de l'Hellénisme qui s'y montre dans sa réalité, avec ses qualités et avec ses défauts. Ce qui le prouve, c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est que, depuis trente siècles, la Grèce s'est constamment reconnue dans le portrait qu'Homère a tracé d'elle. Homère lui-même est resté pour elle le type le plus pur de son génie national, et cette appréciation a été adoptée par les peuples de l'Occident.

Ce ne fut qu'au xie siècle avant Jésus-Christ que les Doriens et les Béotiens descendirent du nord; ils occupèrent le Péloponèse et une partie de la Grèce continentale. Leur arrivée provoqua le premier déplacement de l'Hellénisme. Il est permis de croire que ce fut la partie la plus avancée de l'ancienne population qui émigra; car la civilisation s'arrêta subitement dans la péninsule, et ne tarda pas à fleurir sur la côte d'Asie qui prit comme la Grèce proprement dite le nom d'*Hellas*, dans les îles, en Sicile et dans l'Italie du nord, qui reçut bientôt le nom de Grande-Grèce. Aujourd'hui même, le caractère hellénique de ces deux derniers pays n'est pas encore effacé; la langue populaire

y est mêlée de nombreux mots grecs à peine altérés. Quant aux Doriens, ils introduisirent dans la Grèce conquise tout un ensemble d'institutions et d'idées en opposition avec celles des anciennes populations. L'État dorien reposa non sur la justice, mais sur la force, et fut soumis au régime militaire, la famille fut absorbée dans l'État. Nulle égalité entre les hommes : le conquérant resta le maître, étranger à la science, à l'art, à l'agriculture, au commerce, choses viles pour des hommes qui n'estimaient que le métier des armes et qui ne subsistaient que par elles. Le vide laissé dans la population par le départ des anciens habitants fut comblé par une extension démesurée de l'esclavage et l'esclave, acheté ou pris à la guerre, fut soumis à la plus rude des conditions.

Les Grecs, dès les temps les plus reculés, cherchèrent, avec une réflexion indépendante et une sévérité courageuse, les vérités de la philosophie. La morale est déjà de toutes pièces dans les poëmes homériques, et a existé bien avant les philosophes. « Nous aimons le beau avec sobriété, » fait dire Thucydide à Périclès. C'est là, en effet, la qualité originale des Grecs, et la race française qui a tant de points de rapport avec la race hellénique, semble seule en avoir hérité dans le monde occidental, où elle se distingue par le bon sens et par la merveilleuse clarté de son génie.

Bien que les Hellènes ne fussent pas doués, comme les Sémites, de ces institutions fermes et sûres qui

dégagèrent tout d'abord le monothéisme de ses voiles, ils surent donner à leurs aspirations religieuses sinon une exacte vérité, au moins une belle et poëtique apparence. C'est même, par ces rapports de croyance qu'on peut trouver, dans la Grèce et dans Rome, deux rameaux issus d'un même tronc paternel, de l'Inde, leur patrie commune.

M. Fustel de Coulanges, dans sa *Cité antique*, a réuni dans une savante synthèse les traits épars de cette identité devenue incontestable aujourd'hui. Résumer ce beau livre, ce serait en même temps raconter l'histoire de la Grèce dans ces temps où les peuples qui ont déjà une religion et des institutions civiles, n'ont pas encore d'histoire.

Le Dieu de Delphes, le soleil déifié, apparaît en Grèce comme le promoteur de toute civilisation. Le premier, il promulgue des lois, construit des temples et des routes, protége le commerce et l'industrie, la navigation et les colonies lointaines. C'est une des personnifications de ce feu sacré, Eotia, (*ἑστία*, *éstia*, le foyer), que les Grecs adoraient comme les Romains vénéraient *Vesta*; enfin les rites de la sépulture, la construction des tombeaux, le culte des ancêtres, se transmettent des deux côtés de l'Adriatique, par les mains de chaque père de famille qui, au moyen de la religion du foyer, réunit autour de lui les vivants et les morts, et peut seul accomplir les sacrifices.

L'institution du mariage intervient comme immédiatement nécessaire et avec un caractère non moins

religieux. Il s'agit, en effet, d'enlever une jeune fille à l'autel qu'elle adorait et de la conduire devant un autel nouveau. Ce double but oblige à deux cérémonies religieuses. La religion du foyer et des ancêtres, fonde la famille antique pour cette vie et pour l'autre. C'est un devoir religieux d'en assurer la perpétuité, car un autel s'éteint, quand une famille disparaît. Le droit de propriété repose sur la même base. Le sol sur lequel le foyer s'allume devient un sol sacré ; il en est ainsi pour le champ voisin de cet autel où les ancêtres reposent. La maison est bâtie dans l'enceinte consacrée par sa religion, les bornes des champs deviennent des *Termes* sacrés. Religion domestique, famille, propriété, sont donc les trois fondements sur lesquels repose la société grecque. Ce sont eux qui expliquent la puissance paternelle, le droit de succession des mâles, toute la constitution de la race.

Bientot plusieurs familles s'unirent pour un culte supérieur au culte de chacun, et formèrent ce que les Grecs nommaient (*φρατρία*) *pratrie*, ce que les Romains nommaient *curie*; plusieurs de ces associations se groupèrent à leur tour, en élevant un autel pour ce nouveau groupe, encore plus étendu, qui prit le nom de *Trittos* (*τρίττος*), ou de *Tribu*. Plusieurs *Tribus* formèrent une *cité* (*πολις*, *polis*.) sur laquelle plane encore l'influence de la religion. Cette religion particulière à la ville dictait tout, droit public et droit civil, droit des gens et droit de la guerre. Quiconque ne participe pas aux formules sacrées, ne se fera qu'à peine rendre

justice; quiconque ne participe pas au culte de la cité et du fondateur, aux repas publics, est réputé étranger, c'est-à-dire, ennemi.

Mais dès le septième siècle avant Jésus-Christ, cette ancienne organisation est déjà discutée; elle ne se soutient plus que par le mélange habile des résistances et des concessions; c'est que les antiques croyances sont affaiblies, c'est aussi que toute une classe d'hommes, flottant entre l'esclavage et la participation aux droits de la cité, souffre de l'organisation primitive, a intérêt à la détruire et lui fait une guerre sans relâche: ce sont les Thètes, les Pénestes, etc. Une première et vaste période a vu, à la tête du gouvernement des cités, les rois, magistrats religieux avant d'être des chefs politiques; bientôt les chefs de famille, jaloux des rois, les attaquent et leur enlèvent le pouvoir politique et civil. La puissance religieuse leur est seule conservée.

La même année 509 avant Jésus-Christ vit à Rome l'expulsion des Tarquins, et, à Athènes, l'exil des Pisistratides. L'aristocratie, en soutenant les Rois, avait cru donner des maîtres aux peuples, elle s'était donné des tyrans. Elle aida les plébéiens à les renverser, et par là perdit elle-même toute son influence sur ceux-ci.

Mais quittons ces considérations générales et revenons à l'histoire même de la Grèce.

L'établissement des Doriens en Grèce eut pour conséquence d'introduire un élément de discorde

entre les cités, de les partager en deux groupes opposés l'un à l'autre et de faire naître dans chacune d'elles deux partis antagonistes. Le parti dorien tendait à l'oligarchie et avait pour but de fonder la société sur le privilége. L'autre parti, le parti hellénique ou patronal, poursuivait et maintenait l'égalité des citoyens, et cet ensemble de principes qui, depuis lors, ont constamment fait le fond de toutes les démocraties anciennes et modernes.... Les États où l'esprit dorien l'emportait suscitèrent dans les autres, et notamment à Athènes et dans ses colonies, des luttes intestines qui aboutirent souvent à de véritables troubles civils. A travers ces guerres, ces émeutes et ces révolutions, l'ancienne société n'en dirigeait pas moins ses efforts vers cette unité nationale que la présence de l'aristocratie dorienne l'empêchait d'atteindre et pour laquelle elle ne recula devant aucune épreuve. Ce qui nous intéresse surtout, dans cette lutte, accomplie sur un petit théâtre, mais où les idées et les acteurs prirent les plus grandes proportions, c'est que nos sociétés modernes ont passé par des phases analogues et que la plupart d'entre elles n'ont pas encore achevé leur évolution.

En Grèce, les forces relatives des deux partis s'équilibrèrent, et il fut bientôt démontré, aux yeux des Grecs et du monde antique tout entier, que le parti national était celui des anciennes populations. En effet, les événements qui se passaient en Asie, pendant que les États grecs se préparaient à lutter entre eux,

avaient mis une puissance énorme entre les mains de Cyrus d'abord, puis de Darius, fils d'Hystaspe. L'empire des Perses avait grandi par des conquêtes successives. Il s'était annexé des royaumes entiers, dont quelques-uns, tels que l'Égypte et le royaume de Crésus, étaient très-civilisés. Quand ce développement exagéré l'eut mis dans la nécessité d'atteindre les limites de l'Asie-Mineure et d'avoir pour frontière et pour débouché la mer qui en baigne les rivages, il se trouva en contact hostile avec les cités helléniques riches, populeuses et florissantes, que les émigrés de la conquête dorienne y avaient fondées. L'incendie de Sardes, centre de commerce où se rendaient toutes les caravanes de l'Asie, fut le signal de la guerre. L'enjeu en fut l'existence même de l'Hellénisme, et l'on voit clairement aujourd'hui que si la Perse avait été victorieuse à Salamine et à Platées, ni la civilisation grecque, ni les civilisations modernes n'eussent pu se produire. A cette époque Rome n'était pas en état de résister à une puissance qui aurait triomphé des Hellènes. Or, dans cette guerre, où le sort du genre humain était en question, le parti dorien resta inerte ou seconda l'invasion étrangère : ce sont les vieilles populations qui, sous la conduite des Athéniens, arrêtèrent le flot asiatique et formèrent la digue contre laquelle il vint se briser. — Ce fut Athènes qui se mit au premier rang ; ce fut elle qui accourut au secours des Grecs d'Asie révoltés contre Darius, ce fut elle qui lutta seule à Marathon pour la cause de l'Hellé-

nisme. C'est elle encore qui, à Salamine, opposa le plus de vaisseaux à l'ennemi et qui, avec un esprit d'abnégation admirable, céda à Sparte qui n'avait fourni que seize trirèmes, le commandement de l'armée navale.

La fuite de Xerxès et de ses lieutenants fut le triomphe des anciennes populations grecques et le salut de la civilisation hellénique. Il sembla un instant qu'Athènes allait en être le centre unique et incontesté; mais le sacrifice que les Hellènes avaient fait d'eux-mêmes et de leurs biens, les avait laissés dans le dénûment. Cependant, après cinquante années, la puissance des Ioniens était rétablie ; centralisée dans Athènes, elle y trouvait des hommes supérieurs pour la diriger. On peut affirmer sans hésitation, dit M. Burnouf dans cet article sur la civilisation hellénique que nous ne faisons que résumer, que les deux siècles qui comprennent les guerres médiques et celle du Péloponèse, nommée aussi guerre dorique, comptent parmi les plus grands qu'ait vus l'humanité : c'est l'époque et le siècle de Périclès. C'est pendant ce temps que furent élaborées les institutions politiques, civiles, judiciaires, d'Athènes. Pour la première fois, dans le monde, on voyait paraître l'égalité des hommes devant la loi, le gouvernement d'un peuple par lui-même, le service militaire obligatoire, le jury, la responsabilité des agents publics, des budgets examinés et votés, la reddition des comptes, la grande marine militaire et commerciale, les sociétés indus-

trielles. Cette même période voyait les arts et les lettres produire des chefs-d'œuvre jugés aujourd'hui même inimitables. Quel temps en effet que celui où pouvaient se rencontrer, dans la même cité, deux des plus grands poëtes tragiques de tous les temps, Sophocle et Euripide ; d'élégants orateurs, Antiphon et Lysias; un conteur inimitable autant que consciencieux historien, Hérodote, surnommé le père de l'histoire; l'astronome Meton ; Hippocrate, le père de la médecine ; Aristophane, le premier des poëtes comiques de l'antiquité ; Phidias, le plus illustre de ses sculpteurs ; Apollodore, Zeuxis, Polygnote et Parrhasios. ses peintres les plus célèbres; enfin, deux philosophes immortels : Anaxagore et Socrate ! Si l'on songe que cette même cité venait de perdre Eschyle, et qu'elle allait avoir Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponèse, Xénophon, Platon et Aristote, on ne s'étonnera plus que sous de tels maîtres Athènes soit devenue ce que Thucydide l'appelle : « L'institutrice de la Grèce», nous pourrions ajouter « du monde entier. » M. Paparrigopoulo a donc raison de regarder les Ioniens et particulièrement Athènes comme les vrais représentants du génie grec, car les Doriens et Sparte qui se vantaient de mépriser les arts et les lettres et d'honorer seulement le métier des armes, n'y prenaient qu'une bien faible part et souvent même lui suscitaient des obstacles. Athènes, au temps de Périclès, condensait en quelque sorte l'action nationale et commune de dix millions d'hommes, répartis dans les trois péninsules centrales et les îles de la

Méditerranée. Sparte vainquit pourtant Athènes; mais les principes dont elle se faisait la gardienne favorable et intraitable, ne l'empêchèrent pas de succomber en même temps et de disparaître sans laisser de trace, tandis que l'œuvre des Ioniens, même après la prise d'Athènes par Lysandre, continua de grandir et de se transformer. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'expédition d'Alexandre, préparée par celles d'Agésilas et de Xénophon. Ce roi vivait dans un temps où tous les États de la Grèce s'étaient mutuellement démontré leur impuissance à fonder l'unité nationale. Le besoin en était si grand qu'Alexandre eût pu aisément les réunir et en former un seul État puissant, indivisible et compacte. Mais on oublie trop que les guerres de Darius et de Xerxès n'avaient été que des expéditions malheureuses et qu'en réalité la puissance des Perses en avait très-peu souffert. C'est ce que démontrèrent les événements du siècle suivant qui aboutirent au traité d'Antalcidas, c'est-à-dire à l'asservissement des Grecs d'Asie. En détruisant l'empire Mazdéen, Alexandre affranchit les frères d Asie et satisfit au besoin le plus urgent de l'Hellénisme; mais en même temps, il suscita le plus grand déplacement que la civilisation grecque ait jamais éprouvé. L'émigration commença par l'armée; Alexandre, il est vrai, ne fit d'abord passer le détroit qu à un petit nombre de Grecs, mais, pendant toute la durée de son expédition, il reçut de nombreux renforts qui ne rentrèrent jamais en Grèce. Les armées de ses successeurs contenaient au moins une moitié

de soldats hellènes venus en grande partie de pays grecs: à la bataille de Raphia en 217, celles d'Antiochus et du roi d'Égypte n'en contenaient pas moins de 60,000. La fondation des royaumes grecs, qui se substituèrent à l'empire des Perses, eut pour conséquence immédiate un énorme mouvement d'affaires dont les Hellènes furent les principaux agents. C'est entre leurs mains que passa le commerce des villes de l'Asie, de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale et même des contrées d'Occident que baigne la Méditerranée. Les villes nouvelles, fondées par Alexandre et par ses successeurs, dépassèrent en nombre celles que la guerre avait ravagées ; on connaît les noms de deux cents d'entre elles : quelques-unes furent de très-grandes villes : Séleucie avait 600,000 habitants ainsi qu'Antioche ; Alexandrie d'Égypte en eut 800,000.

Les Grecs qui émigraient, formèrent comme des courants non interrompus partant de la mère-patrie et aboutissant à tous les points où leur activité trouvait à s'employer. En moins d'un siècle, la péninsule hellénique se changea en une sorte de désert, tandis que les contrées où les armées d'Alexandre avaient pénétré, se remplissaient d'Hellènes qui s'y fixaient pour ne plus revenir. Leurs arts, leur littérature, leurs institutions politiques les suivaient. Toute l'Asie antérieure s'hellénisa. Mais le véritable centre de l'Hellénisme à cette époque fut l'Asie-Mineure, à laquelle on peut ajouter la Basse-Égypte. La langue grecque s'y substitua aux idiomes locaux et devint comme la

langue commune de la vaste étendue de pays comprise entre l'Inde, l'Arabie, la Haute-Égypte, le désert d'Afrique, l'Italie centrale, le Danube, le nord de la mer Noire et le Caucase. Au centre, on ne parla plus que le grec; dans les parties les plus excentriques, les actes publics se firent en grec et en langue du pays. Il est juste cependant de dire que, jusqu'aux temps chrétiens, au centre même de l'Hellénisme, on distingua les habitants des villes de ceux des campagnes sur qui l'influence grecque eut moins de prise. «Les villes, dit M. Paparrigopoulo, formaient donc comme les îles d'un archipel, dispersées sur la mer des nations indigènes de l'Asie. Mais elles assimilèrent peu à peu ces peuples par la supériorité de leur organisation et de leur civilisation, par leur langue surtout qui, incessamment propagée, finit par les absorber à peu près complétement. »

Cette période, à laquelle on peut donner le nom d'Hellénisme oriental, fut pour l'antiquité l'âge scientifique par excellence. La vie intellectuelle subit une modification notable. Le monde hellénique des âges précédents, confiné dans un pays étroit et morcelé, n'avait pas de grands intérêts matériels à faire valoir; il s'occupa médiocrement des arts utiles ; il s'adonna plutôt à la vie spéculative, à ce travail intellectuel qui naît et se développe par le plaisir et les jouissances qu'il procure. Tout autre fut la nouvelle situation dans laquelle s'est trouvé l'Hellénisme oriental. Jeté au milieu de pays vastes et inconnus qui se rattachaient à

d'autres pays plus vastes et moins connus encore, il dut commencer par étudier ces contrées pour suffire à des besoins nouveaux et variés. Il fut obligé alors de tourner son activité vers les sciences, l'industrie et le commerce, car c'est là surtout qu'il pouvait prospérer dans sa nouvelle carrière. La poésie et l'histoire ne brillèrent plus par de nouveaux chefs-d'œuvre. Seules, leurs anciennes productions furent recueillies, vérifiées, commentées, classées. Certes, la philosophie d'Épictète, le *Traité du Sublime* de Longin, ce premier ministre de la reine Zénobie, et son conseiller, qui montra par sa mort digne d'un Socrate, que son courage était à la hauteur des belles spéculations qu'il nous a transmises ; les œuvres admirables d'Apelles, de Protogène, d'Anthémios, d'Isidore ; la puissante éloquence de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile, de saint Grégoire, témoignent que le génie de la nation n'avait pas été frappé de stérilité dans sa nouvelle patrie ; mais au fond son caractère fut modifié d'une manière remarquable. La période des sciences avait commencé pour lui. Ératosthènes fonda la géographie astronomique ; Strabon développa la géographie descriptive ; Claudius Ptolémée fit de cette étude un système exact et scientifique. Dans Alexandrie, le mathématicien Euclide composa ses *Éléments*, qui servent encore aujourd'hui de base à l'enseignement de la géométrie, et que notre Pascal devina, tout enfant, jusqu'à la onzième proposition ; Archimède, de Syracuse, non moins célèbre qu'Euclide, fut son disciple.

Héron d'Alexandrie se signala parmi ceux qui ont écrit sur la théorie de la mécanique. A cet âge appartiennent aussi Diophante, Théon et d'autres mathématiciens, non-seulement d'Alexandrie, mais de Rhodes et de Pergame ; Hipparque de Nicée en Bithynie, sans nul doute le plus grand astronome de l'antiquité ; le précurseur de Galilée, Aristarque de Samos qui enseigna le premier que le soleil est immobile comme les étoiles fixes, et que la terre se meut autour du soleil pendant qu'elle tourne sur son axe. Sosigène réforma le calendrier ; alors vécurent le premier des médecins après Hippocrate, Galien de Pergame, et le célèbre botaniste Dioscoride de Cilicie. Plus tard, l'ingénieur Callinicos trouva le feu grégeois, cette invention qui permit au nouveau monde gréco-oriental de résister pendant plusieurs siècles à ses ennemis, et particulièrement aux Mahométans qui l'assaillaient de toutes parts.

La même tendance se manifeste dans les arts et les travaux publics. Dans la première carrière de l'Hellénisme, l'utile était sacrifié au beau; dans l'Hellénisme oriental, au contraire, le beau est subordonné à l'utile. Sur l'île de Pharos, située à l'entrée du principal port d'Alexandrie, s'éleva la première tour éclairée dont l'histoire fasse mention. Aussi ce monument fut-il appelé tour de Pharos, ou simplement Phare, nom qui, dans la plupart des langues modernes, désigne les établissements de cette nature. On ouvrit le canal du Nil à la mer Rouge (canal de Suez) ;

les ports furent améliorés; on entretint les grandes routes des caravanes, notamment celle qui de l'Inde septentrionale gagnait la mer Noire et amenait les marchandises aux Comanes, grand marché central de l'Asie-Mineure. C'est alors aussi que la circulation des valeurs fut facilitée par la création des lettres de change et des banques et qu'on vit apparaître les grands dépôts de numéraire. Ainsi, à l'époque où Athènes avait été le plus riche, son trésor renfermait mille talents ou cinq millions et demi de francs environ (six millions de drachmes anciennes). Appius affirme au contraire que, *d'après les inventaires royaux*, les trésors amassés par le second des Ptolémées étaient évalués à la somme énorme de soixante-quatorze mille talents ou trois milliards sept cent millions de drachmes, le talent d'Alexandre étant à celui de Solon ce que cinq est à six. L'empire des Séleucides n'avait rien à envier, quant à la richesse, à celui de l'Égypte, puisque, si l'Égypte bénéficiait de tout le commerce maritime qui prenait la voie de la mer Rouge, la région de l'Euphrate et du Tigre bénéficiait du commerce de terre de presque toute l'Asie orientale, même de celui qui, prenant la route du nord, redescendait de la mer Caspienne vers ces grands fleuves. On peut juger par là de quelle masse énorme de valeurs la fortune publique et privée de l'Hellénisme oriental se trouvait en possession. Quoi de surprenant alors si les rois, tout en bâtissant et en entretenant des musées et des temples, construisaient des phares, ouvraient des canaux et des routes et

reliaient ainsi les pays les plus reculés de l'Orient avec les contrées les plus occidentales de la Méditerranée ?

Mais cette transplantation et cette prospérité des Hellènes ne leur avaient pas donné l'unité nationale sans laquelle le peuple le plus riche et le mieux doué par la nature est toujours faible. Les Romains, qui presque en toutes choses étaient inférieurs aux Grecs, durent leur supériorité de force à leur organisation compacte, à l'art qu'ils mirent à s'agrandir incessamment sans porter atteinte à leur unité. Cet art, ils surent en user aussi avec les pays conquis : quand ils n'espéraient pas se les assimiler, ils ne faisaient que leur donner des chefs politiques et militaires et leur imposer un tribut. A ces conditions, les peuples soumis conservaient leurs administrations locales, leurs lois civiles, presque toutes leurs institutions et la plus grande liberté de penser. Aussi, la domination romaine n'exerça-t-elle qu'une action médiocre sur les populations orientales et ne troubla-t-elle qu'à la surface le mouvement naturel de la civilisation hellénique. L'ancienne Grèce tomba seule dans le dénûment. Déjà abandonnée de ses propres enfants qui étaient passés en Asie, elle eut l'extrême imprudence de prendre parti dans les querelles politiques des Romains et de vouloir se mesurer avec l'énorme puissance italienne. Corinthe, Athènes, et d'autres villes furent prises et saccagées ; sous Néron, les Romains dépouillèrent le pays des chefs-d'œuvre sans

nombre dont le génie de ses artistes l'avait peuplé; ils fouillèrent ses tombeaux, et emportèrent jusqu'aux colonnes de ses temples. La Grèce dépeuplée fut pour eux comme un désert autrefois habité par un grand peuple et où chacun, suivant sa fantaisie, allait chercher des objets d'art ou de curiosité laissés sans possesseurs.

Mais, pendant ce temps, un changement d'une autre nature s'accomplissait peu à peu au sein même de l'Hellénisme.

L'Hellénisme transplanté en Asie ne créa pas seulement une nouvelle vie politique et intellectuelle; il fonda aussi un nouveau monde moral et religieux. Là, il rencontra le peuple qui professsait depuis des siècles l'existence d'un seul Dieu. Dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, les livres sacrés des Hébreux, traduits en grec par ordre de Ptolomée Philadelphe, étaient devenus accessibles au monde hellénique. Peu après, le juif Aristobule composa sur la loi mosaïque un ouvrage dont le but évident était de répandre les dogmes de son pays parmi les Hellènes. Flavius Josephe représente ensuite, dans ses *Antiquités Juives*, un grec confessant le profond caractère spiritualiste de la loi mosaïque. Cette tendance vers le monothéisme fut fortifiée par l'introduction en Asie des plus hautes conceptions de la philosophie grecque, et même de son polythéisme. Le juif Philon, contemporain de Jésus, trouvait que le système philosophique de Platon se rapprochait beaucoup des

livres sacrés des Hébreux. Telle était la situation des esprits en Orient lorsque Jésus parut en Palestine. Venu au monde pour compléter et renouveler l'ancien Testament, au double point de vue moral et dogmatique, Jésus, repoussé par les purs enfants d'Israël, fut écouté plus volontiers par les Juifs hellénisants. Les premiers, l'ayant d'abord emporté, poursuivirent et firent condamner Jésus au supplice ; mais ses disciples sauvèrent par l'Hellénisme le nouveau Testament. Abandonnant ces sourds et ces aveugles, ils prêchèrent la vérité en grec aux habitants hellénisés de la Palestine et des autres pays de l'Orient. Ceux-ci s'assimilèrent la parole du maître, au point que cette parole, prêchée d'abord aux seuls Juifs, devint comme la propriété de l'Hellénisme, et que les Juifs y restèrent étrangers. Les évangiles, tels du moins que toutes les églises chrétiennes les possèdent aujourd'hui, les actes et les épîtres des apôtres, l'Apocalypse, les premiers ouvrages des Pères de l'Église, le symbole de la foi, toutes les définitions et les canons arrêtés par les conciles œcuméniques ont été rédigés et prêchés en langue grecque. Les sept premiers diacres de l'Église, Philippe, Prochoros, Nicanor, Simon, Parménas, Nicolas, et surtout Etienne, son premier martyr, étaient des Juifs hellénisés, des hellénistes, comme on disait alors. Les premières, les plus célèbres églises ont été fondées dans les villes grecques de Damas, de Bérée, d'Antioche, en Syrie, et presque en même temps, dans l'Asie-Mineure, à

Ephèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatre, à Sardes, à Philadelphie, à Laodicée. »

Mais si l'œuvre entreprise et commencée au quatrième siècle avant Jésus Christ se poursuivait depuis six cents ans, sous des formes aussi variées qu'imposantes, que se passait-il sur ces entrefaites dans la mère-patrie, dans la Grèce proprement dite? Hélas, dit M. Paparrigopoulo, comme les eaux, descendant des montagnes pour former peu à peu des fleuves qui iront au loin arroser les plaines, laissent arides les lieux situés près de leurs sources, ainsi la Grèce, abandonnée de ses meilleurs enfants, continua à languir et à dépérir moralement, matériellement et politiquement. Pendant que brillent dans les sciences et dans la philosophie tant de noms que nous avons rappelés plus haut dans l'Hellénisme oriental, dans la Grèce proprement dite deux noms seulement, noms célèbres, il est vrai, Polybe et Plutarque, surnagent dans ce même espace de temps. Le dépérissement matériel du pays marche de front avec cette décadence morale vers le milieu du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Quand la Grèce tombe sous la domination romaine, Polybe, témoin oculaire, fait un douloureux tableau de la situation du pays à cette époque. La domination romaine multiplia encore les causes de la décadence. Elle enleva à l'Hellade, jusqu'à ce nom glorieux, pour lui donner celui d'Achaïe. Elle détruisit en même temps ou fit transporter à Rome d'innombrables chefs-d'œuvre. En Epire, Paul-Emile entreprit

une dévastation systématique par la destruction de soixante dix villes et la réduction de cent cinquante mille hommes en esclavage. Quelques années plus tard, Mummius brûla Corinthe, en massacra tous les citoyens, vendit les femmes et les enfants. Au commencement du premier siècle avant Jésus-Christ, Sylla accumula les ruines en Attique, en Béotie, et dans le reste de la Grèce. Les grandes guerres civiles qui désolèrent bientôt après la République romaine, et qui eurent pour champs de bataille les pays hellènes, ajoutèrent aux calamités précédentes. Ainsi, on dit que les pirates de Cilicie pillèrent environ quatre cents villes, parmi lesquelles plusieurs cités helléniques. Il n'est donc pas étrange qu'en parlant des contrées autrefois si peuplées de l'Illyrie, de l'Epire, de l'Acarnanie, de l'Etolie, de la Locride, Strabon dise qu'elles étaient presque désertes de son temps, ainsi que la Thessalie ; Thèbes n'était plus qu'un village ; Athènes possédait encore ses splendides monuments, mais le Pyrée n'était plus qu'une bourgade.

Pendant les deux cent cinquante premières années de notre ère, la Grèce dépérissait par l'émigration de ses enfants, par l'absence presque complète de commerce et d'industrie, par la décadence progressive de son ancienne vie nationale. Mais, à partir de la seconde moitié du troisième siècle, les calamités qui venaient du dehors, s'accrurent par l'invasion des Barbares du nord, des Germains, des Huns, des Slaves. Abandonnée à ses propres forces, la Grèce donna encore quelques

signes de vie. A Athènes, le digne Dexippos parvint à battre, en 267, les Goths qui s'y étaient montrés pour la première fois. Mais il était évident qu'elle ne pouvait résister longtemps à des ennemis qui finirent par renverser l'empire romain lui-même. D'un autre côté, l'Hellénisme était menacé en Orient par les Perses, comme dans la mère-patrie par les Barbares du nord. C'est alors que Constantin le Grand lui créa un nouveau foyer d'action politique par la fondation d'une nouvelle capitale en Orient.

A première vue, Constantinople n'était que la seconde capitale de l'ancien empire romain. Elle ne différait de Rome que parce qu'elle était devenue la capitale chrétienne de l'État : cela suffit pour en faire bientôt sa capitale grecque. Ses plus beaux ornements étaient des chefs d'œuvre de l'ancien art hellénique. Tous les ministres de la nouvelle religion officiaient en grec, prêchaient en grec la parole de Dieu. Tous les hommes de lettres, accourus dans la ville, étaient des grecs chrétiens ou païens Philosophie, science et art, toute la vie intellectuelle était hellénique. La langue grecque était la langue commune dans laquelle se faisaient tous les actes de la vie civile. Les ambassadeurs des villes parlaient en grec aux empereurs. Théodose II autorisa l'usage général du grec et ordonna que, sur les trente professeurs de l'école supérieure qu'il fonda à Constantinople, quinze enseigneraient la grammaire et la littérature grecques ; les quinze autres professaient en latin. L'égalité des deux langues était officiellement

reconnue. Les hommes, la langue, les sentiments, tout était donc grec à Constantinople. C'était un Athénien, Proclus, qui sauvait l'empire d'Anastase de la grande révolte de l'Italie. Mais, aussitôt après Anastase, on vit se produire une forte réaction contre cette influence croissante de l'Hellénisme, nous voulons parler de la tentative de Justin et de son neveu Justinien, tentative de restauration de l'ancien empire romain. Et cependant Justinien dut reconnaître la suprématie de l'art et de l'esprit des Hellènes tout aussi bien que celle de leur langue. Le caractère grec de l'empire demeure invariable et Justinien lui-même se vit forcé d'employer la langue grecque pour une partie de sa législation. Enfin, quand il eut à reconstruire la métropole de Sainte Sophie, brûlée en 532, il dut suivre le goût des Hellènes et non celui des Italiens, renoncer à la forme de basilique et adopter celle de la croix à quatre branches égales, qui est celle de la croix grecque et qui rémonte aux temps les plus reculés de la race hellénique. Ainsi, la force des choses fit échouer la réaction latine tentée par Justinien. Héraclius en effaça les dernières traces, remplaça les titres latins par les titres grecs et depuis lors les monnaies byzantines cessèrent de porter des mots latins.

Mais le IIIe siècle vit l'empire grec se concentrer de plus en plus en se rétrécissant par la perte de ses provinces les plus écartées. Les Slaves et les Bulgares gagnaient du terrain dans les provinces septentrionales; une sorte d'anarchie ethnologique poussait les races

barbares vers l'ouest et vers le midi. Ils firent une guerre acharnée à l'empire et vinrent jusqu'aux portes de la capitale. Ce fut Léon V qui, en 814, leur fit subir à Mésembria une telle défaite qu'ils restèrent plus de cent ans dans leur pays, sans pouvoir en sortir. Il n'en est pas moins certain que l'Hellénisme avait perdu du terrain dans ces provinces du nord, comme il en avait perdu au midi. A l'intérieur, une des principales causes de sa faiblesse avait été l'hérésie, que les empereurs avaient essayé, mais en vain, de réprimer avec l'aide des conciles œcuméniques. On comprendra que, dans un résumé aussi abrégé que celui-ci, nous ne puissions pas entrer dans la discussion approfondie de ces hérésies qui occupent une place si importante dans le moyen âge hellénique. Qu'il nous soit permis de renvoyer simplement le lecteur au livre de M. Paparrigopoulo, que nous suivons pas à pas, en ne faisant le plus souvent qu'en donner la quintessence. Le chapitre IV de ce livre est certainement un des plus importants que les historiens modernes aient écrits ; nous ne croyons pas, avec M. Burnouf, que l'on ait jamais rendu un compte aussi judicieux de la querelle des *Iconoclastes*, qui a été jusqu'ici assez mal comprise. et qu'il faudrait de trop longs développements pour expliquer. Il nous suffira de rappeler que l'essai de révolution, tenté dans le monde hellénique par Léon III, avait duré cent vingt-cinq ans ; il échoua, comme échouent toutes les entreprises prématurées. Seulement l'Hellénisme avait donné au

monde un grand exemple, en essayant de se réformer lui-même. Ses efforts ne furent point stériles, et la dynastie macédonienne, en adoptant les meilleures des institutions sorties de la révolution, put élever l'empire d'Orient à un degré de prospérité qui en fut le point culminant. On organisa l'instruction publique: les écoles appartenaient à l'Etat, on y enseignait gratuitement et les professeurs étaient largement rétribués. La période macédonienne produisit des hommes distingués et des écrivains de grand mérite dont les œuvres ont été en partie sauvées. A cette époque aussi remontent ces chants populaires, récemment retrouvés, où sont célébrés les exploits des héros de l'Asie-Mineure contre les mahométans. Ces chants, comparés à ceux de nos jours, montrent la continuité de l'esprit hellénique, et sont comme une protestation anticipée contre la domination ottomane. Dans la société des villes régnaient une largeur dans les idées, des habitudes de tolérance et une facilité de mœurs que les siècles précédents n'avaient point connues. On était en pleine civilisation, contrairement à l'opinion que l'on se forme ordinairement de ce temps jusqu'ici si peu et si mal connu.

Un des caractères particuliers de la période macédonienne fut aussi la stabilité dans la succession monarchique, avec un système de partage du trône qui donnait les avantages de la monarchie sans les inconvénients de l'hérédité. La dynastie macédonienne put ainsi garder pendant deux siècles (867 à 1056)

une politique suivie et amener l'empire au plus haut degré de prospérité que l'Hellénisme chrétien ait atteint. L'île de Chypre et celle de Crète furent reprises par Nicéphore Phocas sur les Arabes qui les occupaient depuis cent cinquante ans. Zimiscès et Basile II reconquirent une portion de la Grèce ; le royaume des Bulgares fort humilié sous Constantin Porphyrogenète ne fut définitivement exterminé en Grèce que sous Basile II en 996.

On ne connaît pas le chiffre de la population de l'empire, mais il est possible d'en déterminer approximativement le budget. Au XIIIe siècle, dans un temps où la puissance grecque était déjà fort amoindrie, les princes latins qui prirent Constantinople, s'en partagèrent les revenus exactement connus par les livres du grand Logothète. L'empereur Baudouin en eut le quart, montant à 30,000 pièces d'or par jour, ou 162 millions de francs par an. Le total des recettes était donc de 648 millions équivalant à plus de 3 milliards de notre monnaie. Ce chiffre n'a rien d'exagéré, puisque Constantinople, à elle seule, d'après Benjamin de Tudèla, versait au trésor 540 millions, c'est-à-dire un sixième des revenus de l'État ; c'est plus du double des revenus de la ville de Paris qui compte près de 2,000,000 d'habitants.

Tel fut du Xe au XIe siècle la puissance de l'Hellénisme réunie en un seul État, selon le vœu anciennement émis par Aristote. S'il s'était confiné dans la péninsule et dans les îles voisines, il se serait consumé

dans les luttes qui épuisèrent Sparte et Athènes. En parcourant l'Asie à la suite d'Alexandre, il divisa ses forces, mais il oublia ses anciennes querelles. S'il était resté dans ses premiers foyers, il ne serait pas devenu chrétien; en se faisant chrétien sur tous les points de l'Asie et de l'Egypte, il put réunir ses membres dispersés et profiter du système unitaire que Rome avait organisé en Occident. Après la chute de l'empire romain, l'avance que lui donnait son antique civilisation le mit à la tête de tous les États chrétiens, lui permit de se condenser autour d'une grande capitale, de civiliser ses voisins barbares, de résister au mahométisme arabe et à l'invasion continue des peuples du nord. Comment, après s'être élevé à ce degré de force, de prospérité et de véritable civilisation, l'empire grec fut-il abattu en si peu de temps? Il ne mit en effet que deux siècles à se détruire, et tomba d'abord entre les mains des premiers croisés, venus de pays moins civilisés que lui. Ils n'en furent maîtres, à la vérité, que soixante ans à peu près; mais, eux partis, l'empire ne put réparer ses forces, et, après deux autres siècles, il fut renversé par les Turcs et disparut entièrement.

Au point de vue de la nation grecque, le résultat des croisades fut désastreux. La Grèce, en proie aux seigneurs féodaux qui se la disputaient, se vit, après un siècle, parcourue par les grandes compagnies catalanes qui amenèrent chez elle les Osmanlis, leurs alliés. Les industries émigrèrent; le commerce prit d'autres voies

et se créa des centres nouveaux ; la sécurité disparut de la mer et des rivages : en 1278, on comptait dans le levant quatre-vingt-dix chefs de pirates de toutes nations. Des quartiers entiers de Constantinople furent habitées par des négociants et des banquiers latins indépendants du pouvoir impérial; ainsi l'anarchie s'étendait jusque dans la capitale. Les attaques répétées de la maison d'Anjou la favorisèrent singulièrement.

Les longs efforts des princes européens pour détruire l'empire fondé par l'Hellénisme du moyen âge, leur impuissance à mettre à sa place quelque chose de stable, leur acharnement à arrêter pendant deux siècles le progrès du nouveau rempart que l'Hellénisme travaillait à élever et qui lui aurait permis d'arrêter une dernière fois l'invasion ottomane, devaient donc aboutir à cette catastrophe. Il est vrai qu'aux derniers jours de Constantinople, beaucoup de monde en Europe commença à s'apercevoir du danger que cette politique imprévoyante faisait courir à la chrétienté. Mais il était trop tard : on ne répare pas en un jour la faute de trois siècles. Les forces envoyées alors contre l'Islamisme étaient loin d'être aussi nombreuses que ces expéditions qui, sous le nom de croisades, avaient inondé les pays helléniques. En vain, le 18 octobre 1396, les puissants chevaliers de France, le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, les comtes de la Marche, le maréchal Boucicaut et bien d'autres, unis au roi de Hongrie, Sigismond, luttèrent-

ils près de Nicopolis pour briser la force désormais indomptable de Bajazet, surnommé la Foudre. Les premiers se battirent comme de vrais chevaliers français; le centre de l'armée hongroise opposa une résistance admirable. Tous finirent par être rompus. La plupart furent tués, les autres faits prisonniers avec le comte de Nevers lui-même et vingt-quatre de ses principaux officiers. Jean Huniade et ses Hongrois ne combattirent pas avec plus de succès, en 1444 et en 1448, à la veille de la dernière catastrophe, contre les armées d'Amurat II à Varna et à Cassovo : ils furent complétement défaits. Quelques années après, Constantinople tombait entre les mains des Turcs.

Tous devaient expier les fautes d'une politique sans lendemain. Les princes et les prélats furent saisis d'une indicible terreur à la nouvelle de la prise de Constantinople. Ils voyaient déjà les janissaires renversant les autels du Christ en Allemagne et en Hongrie, l'Italie elle-même tombant sous le joug musulman, le Coran prêché sur le tombeau de saint Pierre, comme il l'était déjà sous les voûtes de Sainte-Sophie. Les Turcs, il est vrai, ne vinrent pas à Rome, mais ils allèrent jusqu'à Vienne; ils y vinrent deux fois en 1529 et en 1683. De grands malheurs suivirent la chute de l'empire grec; la conquête musulmane n'effaça pas seulement toutes traces de civilisation dans ces pays helléniques qui avaient été le berceau de la civilisation; elle mutila l'Europe du côté de l'Orient; la priva des nombreux avantages que lui aurait procurés l'existence indépen-

dante des Hellènes. Ce ne fut pas assez : l'Europe subit à son tour les plus affreuses calamités ; l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie furent souvent dévastées par les incursions des musulmans; la Méditerranée resta, pendant de longs siècles, infestée par la piraterie turque. Enfin, quand l'heure de la décadence fut venue pour les Osmanlis, leur faiblesse ne fut pas moins embarrassante que leur ancienne puissance. Au moment où nous écrivons ces lignes, dit M. Paparrigopoulo, l'Europe anxieuse ne sait à quel parti s'arrêter pour mettre un peu d'ordre dans la confusion qu'elle a elle-même créée en Orient.

Le premier effet de la prise de Constantinople par les Turcs et du renversement de l'empire hellénique d'Orient fut de déterminer une nouvelle émigration considérable du côté de l'Occident. Au XIe siècle, la civilisation en Orient était, comme nous venons de le voir, extrêmement avancée; les lettres, les sciences, les arts avaient été portés à un point culminant. L'empire grec avait exécuté de grands travaux publics ; son administration était parfaitement organisée; l'enseignement était public et gratuit ; il avait une grande armée régulière de terre et de mer ; l'industrie y était florissante : les pierres, les bois, les métaux, l'ivoire, le cristal y étaient merveilleusement travaillés, comme on peut s'en convaincre dans les musées et les collections byzantines de l'Europe; c'était l'empire grec qui fournissait ces belles étoffes de soie qui paraissaient dans les fêtes de Venise et à la cour des souverains et

des seigneurs de l'Occident. Enfin cet empire représentait presque à lui seul l'industrie et le commerce de l'Europe et d'une grande partie de l'Asie, dans un temps où la France, l'Angleterre, l'Italie même étaient encore peu développées et où l'Amérique était inconnue. La conquête musulmane arrêta ce mouvement et le détruisit tout à fait. La plupart des savants émigrèrent et se rendirent en grande partie sur le continent européen, en particulier à Venise et dans les îles grecques encore occupées par les Vénitiens. Tous ceux qui illustrèrent le nom grec du xve siècle, les Gémistos, les Bessarion, les Georges de Trébizonde, Argyropoulo, Lascaris, Chalcocondyle Chrysoloras, André Paléologue, Ange Vergèce, sans parler d'une infinité d'autres empires, allèrent porter leurs lumières dans l'Europe occidentale, emportant avec eux les manuscrits des grands auteurs de l'antiquité, que l'invention de Guttemberg allait populariser dans le monde entier. Tandis que ces fugitifs de l'empire grec faisaient ainsi renaître la civilisation grecque en Italie et en France, elle s'éclipsait dans son premier berceau depuis le milieu du xve siècle jusqu'à la fin du xvie. C'est en effet à cette émigration, causée par la prise de Constantinople en 1453, que toute l'Europe occidentale dut l'élan nouveau donné à la littérature grecque et que la France en particulier, comme l'a si bien démontré M. Egger dans ses deux volumes sur l'histoire de l'Hellénisme en France, dut l'éclat de sa renaissance. D'Europe, elle retourna

plus tard en Orient, son premier berceau. Mais l'instruction publique ne reprit en Orient qu'à partir du XVIIIe siècle. Cette renaissance est due à l'initiative de la communauté hellénique qui se forma à Venise par la réunion d'un grand nombre de fugitifs venus de tous les points de la Grèce. Ils quittaient leur patrie, mais ils ne l'oubliaient pas. Plusieurs écoles furent fondées à Athènes et à Janina. Janina devint leur véritable pépinière de διδάσκαλοι (*didascali*), qui furent placés à leur tour à la tête des écoles dans le Péloponèse, la Grèce continentale, la Thessalie, la Macédoine, à Chio, à Smyrne, à Cydonie, à Constantinople, à Jassy, à Bucharest. La parole de maîtres célèbres, d'Eugène Bulgaris, de Nicéphore Théotokis, de Jean Dimitriadis, de Pezaro, d'Athanase Psallida, d'Athanase de Paros, de Dorothée Proïos, de Benjamin, de Lambros Photiadis, de Constantin Coumas, d'Etienne Doukas, de Constantin Œconomos, de Néophyte Vambas, de Georges Gennadios, pour ne parler que des plus illustres, retentit d'un bout à l'autre de l'Orient hellénique durant le cours de cette renaissance. Ces noms auxquels il faut ajouter celui de l'immortel Coray, qui fut le réformateur de la langue, représentent le mouvement de patriotisme national qui précéda et prépara l'indépendance de la Grèce. En effet, on peut dire, en toute vérité, que la lutte des Hellènes et des Turcs ne s'est pas arrêtée un seul instant depuis quatre siècles, et qu'elle ne s'arrêtera pas, parce que l'empire Turc renferme dans son sein

deux civilisations absolument incompatibles ; jamais les vaincus ne se sont mêlés à leurs vainqueurs; plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer, mais qui se comprennent au premier coup d'œil, rendirent impossible toute assimilation. La langue d'abord, le turc, d'une autre origine que le grec et qui n'était pas parvenu au même degré de développement linguistique, ne put jamais ni se fondre avec ce dernier, ni le dominer complétement. Ainsi, les vainqueurs et les vaincus ne purent se comprendre et demeurèrent isolés. La religion ensuite mit un nouvel obstacle à leur rapprochement. Le mahométisme s'était présenté, à l'origine, comme un adversaire du christianisme. Il y eut donc dans l'empire ottoman deux peuples juxtaposés, mais non confondus, matériellement mêlés, mais moralement séparés, et, comme l'un des deux était infiniment supérieur à l'autre, la servitude où il était tombé, devint elle-même une cause de haine implacable que ces quatre siècles n'ont pas amoindrie. L'histoire de la race grecque, pendant ces quatre cents ans, se compose de deux périodes instinctives dont la première s'étend jusqu'au commencement du siècle dernier, et la seconde jusqu'en 1830 ; une troisième période, celle de la renaissance, se déroule en ce moment.

Pendant deux cent soixante ans, les Grecs se sont insurgés en quelque sorte pour le compte d'autrui, et ont aidé quelqu'une des puissances européennes à se substituer à la domination ottomane. Refusant aux Turcs le service militaire, ils se faisaient *Klephtes* et

occupaient les montagnes. Les Klephtes étaient toujours prêts à seconder quiconque venait attaquer les Musulmans; ils coopéraient, dès 1470, avec Venise; en 1475, presque toute la Grèce avait répondu à l'appel de Charles VIII, quand Venise et le pape arrêtèrent l'expédition française. André Doria fut soutenu en 1522 par un soulèvement du Péloponèse et d'une partie de la Grèce. Lors de l'expédition de Don Juan d'Autriche et de la bataille de Lépante, en 1571, 3,000 Grecs assiégèrent Salona, et, pendant deux ans entiers, 25,000 insurgés tinrent les Turcs en échec dans le Péloponèse. Plus tard, quand la Porte crut se débarrasser des *Klephtes* en les organisant sous le nom d'*Armatoles*, les chants populaires et les faits de l'histoire nous montrent constamment les Armatoles faisant cause commune avec les Klephtes et combattant avec eux contre les troupes régulières du sultan. Ce sont les Armatoles qui, en 1585, soulevèrent l'Épire et l'Acarnanie. De 1603 à 1606, se prépara une première conjuration, celle des Grecs et des chevaliers de Malte, qui fut dénoncée et n'aboutit qu'à d'horribles massacres. Peu après, en 1612, il s'en forma une autre beaucoup plus redoutable, puisque, outre les Hellènes, elle comprenait les Bulgares, les Serbes, les Herzégoviniens et les Dalmates. L'Espagne et Venise l'empêchèrent d'éclater. En 1669, la Crète, avec Venise, lutta pendant vingt années contre les Turcs. En 1684, cette république occupa le Péloponèse et l'Attique. En 1716, elle soutint contre les Ottomans le siége de Corfou et ne dut qu'aux Grecs de conserver

cette île. A cette époque, la politique des Hellènes dut se transformer. L'Hellénisme n'ayant plus beaucoup à espérer du côté de l'Occident, une fois que l'équilibre européen eut pris pour base l'intégrité de la Turquie, les Hellènes se tournèrent du côté de son seul ennemi, la Russie, cet empire nouveau qui, par le génie de Pierre le Grand, s'élevait au nord, dans des proportions qui devenaient menaçantes. Alors les insurrections grecques n'eurent plus lieu qu'à de longs intervalles, dans les crises de la politique d'équilibre. Celle de 1769, et l'année suivante, l'incendie de la flotte turque à Tchesmé furent suivis de massacres terribles. 20,000 Péloponésiens furent vendus en esclavage en Algérie et en Roumélie.

La révolution française fut le signal d'un puissant mouvement de tous les peuples vers la liberté. Rhigas de Phères en Thessalie, le poète auquel la Grèce doit son chant de guerre, populaire traduction de notre *Marseillaise*, conçut le projet d'une grande révolution, après s'être concerté avec Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie. Arrêté par les Autrichiens à Belgrade, Rhigas fut mis à mort en 1798. Mais un an après, par un jeu singulier de la fortune, un coin de terre hellénique devait obtenir son autonomie; et, chose plus étrange, ce fut un coin de terre qui, tout en ayant souvent pris part à ces luttes séculaires contre les Turcs, n'avait jamais subi leur domination. Occupées d'abord par les Français, lors de la suppression de la république de Venise par Bonaparte, les îles

Ioniennes furent ensuite enlevées à la France par une flotte turco-russe et formèrent un État autonome sous le protectorat de la Russie et de la Turquie, à la condition de payer à cette dernière puissance un tribut annuel de 75,000 piastres. Après avoir subi bien d'autres vicissitudes, elles ont fini par obtenir une indépendance complète, ayant été annexées à la Grèce libre en 1864.

Pour en revenir à la fin du dix huitième siècle, les guerres entre les Grecs et les Turcs devenaient chaque jour plus fréquentes, plus acharnées et plus héroïques. Au moment même où l'autonomie des îles Ioniennes était reconnue, les Souliotes entreprenaient en Épire une de leurs plus brillantes campagnes. C'est à ce moment qu'eut lieu un acte de dévouement unique dans les annales de l'histoire.

« Plusieurs centaines de femmes Souliotes, dit M. Paparrigopoulo, cernées de tous côtés par les Turcs, sur le haut sommet du rocher escarpé de Zalongos, lancèrent leurs enfants dans l'abîme pour leur épargner de tomber vivants dans les mains de leurs ennemis. Ensuite ces filles de la liberté se mirent à glorifier leur sacrifice en exécutant pour la dernière fois leur danse nationale, qu'elles accompagnaient d'un air patriotique. C'était une ronde : à mesure que l'une d'elles approchait des bords du précipice, elle s'y élançait sans regarder en arrière. La ronde et le chant continuèrent jusqu'à ce que l'abîme les eût toutes englouties. Les Souliotes

furent alors obligés d'abandonner leurs foyers et d'aller chercher un refuge aux îles Ioniennes. »

Cela se passait en 1803.

En 1807 Nico-Zara entreprit, à la tête de 500 braves, de traverser la Macédoine pour aller rejoindre les Serbes de Karageorge, révoltés contre les Turcs. Mais nous ne pouvons raconter ici les débuts de cette lutte héroïque et grandiose qui s'appelle la guerre de l'Indépendance, ni les luttes de Stathas, ni celles de Papathymios Vlakhavas, de Katzantonis (1811) et de son frère et émule Lépéniotis, assassiné par trahison en 1815, ni enfin cette guerre de l'Indépendance où le monde hellénique tout entier prit une part active et sacrifia 200,000 hommes. Les derniers acteurs de ce grand drame sont encore vivants et l'un de ses plus grands héros, Canaris, vient seulement de mourir (1877).

Cette révolution est trop connue, elle est trop près de nous pour qu'il soit nécessaire d'en donner un nouveau récit après tous ceux qui en ont déjà été faits. Qu'il nous soit permis seulement, en en rappelant les faits principaux, d'inscrire de nouveau les noms à jamais glorieux de ceux qui, au prix des sacrifices sans nombre, sacrifices de leur fortune, de leur famille, de leur vie, de la vie de leurs enfants, ont refait de nouveau la Grèce libre et indépendante, après plus de dix-huit siècles de servitude.

En 1813, il se forme à Athènes une *Association de Philomuses*, dans un but littéraire, mais bientôt une

autre association prend naissance à Arta, c'est la Grande Hétairie dont le but est de soulever le peuple pour reconquérir la liberté.

En 1820, quelques-uns de ses principaux membres se réunissent à Tripolitza ; Jean Paparrigopoulo reçoit la mission d'aller demander des secours à la Russie. Il y trouve le prince Ypsilanti, qui se décide à se mettre à la tête d'un mouvement en Moldavie, mouvement qui sera suivi du soulèvement de la Morée.

Enfin, 1821 amène l'explosion en Moldavie, à Constantinople, dans le Péloponèse. A Constantinople, les massacres sont terribles; le patriarche GRÉGOIRE, homme saint et vénéré, tombe martyr et son corps indignement souillé est jeté dans le Bosphore. En Moldavie, le *Bataillon sacré* réduit à 400 hommes périt tout entier avec son chef Dimitrios Ypsilanti. Enfin la Morée, que l'Europe croyait endormie, lève ouvertement le drapeau de l'insurrection sous les bénédictions de l'archevêque de Patras, GERMANOS; les principales familles des îles, les Coundouriotis, les Miaoulis, les Tombazis, remplies d'abnégation, offrent leurs fortunes, qui se montent à plusieurs millions, et leurs chefs ainsi qu'une femme nommée Bobolina, s'improvisant marins, deviennent des héros.

Ce fut certes alors un beau spectacle que celui de tout ce peuple que deux conquêtes, et quelles conquêtes! celle des Romains et celle des Ottomans, avaient, depuis plus de dix-huit siècles, cherché à anéantir sans pouvoir y parvenir; dont la langue,

la nationalité, le nom même avaient été changés, que l'on croyait effacé du nombre des vivants, et qui se relevait, pygmée contre un colosse, au nom de ces principes immortels de l'indépendance religieuse, nationale et d'autonomie, inscrivant sur son drapeau ces mots héroïques dont il faisait une vérité « Vivre libre ou mourir », et finissant par intéresser à son sort l'Europe entière avec laquelle il obtenait la réalisation de ses pluslégitimes espérances. Aussi le mouvement éclate de tous côtés et devient bientôt général. De la Morée, il s'étend au continent, des provinces méridionales à la Thessalie, à la Macédoine, à la Magnésie, en Crète et à Chio.

Une assemblée de notables se réunit à Lacédémone le 7 juin 1821, et prend la direction du mouvement dans le Péloponèse. Une autre assemblée, instituée à Missolonghi, nomme un gouvernement local et provisoire sous la présidence d'Alexandre Mavrocordato; une troisième se forme dans la Grèce orientale sous la présidence de Negris. Enfin le 12 décembre 1821 ces trois assemblées locales se fondent en une assemblée na ionale qui se réunit d'abord à Argos et de là transporte son siège à Épidaure, où, au milieu des ruines fumantes, l'assemblée, sous la présidence de Mavrocordato, rédige un admirable projet de Constitution portant, en tête de ses articles, la garantie formelle des quatre libertés fondamentales : *des cultes, de la presse, des réunions, et de l'instruction publique* ; cette Constitution, votée par l'assemblée, est

promulguée le 25 janvier 1822. En attendant, les exploits guerriers continuent toujours. La Porte, se reconnaissant impuissante à dompter ces rebelles, appelle à son aide la flotte du pacha d'Égypte, qui détruit Missolonghi ; le pays est dévasté, et la lutte, lutte opiniâtre, ardente, continue pendant six années, pendant lesquelles les massacres et les incendies de Chio font éclater l'indignation générale, tandis que les exploits des Canaris, des Miaoulis, des Botzaris, des Karaïskakis, des Colocotronis, remplissent l'Europe d'admiration.

Les représentants de la nation grecque se réunissent de nouveau à Trézène, le 31 mars 1827, et nomment le comte Jean Capodistrias, président de la Grèce ; sous la protection des escadres française et anglaise, le gouvernement grec convoque le Sénat à Égine. En même temps les ambassadeurs des trois puissances à Constantinople notifient à la Porte les résolutions signées, et lui donnent quinze jours pour y adhérer ; la Porte refuse ; 92 vaisseaux turcs et égyptiens arrivent à Navarin portant des secours et des munitions à Ibrahim qui se maintient dans cette partie du Péloponèse ; le 20 octobre, les flottes des trois puissances engagent l'action, détruisent les vaisseaux ennemis et les coulent bas ; sur 127 navires, 44 seulement restent sur les eaux.

Il faut le dire bien haut à l'honneur de la France, ce fut chez elle toujours que la cause de la renaissance hellénique trouva le plus d'écho et le plus sérieux

appui. Ce fut la France qui, obéissant à la politique traditionelle de protection des faibles,— politique qui a fait sa force et sa gloire autrefois, et dont l'oubli momentané a été la cause directe de ses plus grands malheurs, — ce fut la France qui, la première, soutint le mouvement hellénique, par ses armes d'abord, en Morée et à Navarin ; ce fut elle encore qui, plus tard, plaida éloquemment la cause de la Grèce, dans les conseils de la diplomatie qui devait distribuer si parcimonieusement et comme à regret un territoire bien chèrement payé par le sang de ses habitants, donnant au nouveau royaume hellénique des limites dérisoires,et écartant sans pitié de la patrie commune, des provinces qui, comme l'Epire, la Thrace, la Thessalie et la Crète, avaient prouvé par leur courage et par leur dévoument qu'elles étaient vraiment dignes de la liberté. Dans cette campagne de Grèce, le gouvernement français fut d'accord avec le sentiment unanime des cœurs et des esprits.

La victoire de Navarin n'arrêta pas la lutte sur la terre ferme. Elle ne fit au contraire que la rendre plus opiniâtre.

Le 18 janvier 1828,Capodistrias débarque à Nauplie ; la France vient au secours de la Grèce le 29 août de la même année ; des troupes françaises arrivent en Morée et forcent Ibrahim à évacuer la presqu'île : mais le pacha, pour assouvir sa rage, détruit les villages, brûle les plantations, et laisse derrière lui la désolation effroyable. Cette fois la ruine du pays

est complète; à partir de ce moment les événements se précipitent d'une manière heureuse. En 1829 les Turcs n'occupent plus en Grèce que Thèbes et Athènes; Ypsilantis entre en Béotie, Vasso, en Attique, et les Grecs s'emparent d'Oropos. Enfin la bataille de Petra termine heureusement la guerre de l'Indépendance qui est consacrée par un premier protocole du 2 février 1830. Mais ce protocole, par une parcimonie déplorable, assigne des frontières mesquines, quand tant de provinces ont été arrosées par le sang des Hellènes. Alors, la France, toujours généreuse, agit par une démarche isolée. Elle achète à la Turquie une autre parcelle de son territoire pour 12 millions; les frontières sont ainsi reculées, et un nouveau protocole les trace par une ligne du golfe d'Arta au golfe de Volo.

Le protocole du 2 février avait décidé que le gouvernement de la Grèce serait monarchique, conformément au vœu émis par l'Assemblée nationale d'Épidaure et selon le désir des Grecs. La couronne fut d'abord offerte au prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, plus tard roi des Belges, qui la refusa. On peut lire dans les curieux articles publiés par M. Saint-René Taillandier, dans la Revue des deux mondes, sur les mémoires du Baron de Stockmar, l'intéressant chapitre, dans lequel il raconte, d'après ce témoin, fidèle ami du prince, les raisons qui ont déterminé le prince Léopold à renoncer à la couronne qui lui fut offerte. Le 6 octobre 1831, le président Capodistrias

tombe assassiné, victime des justes haines qu'il avait soulevées en Grèce ; un gouvernement provisoire est formé; il se compose du comte Augustin frère de Jean Capodistrias, de Mavrocordato et de Colettis ; mais il dure peu; enfin le 5 septembre 1832, la commission gouvernementale nommée par le sénat annonce à la nation que la couronne est offerte au prince Othon de Bavière, en vertu du protocole signé à Londres par les puissances protectrices, le 7 mai 1832. L'assemblée nationale de Nauplîe reconnait cette nomination, le jeune prince accepte la couronne et monte sur le trône, le 25 janvier 1833 : une régence, présidée par le comte Armensberg prend la direction des affaires jusqu'à l'époque de la majorité du roi, 1er juin 1835. En 1843, la nation, force le roi à signer une constitution élaborée d'après la charte française de 1830. Malheureusement cette constitution n'est pas respectée, et le 19 octobre 1862, après une révolution heureusement sans effusion de sang, la dynastie est déclarée déchue et le roi quitte définitivement la Grèce le 24 octobre de la même année.

Après un interrègne d'une année, l'assemblée nationale proclame roi le prince Georges de la maison de Schlesvig-Holstein, Sonderbourg, Gluksbourg, actuellement régnante au Danemark. La couronne est offerte au prince par les trois puissances protectrices en vertu du protocole signé à Londres le 5 juin 1863. Le jeune prince accepte, et, à l'occasion de son avénement, l'Angleterre rend à la Grèce les

Iles Ioniennes (1864). Le 27 juin, le roi est déclaré majeur par l'assemblée nationale et débarque au Pirée; le 30 octobre, il prête serment devant l'Assemblée nationale ; dès lors le roi Georges Ier prend en main les rênes du gouvernement.

Quatre ans plus tard, le 15-27 octobre 1867, il épouse à Pétersbourg la grande Duchesse de Russie, Olga, fille du grand duc Constantin Nicolaïevitch.

Le règne du roi Georges éminemment calme et pacifique n'a été troublé jusqu'ici que par le mouvement de l'insurrection crétoise contre le gouvernement de la Porte en 1868 et par la guerre toute récente de la Russie contre la Porte ottomane, qui a fini par la chute de cette dernière puissance. Les Grecs, auxquels de tout temps on a reproché leur turbulence extrême se sont dans ces dernières circonstances, montrés ce qu'ils ont toujours été, profondément politiques. Disons seulement que depuis cinquante ans, la situation relative des Russes et des Grecs s'est profondément modifiée. D'une part la doctrine du *Panslavisme* répudiée ostensiblement par le gouvernement de Saint-Pétersbourg est en réalité le guide de la politique russe ; c'est ce que les faits démontrent d'année en année. D'un autre côté, la fondation d'un royaume grec a créé, dans le sud, un centre vers lequel tous les Hellénes ont les yeux tournés, qui est Constantinople. Sa population a plus que doublé : en dix ans, de 1862 à 1872, son commerce a passé de 81 à 195 millions ; il a aujourd'hui 5,000 navires et 28,000

marins. Les Slaves ne sont pas un peuple maritime: les Grecs en sont un depuis trois mille ans. Les pays Hellènes s'étendent au nord jusqu'au Balkan, et au Scardus, et comprennent avec Constantinople, des provinces que le Panslavisme prétend revendiquer. Cet état de choses a produit entre les Russes et les Grecs un refroidissement, puis une suspicion mutuelle, enfin une sorte de rupture qui s'est manifestée dans ces derniers temps par le schisme de l'Église Bulgare. Au *Panslavisme*, les Grecs ont opposé le *Panhellenium*, et font valoir toutes les raisons tirées de l'histoire, de la géographie, et de l'éthnologie qui peuvent établir les droits de l'hellénisme.

« Cependant au moment où nous écrivons ces lignes, l'Hellénisme traverse une crise difficile. La Russie ne revendique que les droits des Slaves; l'Europe occidentale poursuit toujours l'ombre de l'intégrité de l'empire Ottoman. Déjà, dans les conférences qui ont été tenues à Constantinople vers la fin de 1876, il a été question de concéder l'autonomie des provinces septentrionales, en laissant intactes les misères des pays helléniques. Depuis que la guerre a éclaté, on ne parle que d'un compromis basé sur ce principe. Mais si l'on croît à la régénération de l'Islam, pourquoi lui enlèverait-on les Slaves ? Et si cette régénération est une chimère, pourquoi lui sacrifier les Grecs ?

« Il semble que l'Europe occidentale soit fatalement portée à agir en Orient, aujourd'hui, comme autrefois au rebours du bon sens et de ses véritables intérêts. Il

y a six cents ans, elle s'obstina à détruire un état puissant pour le remplacer par un empire latin ; elle ne fit que préparer les déboires que devait lui susciter la domination musulmane. Maintenant elle s'acharne à conserver un empire mahométan qui s'en va en lambeaux, et, par une contradiction singulière, elle prend sous son patronage les Slaves et veut ajouter aux souffrances de la race grecque, quand elle aura réalisé cette politique de compromis, elle aura, par le fait, travaillé au triomphe final de Panslavisme. »

Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de terminer par cette conclusion qui est celle par laquelle M. Paparrigopoulo, finit son beau livre, les nombreux emprunts que, dans ce coup d'œil rapide sur l'ensemble de l'histoire grecque et de la civilisation hellénique, nous lui avons faits à lui, ainsi qu'à son critique M. E. Burnouf, dans l'article qu'il lui a consacré dans la Revue des deux mondes; ajoutons cependant avec lui ce dernier mot.

« Au milieu des ténèbres où se débattent les chancelleries, la question d'Orient se simplifie de plus en plus, grâce à la renaissance de la civilisation hellénique. Elle se ramène peu à peu à une réparation du désordre causé par les croisades et par les guerres qui les ont suivies, à la reconnaissance des droits d'une nation qui fut alors imprudemment sacrifiée et à des garanties à prendre contre l'esprit de conquête, de quelque côté qu'il vienne. Au fond, dans cette question d'Orient, comme dans presque toutes les

autres, ce qui s'accomplit sous nos yeux, c'est la lutte du droit contre la force. Les descendants des anciens Hellènes, comme tous les peuples opprimés, ont foi dans l'avenir et se persuadent que le droit finira par triompher. »

Au moment où nous corrigeons les dernières épreuves de ce résumé rapide, le Congrès est réuni à Berlin, et le télégraphe nous apporte la nouvelle que la Grèce vient d'être admise à y prendre part.

C'est la juste récompense de son attitude réservée pendant le dernier conflit oriental.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE GRECQUE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours

Le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur l'histoire de la civilisation hellénique, ne nous a point permis de suivre l'ordre chonologique des faits, et l'histoire de la Grèce, ancienne et moderne, est trop importante et trop étendue pour que nous puissions faire entrer dans notre cadre restreint un précis général. Cette histoire est du reste si connue, qu'un résumé en serait inutile. Nous nous bornerons donc à rappeler ici un certain nombre de dates et de faits que les mémoires les plus sûres d'elles-mêmes peuvent avoir quelquefois besoin de consulter, et nous nous contenterons de présenter, à cet effet, une table chronologique semblable à celle qui se trouve dans l'introduction de l'itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, publié par le docteur Emile Isambert, en 1873.

TABLE CHRONOLOGIQUE

I. — ÉPOQUE MYTHOLOGIQUE ET HÉROÏQUE.

(Dates approximatives.)

Les anciens Grecs qui se disaient *Autochthones* (nés sur le sol même) reçoivent successivement des colonies de la Phénicie, de l'Arabie, de l'Égypte, puis de la Crête, de la Thrace, de la Phrygie.

2160 avant J.-C. — Fondation de Sicyone par Œgialée.

2000. — Inachos amène dans le Péloponèse une colonie de Phéniciens, d'Arabes et d'Égyptiens (Pélasges.)

1980. — Fondation d'Argos par Phoronée, fils d'Inachos.

1970. — Fondation de Corinthe, par Ephyre, sa sœur.

1920-1880. — Phégée et Pelasgos fondent la communauté Arcadienne.

1910. — Fondation de Sparte.

1880. — Fondation de Mycènes.

1880-1730. — Les Pélasges (Pelasgos, Achæos, et Phtios) s'établissent dans la Thessalie, l'Attique, l'Épire, la Phtiotide, l'Achaïe et les îles.

1800. — Établissement d'Ogygès dans l'Attique et la Béotie. — Déluge d'Ogygès.

1650. — Cécrops, Égyptien, fonde Athènes.

1635. — Deucalion, originaire de la Scythie caucasienne, règne en Thessalie. — Ses fils sont Amphictyon, roi d'Atti-

que, et *Hellen* père de trois fils : Doros, Œolos, et Xuthos, père d'Ion et d'Achæos. — Les Hellènes se substituent aux Pélasges.

1580. — Déluge de Deucalion aux environs du Parnasse, ou dans la partie méridionale de la Thessalie.

1580. — Cadmos, Phénicien, fonde Thèbes.

1572. — Danaos, Egyptien, chasse les Inachides d'Argos.

13[illegible]0. — Pélops, Phrygien, envahit la Thessalie, puis la péninsule qu'il nomme Péloponèse.

1357. — Règne de Minos II en Crète, et d'Égée à Athènes. — Établissement des Conseils Amphyctyoniques.

1330. — Expédition des Argonautes. — Exploits d'Hercule.

1323. — Règne et exploits de Thésée ;—sa mort en 1293.

1313. — Première guerre de Thèbes, entre Étéocle et Polynice, fils d'Œdipe. — Les sept chefs devant Thèbes ; leur défaite.

1307. — Seconde guerre de Thèbes, ou guerre des Épigones. — Prise de Thèbes. — Les Héraclides sont chassés du Péloponèse par Eurysthée. — Guerre avec succès divers.

1306. — Règne d'Atrée à Argos. — Ses fils Agamemnon et Ménélas.

1280-1270. — Guerre de Troie. — Au retour de cette guerre, un grand nombre de chefs grecs ne peuvent rentrer dans leurs États. — Colonies fondées en Italie, en Épire.

1210. — Des Cadméens rentrent à Thèbes.

1190. — Conquête du Péloponèse par les Héraclides et les Doriens. — Les Ioniens et les Éoliens chassés par eux se réfugient en Attique.

1132. — Guerre des Doriens contre l'Attique. — Mort du roi Codros. — Abolition de la royauté en Attique.

1130. — Colonies des Ioniens dans l'Asie-Mineure.

884. — Rétablissement des jeux olympiques par Iphitos. — Législation de Lycurgue.

II. — TEMPS HISTORIQUES JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

776. Première Olympiade.
758-757-752-703. — Colonies grecques en Sicile.
754. — Archontat décennal à Athènes.
684. — Achontat annuel à Athènes.
743-724. — Première guerre de Messénie.
688-682. — Seconde guerre de Messénie. — Aristoménès, Tyrtée.
663-563. — Tyrannie de Cypselos et de Périandre à Corinthe.
624. — Archontat et législation de Dracon à Athènes.
600-590. — Guerre sacrée contre les Criséens.
594. — Législation de Solon.
573. — Son voyage en Égypte et à Sardes.
560. — Tyrannie de Pisistrate à Athènes.
559. — Il est chassé.
557. — Il est rétabli.
527. — Il meurt. — Ses fils, Hippias et Hipparque lui succèdent.
523. — Mort d'Hipparque, tué par Harmodios et Aristogiton.
512. — Hippias chassé d'Athènes.
509. — Archontat de Clisthène. — Avénement de la démocratie à Athènes.

III. — GUERRES MÉDIQUES.

504. — L'Ionie se soulève contre Darius. — Incendie de Sardes.
496-490. — Première guerre médique.
496. — Expédition malheureuse de Mardonios en Thrace.

494. — Invasion de l'Archipel et de l'Eubée.
490. — Bataille de Marathon.
489. — Injuste condamnation et mort de Miltiade.
485-479. — Deuxième guerre médique. — Thémistocle et Aristide.
481. — Xerxès franchit l'Hellespont.
480. — Bataille des Thermopyles. — Léonidas et les trois cents Spartiates. — Batailles d'Artémision et de Salamine.
479. — Batailles de Platée et de Mycale.
479. — 449. — Les Grecs reportent la guerre en Asie. — Prise de Sestos.
470. — Victoire de Cimon sur les Perses auprès de l'Eurymédon.
471. — Exil de Thémistocle. Sa mort chez les Perses.
461-454. — Troisième guerre de Messénie.
463. — Expédition malheureuse des Athéniens en Egypte.
461. — Exil de Cimon.
450. — Son rappel. — Expédition contre Chypre.
449. — Il force le grand roi à signer une paix ignominieuse et meurt.
446. — Conquête de l'Eubée et de Mégare par les Athéniens.
444-429. — Administration de Périclès.
440. — Prise de Samos par les Athéniens.
436. — Guerre de Corcyre.

IV. — GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

431. — Commencement de la guerre du Peloponèse.
430. — Peste d'Athènes. — Hippocrate.
429. — Mort de Périclés.
428. — Prise de Mytilène par les Athéniens.
427. — Destruction de Platée par les Spartiates.

426-425. — Avantages des Athéniens. — Prise de Pylos. — Affaire de Sphactérie.

424. — Défaite des Athéniens à Delion.

422. — A Amphipolis. — Mort de Brasidas et de Cléon.

421. — Trêve de cinquante ans entre Sparte et Athènes, (paix de Nicias).

419. — Les Athéniens soutiennent les Argiens contre les Spartiates.

418. — Leur défaite à Mantinée.

415. — Expédition des Athéniens en Sicile. — Rappel et exil d'Alcibiade. — Il se réfugie chez les Spartiates.

414. — Rupture de la paix entre Athènes et Sparte.

413. — Les Spartiates prennent Décélie. — Désastre des Athéniens en Sicile.

412. — Alcibiade chez Tissapherne.

411. — Révolution aristocratique à Athènes. — Tyrannie des 400. Ils sont chassés. — Rappel d'Alcibiade.

410-407. — Ses victoires. — Sa disgrâce.

406. — Victoire navale des Athéniens aux îles Arginuses.

405. — Ils sont défaits par Lysandre à Ægos-Potamos.

404. — Prise d'Athènes. — Fin de la guerre du Péloponèse. — Pouvoir des trente tyrans à Athènes. — Mort d'Alcibiade.

V. — DE LA FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE A LA MORT DE PHILIPPE DE MACÉDOINE.

403. — Thrasybule chasse les trente tyrans, puis les dix qui leur ont succédé.

402. — Rétablissement de la démocratie. — Amnistie.

400. — Mort de Socrate.

401-399. — Expédition des Dix-mille en Perse. — Cyrus.

399-396. — Expédition des Spartiates en Asie-Mineure

sous le commandement de Thymbron, Dercyllidas et Agésilas.

395. — Coalition des Grecs contre Sparte.

394. — Lysandre est battu et tué près d'Haliarte — Conon détruit la flotte lacédémonienne près de Cnide, et relève les murs d'Athènes. — Victoire stérile d'Agésilas à Coronée.

393. — Conon relève les longs-murs à Athènes.

387. — Artaxerxès dicte aux Grecs divisés la paix honteuse d'Antalcidas.

385. — Destruction de Mantinée.

383. — Restauration du parti des grands à Phlionte.

382. — Phébidas, Spartiate, s'empare de Thèbes.

379. — Soumission d'Olynthe.

378. — Pélopidas délivre Thèbes.

377.—Chabrias bat la flotte lacédémonienne près de Haxos.

375.— Tymothée bat la flotte lacédémonienne à Leucade.

373. — Platée détruite par les Thébains.

372. — Bataille de Leuctres.

371. — Fondation de Mégalopolis.

370-369. — Epaminondas envahit le Péloponèse; fondation de Messène.

368. — Seconde invasion du Péloponèse par Épaminondas.

367. — Bataille sans armes; défaite des Arcadiens et des Argiens par Archidamos. — Pélopidas, médiateur en Macédoine. — Épaminondas vainqueur des Thessaliens.

366. — Troisième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse.

365. — Bataille de Cynoscéphales livrée contre Alexandre de Phères. — Pélopidas meurt dans son triomphe.

363. — Quatrième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse. — Bataille de Mantinée. — Mort d'Epaminondas.

360. — Philippe, roi de Macédonie.

358-356. — Guerre sociale.

355-352. — Guerre sacrée. — Succès et revers des Phocidiens, Philomèle et Onomarque. — Intervention de Philippe. — Sa tentative sur les Thermopyles. — Première harangue de Démosthène.

349-348. — Siége et prise d'Olynthe par Philippe. — Les Olynthiennes de Démosthènes.

347. — Paix entre les Athéniens et Philippe. — Philippe est admis au Conseil Amphictyonique.

345. — Philippe termine la guerre sacrée.

344-338. — Guerre de Philippe contre Périnthe, Sélymbrie, Byzance, les Scythes et les Tryballes.

338. — Reprise de la guerre Sacrée. — Philippe prend Élatée. — Bataille de Chéronée; défaite des Athéniens et des Thébains. — Philippe, arbitre de la Grèce.

336. — Mort de Philippe; avénement d'Alexandre le Grand.

VI. — RÈGNE ET CONQUÊTES D'ALEXANDRE LE GRAND.

335. — Révolte des Grecs. — Ruine de Thèbes.

334. — Expédition contre les Perses. — Bataille du Granique. — Conquête de l'Asie-Mineure.

333. — Bataille d'Issus. — Conquête de la Cœlé-Syrie.

332. — Siége de Tyr. — Conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte.

331. — Fondation d'Alexandrie. — Bataille d'Arbelles.

330. — Mort de Darius. — Fin de la monarchie des Perses. — Soulèvement des Spartiates. — Ils sont vaincus par Antipater.

329-328. — Alexandre achève la conquête de la Perse.

327-326. — Expédition des Indes. — Défaite de Porus.

324. — Mort d'Alexandre à Babylone.

VII. — SUCCESSEURS D'ALEXANDRE JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS.

324. — Perdiccas, régent au nom d'Alexandre Aigos, fils posthume du conquérant. — Antipater et Cratère reçoivent le commandement de la Macédoine et de la Grèce.

323. — Révolte des Grecs. — Guerre Lamiaque. — Antipater est vaincu à Lamia.

322. — Il est victorieux à Cranon. — Athènes se soumet. — Mort de Démosthène.

321-320. — Ligue contre Perdiccas. — Sa mort. — Antipater lui succède dans la régence, et meurt. — Polysperchon lui succède.

319. — Ligue contre Polysperchon.

318. — Son fils Alexandre enlève Athènes à Cassandre. — Mort de Phocion. — Cassandre reprend Athènes et lui donne Démétrius de Phalère pour gouverneur. — Guerre en Macédoine. — Succès de Cassandre. — Mort d'Olympias.

317. — Mort de Phocion.

316. — Polysperchon ne garde plus qu'une partie du Péloponèse. — Mort d'Eumène en Asie.

315. — Ligue contre Antigone.

314-311. — Guerre en Grèce et en Asie. — Antigone et son fils Démétrius Poliorcète restent vainqueurs en Grèce, en Asie-Mineure et en Syrie. — Séleucus prend Babylone.

311-310. — Cassandre et Polysperchon mettent à mort les restes de la famille d'Alexandre.

308. — Seconde ligue contre Antigone. — Expédition de Ptolémée en Asie-Mineure et en Grèce. — Première expédition de Démétrius Polyorcète en Grèce. — Prise d'Athènes et rétablissement de la démocratie.

303. — Progrès de Cassandre en Grèce. — Deuxième expédition de Démétrius Polyorcète.

302. — Nouvelle ligue contre Antigone et Démétrius.

301. — Bataille d'Ipsus. — Antigone vaincu et tué. — Démétrius fugitif. — Cassandre reste maître de la Macédoine et d'une partie de la Grèce.

298. — Sa mort.

VIII. — De la bataille d'Ipsus a la conquête romaine

297-296. — Démétrius se relève et reprend Athènes et le Péloponèse.

295. — Démétrius reprend la Macédoine.

289. — Il domine presque toute la Grèce. — Succès de Pyrrhus, roi d'Epire.

288-286. — Ligue contre Démétrius. — Sa défaite et sa mort. — La Grèce et la Macédoine partagées entre Pyrrhus, Antigone de Goni et Lysimaque.

282. — Mort de Lysimaque. — Séleucus prend la Macédoine.

281. — Mort de Séleucus. — Règne temporaire de Ptolémée Céraunos en Macédoine.

281-280. — Profitant des discordes des successeurs d'Alexandre, les Grecs recouvrent peu à peu leur indépendance. — Ligue des Étoliens et ligue des Achéens.

280-278. — Invasion des Gaulois en Grèce. — Leurs succès et leur destruction.

280–274. — Expédition de Pyrrhus en Italie.

274–273. — Son retour en Grèce. — Ses succès contre Antigone.

272. — Mort de Pyrrhus devant Argos.

272-251. — Succès divers d'Antigone de Goni, des Spartiates et des Étoliens.

251. — Aratus délivre Sicyone.

250. — Il est nommé stratège de la ligue des Achéens.

243. — Il délivre Corinthe, Mégare, Trézène, etc. — Succès contre les Macédoniens et les Étoliens.

239. — Agis tente de rétablir les lois de Lycurgue à Sparte. — Sa mort.

237. — Union des Achéens et des Étoliens

233-229. — Grandeur de la ligue achéenne.

225. — Rupture des Spartiates avec les Achéens. — Victoire de Cléomène sur Aratus au mont Lycée. — Cléomène rétablit les lois de Lycurgue.

224. — Ses succès contre la ligue achéenne. — Aratus appelle à son aide Antigone Doson et les Macédoniens.

222. — Bataille de Sellasie. — Défaite de Cléomène. — Il fuit en Égypte et meurt. — Antigone entre à Sparte. — Prépondérance des Macédoniens.

220-217. — Guerre des deux ligues achéenne et étolienne. — Philippe III, de Macédoine, en profite.

216. — Philippe fait alliance avec Annibal contre les Romains.

214. — Il est battu par Valérius Lévinus.

213. — Mort d'Aratus.

211-207. — Les Romains opposent une partie des Grecs à Philippe.

205. — Paix avec la République romaine

205-201. — Philippe attaque Attale et les Rhodiens, alliés des Romains et envoie des secours aux Carthaginois.

197. — Flaminius le défait à Cynoscéphales.

196. — Il proclame la liberté des Grecs.

192. — Les Étoliens appellent Antiochus en Grèce. — Il est vaincu par les Romains.

192-191. — Philopœmen relève la ligue achéenne.

191-190. — Les Étoliens soumis par les Romains.

183. — Mort de Philopœmen.

178. — Persée, roi de Macédoine.

171. — Persée fait la guerre aux Romains.

168. — Il est vaincu à Pydna et fait prisonnier. —

La Macedoine et l'Épire sont conquises par les Romains.

163. — Leurs progrès en Grèce.

148. — Andriscos se soulève en Macédoine. — Il est défait par Métellus.

146. — Défaite des Achéens à Scarphé et à Leucopétra. Destruction de Corinthe par Mummius. — La Macédoine et la Grèce, réduites en proviuces romaines, forment la province d'Achaïe.

145. Polybe. — L'organisation de la conquête romaine.

IX. — DOMINATION ROMAINE.

La Grèce cesse d'avoir une histoire propre ; mais elle est encore le théâtre de quelques grands événements.

88. — Sylla défait Achelaos, général de Mithridate, roi de Pont, et prend Athènes, révoltée. — Victoires de Sylla à Chéronée et à Orchomène.

84-61. — Pompée en Grèce et les Corsaires.

79. — Cicéron en Grèce.

48. — Guerre civile de César et Pompée en Épire et en Thessalie. — Bataille de Pharsale.

42. — Brutus et Cassius battus par Octave et Antoine à Philippes.

31. — Bataille d'Actium.

Sous les empereurs romains, il ne se passe plus aucun fait important en Grèce, mais ce pays est encore le centre des arts, des lettres et des sciences.

54-68 après J.-C. — Néron voyage en Grèce; satisfait de l'accueil qui lui est fait, il proclame solennellement l'affranchissement complet des Grecs et leur pleine indépendance. — Il dépouille leurs monuments pour orner les édifices de Rome.

117-138. — Embellissements d'Athènes, sous Adrien.

X. — DOMINATION BYZANTINE.

364. — Formation de l'empire d'Orient sous Valentinien.
395. — Arcadius, empereur d'Orient.
395–398. — Invasion d'Alaric.
366. — Invasion des Vandales.
475. — Invasion des Ostrogoths.
500. — Invasion des Bulgares.
540. — Invasion des Slaves.
687. — Établissement des Slaves en Macédoine, sous Justinien II.
746. — Établissement des Slaves dans le Péloponèse.
783. — Ils sont attaqués par l'impératrice Irène.
882-867. — Ils sont soumis par Michel III.
IXe siècle. — Invasions arabes repoussées.
Xe siècle. — Invasions bulgares repoussées.
1080. — Robert Guiscard et les Normands soumettent l'Épire et une partie de la Thessalie.
1146. — Le roi Roger de Sicile ravage l'Acarnanie, l'Étolie, prend Corinthe et Thèbes.
1202. — Empire latin de Constantinople. — La Grèce forme un grand nombre de fiefs, dont les principaux sont le despotat de l'Épire, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe ou de Morée. — Les îles sont données aux Vénitiens. — Anarchie féodale. — Rivalité des seigneurs.

XI. — DOMINATION TURQUE.

1456. — Prise d'Athènes par les Turcs.
1460. — Soumission de la Morée.
1453-1467. — Exploits de Scanderberg en Épire. — Sa mort. — L'Épire est soumise par les Turcs.

1570. — Soumission de l'Eubée.

1571. — Bataille de Lépante gagnée sur les Turcs par don Juan d'Autriche.

1667-1669. — Siége et prise de Candie par les Turcs.

1687. — Le doge Morosini, conquérant du Péloponèse, prend Athènes; mais il l'abandonne quelques mois après.

1689. — Les chevaliers de Malte et les Vénitiens font une tentative infructueuse contre Négrepont.

1699. — Par la paix de Carlowitz, Mustapha II cède la Morée aux Vénitiens.

1715. — Achmet III reprend la Morée.

1766. — Insurrection des Monténégrins contre les Turcs.

1769-1779. — Insurrection dans le Magne.

1772. — Les Souliotes font reconnaître leur indépendance.

1804. — Ils sont exterminés par Ali-Pacha.

XII. — RÉSURRECTION ET INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE.

1821.—Ali-Pacha, pacha de Janina, révolté contre le sultan Mahmoud, appelle les Grecs à son aide en leur promettant l'indépendance. — Premiers exploits des Souliotes et de Marco Botzaris. — Soulèvement de Petro-Bey Mavromichali dans le Magne. — Sénat de Calamata. — L'archevêque Germanos lève l'étendard de la croix à Patras. — Soulèvement général de la Morée. — Soulèvement de la Moldavie : tentative malheureuse d'Alexandre Ypsilantis. — Massacre des Grecs à Constantinople. — Soulèvement général de la Grèce et de l'Archipel. — Succès des Grecs sur mer et prise de Tripolitza. — Dimitrios Ypsilantis et le bataillon sacré, Mavrocordato et Negris, chefs du Péloponèse. — Assemblée d'Épidaure.

1822. — Mort d'Ali-Pacha. — Massacre de Chio. — Prise d'Athènes par les Grecs. — Exploits de Canaris et de Miaoulis sur mer. — Siége de Missolonghi.

1823. — Mort de Marco Botzaris.

1824. — Mahmoud confie au pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, le soin de soumettre la Grèce. — Revers des Grecs. — Mort de lord Byron devant Lépante. — Massacre des Ipsariotes. — Candie est reprise par les Égyptiens.

1825. — Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, débarque en Morée avec une armée régulière, prend Navarin, et bat Colocotronis à Tripolitza. — Victoire d'Ypsilantis à Nauplie. — Tentative de Canaris sur Alexandrie.

1826. — Siége et prise de Missolonghi. — Les Turcs reprennent Athènes et assiégent Andrinople. — Exploits du colonel Fabvier.

1827. — Nouvelles assemblées d'Épidaure et de Trézène. — Capodistrias, président de la République grecque — Tentative infructueuse de lord Cochrane et du général Church pour délivrer Athènes. — Reddition de l'Acropole. — L'Angleterre, la France et la Russie interposent leur médiation pour faire cesser les hostilités.—Fière réponse de Mahmoud. — Bataille de Navarin; les flottes alliées détruisent la flotte turco-égyptienne.

1828. — Revers des Turcs sur le Danube. — Administration de Capodistrias.— La France envoie vingt mille hommes en Morée, sous les ordres du général Maison. — Ibrahim-Pacha évacue le pays. — Reddition des places de Navarin, Coron et Modon. — Prise du château de Morée.

1829. — Le sultan traite avec les puissances.

1830. — Les puissances protectrices décident qu'un roi sera donné aux Hellènes. — Léopold de Saxe-Cobourg (depuis roi des Belges) refuse la couronne qui lui est offerte.

1831. — Dissension entre les Grecs. — Assassinat de Capodistrias.

1832. — Anarchie. — Traité de Londres qui nomme roi de la Grèce, le prince Othon de Bavière, âgé de 18 ans. — Un emprunt de soixante millions est négocié en faveur de la Grèce.

1833. — Arrivée du roi Othon. — Sage admininistration de M. Maurer.

1834. — Athènes choisie pour capitale, au lieu de Nauplie.

1835. — Administration impopulaire du comte d'Armansperg. — Tous les emplois publics sont donnés à des Allemands. — Dilapidation des finances grecques.

1835. — Majorité du roi Othon.

1836. — Son mariage avec la princesse Amélie d'Oldenbourg. — Disgrâce de M. d'Armansperg.

Septembre 1843. — Révolution à Athènes. — Le roi Othon accorde une Constitution.

1845. — Troubles dans la Morée.

1848. — Soulèvements dans les provinces.

1850. — Différend avec l'Angleterre. — Blocus de la Grèce. — Médiation de la France.

1854. — Agitation de la Grèce au commencement de la guerre d'Orient. — Insurrection en Épire, soutenue par les Grecs. — Occupation du Pirée par une flotte anglo-française.

1857. — Évacuation du Pirée par les Anglais et les Français.

1861. — Attentat à la vie de la reine Amélie.

1862 (Février). — Révolte militaire à Nauplie. — La ville et la citadelle aux mains des insurgés. — (Mars). Les troupes royales reprennent la ville, mais non la citadelle. — Troubles à Syra. — (Avril). L'assemblée des sept îles Ioniennes demande à l'Angleterre l'union avec la Grèce. — Reddition de Nauplie. — (Octobre). La révolution éclate dans les provinces de l'ouest (Acarnanie, Élide, etc.) pendant une absence du roi et se consomme à Athènes, le 22 octobre. — Formation d'un gouvernement provisoire. — Déchéance de la

dynastie bavaroise. — Le roi et la reine se retirent à Venise, puis à Munich.

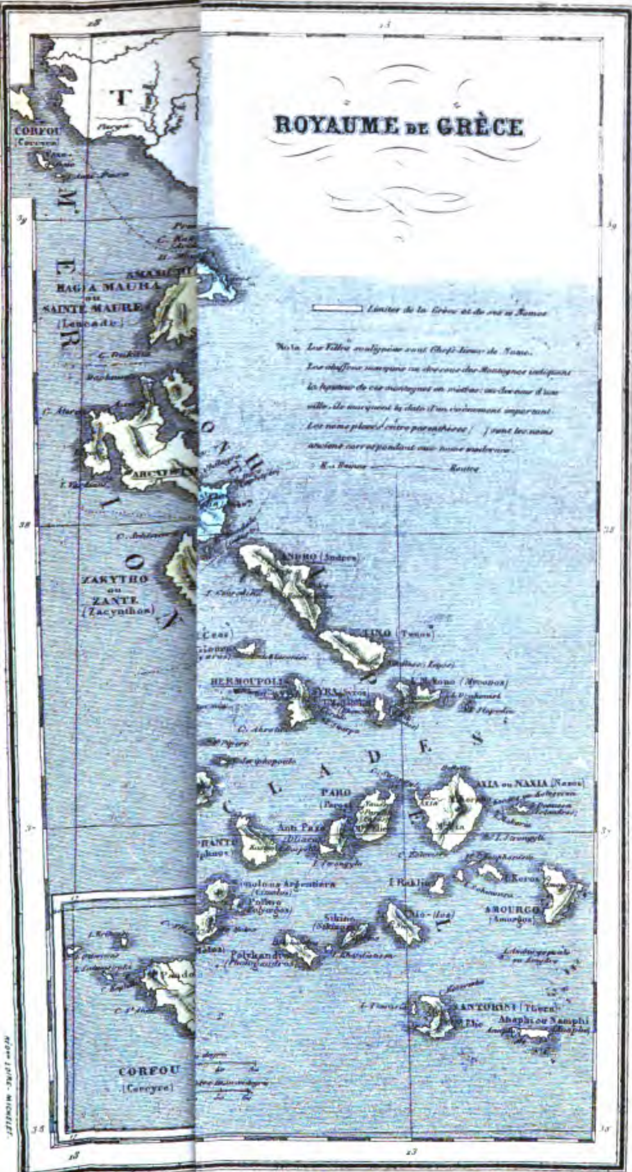
1863. — Réunion de l'Assemblée nationale constituante. —Négociation avec les puissances protectrices pour le choix d'un nouveau roi.— (Mars) Le prince Guillaume de Schleswig-Holstein-Sonderbourg Glücksbourg, fils du roi de Danemark, est proclamé roi de Grèce, sous le nom de Georges Ier. (Juin). — Le prince accepte et est reconnu par les puissances protectrices. — L'Assemblée nationale le déclare majeur.

1864. — L'Angleterre cède les îles Ioniennes au royaume de Grèce.

1867. — Mariage du roi Georges avec la princesse Olga-Constantinowna de Russie.

1868. — Insurrection des Crétois contre le gouvernement de la Porte. — Sympathies que leur cause éveille en Grèce. — Secours fournis aux insurgés. — Naissance du prince royal Constantin. (Avril). — Ultimatum de la Turquie à la Grèce au sujet des secours fournis aux Crétois. — Blocus de Syra. — Médiation des puissances protectrices.

1869. (Janvier). — Capitulation de Pétropoulaki et des principaux volontaires crétois — Conférence de Paris. — La Grèce accepte le règlement du différend. — Reprise des relations diplomatiques avec la Turquie.



Dressé par Ch. Perigot

Gravé par Th. Gobert r. St Jacques 172.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

La Grèce ou Hellade est située au S. E. de l'Europe, entre 36° 15′ et 39° 12′ de latitude N. de Paris et 17°20′ et 23° 48 de longitude E. Sa superficie est de 50,211 kilomètres carrés ; elle occupe sous ce rapport le douzième rang en Europe et le vingtième dans le monde entier, entre le Portugal (97,223 kilomètres carrés) et la Suisse (40,593 kilomètres carrés). Elle est bornée au N. par l'empire ottoman, du golfe d'Arta au golfe de Volo ; à l'O., par la mer Ionienne ; au S., par la Méditerranée ; à l'E., par l'Archipel.

La Grèce, telle que l'ont délimitée les diplomates au traité d'Andrinople en 1829, ne comprend plus l'Epire et la Thessalie ; ces deux régions sont cependant habitées par des Grecs et des Albanais ou Chkipetars, descendants des Pélasges, tandis qu'au centre, les vallées du Pinde sont occupées par des Zinzares, de race valaque, descendants des Daces latinisés ; les Turcs en ont fait les *vilayets* de Trikala et de Janina.

« La terre des arts », « la mère d'idolâtrie », se relève aujourd'hui de ses ruines. Pendant de longs siècles on a pu répéter d'elle ce que Montaigne disait de Rome : On n'en voit plus que « le ciel sous lequel elle avoit esté assise et le plan de son giste. » Il est sur les côtes de Provence ou d'Espagne des sommets au profil aussi pur et aussi net que ceux qui forment l'horizon d'Athènes; le golfe de Naples est aussi bleu que la rade de Salamine; mais ici la masse des rochers est dominée par un temple qui semble en résumer la forme; là, chaque montagne nous redit le nom d'un poëte, d'un sage, d'un héros, d'un artiste ; ce pays qui tient une si petite place sur la carte, en tient une grande dans nos souvenirs. Les Anglais répètent dans le monde entier l'œuvre des Grecs dans la Méditerranée; mais il faut parfois quelque imagination pour replacer l'histoire ancienne dans le paysage moderne. J'en prends à témoin un membre de l'académie des Inscriptions, M. Prosper Mérimée, à qui son titre d'inspecteur des monuments historiques imposait l'impartialité.

« J'ai eu le bonheur, il y a quelques années, de passer trois jours aux Thermopyles, et j'ai grimpé, non sans émotion, tout prosaïque que je sois, le petit tertre où expirèrent les derniers des trois cents. Là, au lieu du lion de pierre élevé jadis à leur mémoire par les Spartiates, on voit aujourd'hui un corps-de-garde de *chorophylaques* ou gendarmes portant des casques en cuir bouilli. Bien que le défilé soit devenu une large

plaine, par suite des atterrissements du Sperchios, bien que cette plaine soit plantée de betteraves dont un de nos compatriotes fait du sucre, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter les Thermopyles telles qu'elles étaient cinq siècles avant notre ère. »

C'est l'imagination qui rebâtit les temples en ruines; c'est aussi l'imagination qui doit planter les bois et faire couler les eaux. Les noms empruntés aux arbres sont nombreux dans l'Hellade et la Turquie hellénique: Carya est la ville des noyers; Valanidia, celle des chênes; Kyparissi celle des cyprès; Platanos ou Plataniki, celle des platanes; malheureusement, ces noms sont loin d'être justifiés. On se croirait dans la Provence, quand elle n'était pas irriguée par le canal de Craponne. Il faut aussi fermer les yeux à la réalité pour ne pas voir dans les Athéniens actuels des descendants de Périclès et de Phidias; bien qu'à l'époque Byzantine, les Avares et les Haves aient envahi le pays et donné des noms grossiers aux personnes et aux localités; sous la domination vénitienne, les Albanais se sont multipliés comme jadis les Doriens, leurs pères; sans doute, les Maïnotes de la péninsule du Ténare sont d'une race plus pure et prétendent descendre des Spartiates.

A cause des innombrables montagnes qui hérissent un pays étroit comme la Grèce, son territoire a une conformation toute particulière. Il est remarquable surtout par sa division en une infinité de bassins indépen-

dants les uns des autres et par l'immense développement de ses côtes. Le sol descendant par degrés des montagnes vers les rivages, se déchire, se tasse, s'enroule, se pelotonne, s'arrondit d'une façon bizarre, en formant de toutes parts des golfes, des caps, des baies, des pics : de là cette configuration plastique du territoire grec et cette prodigieuse variété dans une si petite circonférence ; de là cette nature pittoresque, embellie encore par ces nombreux monuments antiques échappés au temps et à la barbarie. La Grèce offre encore ce caractère tout particulier de réunir ces contrastes de configuration plastique dans une succession très-rapide et sous le ciel le plus clément. Aucun pays du globe ne présente dans un pourtour si restreint une variété si successive de sol, de climat, de nature. Le développement des côtes est beaucoup plus étendu vers l'orient et beaucoup plus propice aux communications par la mer : les côtes orientales sont dentelées de golfes et de mouillages créés par la nature, elles abondent en ports et en rades ; quant aux côtes occidentales, ou elles sont occupées par des falaises qui descendent des montagnes de l'intérieur vers la mer ou elles n'ont que des rivages très-étroits, formés surtout d'alluvions, et ne présentant point de rades sûres. On ne rencontre que trois grands golfes ouverts sur les rivages méridionaux : l'*Ambracique* (golfe d'*Arta*), le *Kejparissiaque*, et entre ces deux golfes, le plus grand et le plus profond, le golfe de *Corinthe*,

qui s'avance jusqu'à une profondeur de 34 milles. Sur la côte orientale, se trouvent également trois grands golfes, le golfe *Maliaque*, le *Saronique* et l'*Argolique*. Il faut y ajouter aussi la mer d'*Eubée*.

La Grèce actuelle comprend quatre régions que nous étudierons tour à tour : l'Hellade ou Grèce continentale, le Péloponèse ou Morée, les îles de l'Archipel, les îles Ioniennes.

HELLADE.

On a souvent comparé l'Hellade à une série de chambres aux portes solidement verrouillées ; il était difficile d'y entrer, plus difficile encore d'en sortir, à cause de ceux qui les défendaient. « La Grèce est faite comme un piége à trois fonds, dit Michelet. Vous pouvez entrer et vous vous trouvez pris en Macédoine, puis en Thessalie, puis entre les Thermopyles et l'isthme. » Aujourd'hui les deux premières portes sont aux Turcs ; la troisième seule est gardée par les Hellènes.

Malgré ce peu d'étendue, elle possède plus de rivages que beaucoup d'États plus considérables, grâce aux baies nombreuses qui la découpent et s'y creusent profondément. On remarque sur l'Archipel la baie de Zeituni ; le canal de Négrepont, entre l'île d'Eubée et le continent, se subdivise comme en deux baies : le canal *Talanti*, le canal *Evripo* ; le golfe d'Athènes

forme encore les anciens ports de Munychie, de Phalère, du Pirée, et la baie de Salamine. Sur la mer Ionienne, le golfe de Corinthe se subdivise en golfe de Patras, en baies de Salona et d'Asprapitia.

A l'intérieur, le Pinde qui sépare la Thessalie de l'Épire, laisse à l'O. la vallée de l'Aspro Potamo (ancien Achéloüs) coupée par une chaîne secondaire qui forme la frontière. On y remarque les monts Alinda et Tzurnata. A l'E., les monts *Hellovo* (ancien Othrys) séparent la Turquie de l'Hellade. Puis, c'est un dédale confus de montagnes de 1000 à 2,500 mètres, qui avaient autrefois perdu leurs noms harmonieux qu'elles ont repris depuis. Le Parnasse (2,549 mètres) était devenu le Likeri; l'Œta (2,152 mètres) s'était transformé en Katavothra, nom commun qui désigne les entonnoirs et canaux souterrains qui servent d'émissaires aux lacs intérieurs; l'Hélicon s'appelait Zagora, et le Cithéron était le Tlateas. Aux environs d'Athènes sont les monts Trelo (l'ancien Hymette) et Mendeli (l'ancien Pentélique), et le Laurion aux riches scories d'argent.

La plus haute de toutes ces montagnes est le Parnasse (2,459 mètres) qui, pendant la plus grande partie de l'année, est couvert de neige.

Le bassin de la mer Ionienne a conservé des forêts qui retiennent aux pentes des montagnes les terres et les eaux; là, court l'Aspro Potamo abondant en toute saison, qui reçoit par une suite de marécages les eaux du plus grand lac de la Grèce : le Vrachori, autrefois

Trichonis ; il a 50 kilomètres de circuit. Le fleuve se jette dans une grande lagune marécageuse, sur laquelle est bâtie Missolonghi.

Au point de vue administratif, ce bassin comprend la nomarchie d'Acarnanie et d'Étolie, chef-lieu Missolonghi.

Dans le bassin de l'Archipel, on remarque l'Hellada (ancien Sperchios) qui arrose la nomarchie de Phocide et Phthiotide. C'est là qu'est le village albanais de Kastri, l'ancienne Delphes qui passait pour « le nombril du monde. » Le chef-lieu est Lama qu'on nommait Zituni.

La troisième nomarchie d'Attique et Béotie s'étend comme la précédente du golfe de Corinthe au canal d'Eubée. Elle projette dans la mer une péninsule terminée par le cap Colonna (ancien cap Sunium), ainsi appelé de quinze colonnes, débris du temple de Minerve et de Neptune, bâti sur ce promontoire. Elle renferme l'ancien lac Copaïs, nommé autrefois Topolias ou lac aux peupliers, qu'alimentent le Céphise, et l'Hercyne, née des fontaines du Léthé et de Mnémosyne. Vingt-trois *Katavothra* font communiquer le lac avec celui de Likeri, avec le canal d'Eubée ; mais ces émissaires ne suffisent pas en hiver et la plaine est inondée ; en été, c'est une prairie coupée de joncs et de roseaux. Ce lac de 15 à 25,000 hectares n'est pas éloigné de Livadia qu'enrichissent les céréales.

La capitale de la nomarchie et du royaume est

Athènes qui, avec les 1,100 habitants du Pirée, approche de 60,000 habitants. Le Céphise et l'Ilissus n'ont d'eau que les jours de pluie et ressemblent au Mançanarès; le Parthénon ou temple de Minerve, les Propylées, escalier menant à l'Acropole ou citadelle, le temple de Thésée transformé en musée, attirent et captivent les regards. Athènes n'a plus besoin de s'éloigner de la mer pour échapper aux pirates homériques ; il leur faudrait descendre au Pirée ou émigrer à Corinthe. *Le Pirée* a une assez grande importance pour l'exportation de l'huile, du miel, des marbres.

A l'Hellade se rattache la grande île d'Eubée ou Négrepont qui forme une nomarchie séparée et a pour capitale Chalcis, ancienne Evripo ou Négroponte. L'île vaste du royaume de Grèce est fertile en fruits, en céréales, nourrit 85,000 habitants sur 408,000 hectares. Elle a 175 kilomètres de longueur sur 8 à 40 de largeur. Le plus haut sommet est le mont Delphi de 1,743 mètres. En face de Chalcis, sur le détroit d'Euripe, un pont de trois arches et de 50 mètres réunit l'île à la Béotie.

MORÉE

La Morée ou Péloponèse est soudée à l'Attique par l'isthme de Corinthe, qui a 60 kilomètres de long et 8 de large. Il n'a que 40 mètres d'altitude et se laissera percer plus facilement que les sables de Suez ou les épaisses montagnes de l'Amérique centrale. Ce

nom moderne de Morée vient de la ressemblance des contours avec celui de la feuille de mûrier (μορέα en grec). Le Péloponèse est en effet découpé par six presqu'îles et six golfes, et occupé au centre par un petit plateau. Ces six golfes sont : celui de Nauplie ou d'Argos, de Marathonisi, de Koron, d'Arcadie, de Patras et de Corinthe. Les presqu'îles sont terminées par les caps Skity, Malée, Matapan, Gallo, Kalogria et Psaromyti. On remarque encore sur la côte de Messénie la petite ville de Néokastro ou Navarin, où les flottes française, anglaise et russe incendièrent, en 1827, la flotte turco-égyptienne.

Haut en moyenne de 600 mètres, le Péloponèse est aussi riche en montagnes que l'Hellade ; du plateau central d'Arcadie, deux chaînes principales se dirigent au S. : le Malero, ancien Artemision, et l'Hagios-Petros, ancien Parnon, vont se terminer au cap Malia; le Pentadactylo se prolonge jusqu'au cap Matapan, ancien Ténare : il tire son nom des cinq sommets, des cinq doigts (δακτύλοι) du Taygète, nommé encore Saint-Élie, en souvenir d'Hélios, le Soleil ou l'Apollon dorien. Autour du plateau central d'Arcadie se dressent le Ziria, ancien Cyllène (2,402 mètres), le Khelmos, anciens monts Acroaniens (236 mètres), l'Olonos, ancien Erymanthe (2,118 mètres). Nous retrouvons, dans l'intérieur, les *Katavothra* ou bassins fermés de la Béotie, auxquels correspondent sur le flanc extérieur les sources dites *Kephalaria* ou *Kephalovrysis*. Mantinée, Tégée, Orchomène sont dans des

bas-fonds de ce genre; les deux plus remarquables sont ceux du Phénée (Phonia) et de Stymphale; ils existaient aux temps héroïques, quand Hercule assainissait la plaine et tuait de ses flèches les oiseaux mangeurs d'hommes. Le Phénée avait 100 mètres de profondeur au XVIII[e] siècle; il était desséché en 1828; mais, en 1840, il couvrait de nouveau plusieurs milliers d'hectares, sous une nappe profonde de 60 mètres. Le Stymphale n'a qu'un katavothron unique qui passe pour alimenter la source de l'Érasinos, rivière cristalline qui va tomber dans le lac d'Argos. Les eaux du Phénée vont aussi alimenter le Ladon, l'une des grandes rivières de la Péninsule. La disparition des neiges et des pluies a desséché la plaine d'Argos, qui jadis nourrissait tant de chevaux et a inspiré l'antique légende du tonneau des Danaïdes. Les rivières principales sont : l'Eurotas, aujourd'hui l'Iri, qui se jette dans le golfe de Marathonisi, après avoir arrosé la Laconie; l'Alphée, aujourd'hui Ruphia, qui se jette dans le golfe d'Arcadie et, comme l'Achéloüs au N., forme des lagunes à son embouchure; le Panisu, qui finit à Nauphie, et le Styx, qui se jette dans le golfe de Corinthe et s'appelle *Mavro-Nero*, Eau-Noire, ou *Drako-Nero*, Eau du Dragon. Ses flots brillants, ses cascades de 60 mètres ne méritaient pas de descendre aux enfers.

La Morée comprend cinq nomarchies : 1° la Corinthie et l'Argolide, chef-lieu Nauplie, seconde ville du royaume et ancienne capitale de la Grèce, qui, par

son port, fait l'échange des raisins, des figues, de la soie et des éponges. Corinthe, qui jadis avait 500,000 âmes quand le Péloponèse entier n'en a pas 600,000, se relève avec peine de ses ruines.

2° Achaïe et Elide, chef-lieu Patras (26,000 hab.); c'est de là que l'Angleterre exporte le raisin de Corinthe cultivé sur les deux rives du golfe de Lépante.

3° Arcadie, chef-lieu Tripolitza.

4° Messénie, chef-lieu Calamata.

5° Laconie, chef-lieu Sparte, rebâtie sur ses ruines; ville principale, Napoli de Malvoisie, renommée pour ses vins dès le XVe siècle.

ILES.

Les îles ont une surface d'un million d'hectares, avec 450,000 habitants, le cinquième de la population du royaume. Ce sont, avec l'Eubée déjà décrite, les îles Ioniennes dans la mer de ce nom; les Sporades et les Cyclades, dans l'Archipel.

Parmi les îles de la mer Égée, quelques-unes peuvent être regardées comme se reliant physiquement au Péloponèse; telles sont l'île de Paros, séparée de Trézène par un bras très-étroit, Hydra et Spetzia.

Les îles Ioniennes forment trois nomarchies : 1° Corfou; 2° Céphalonie, chef-lieu Argostoli; 3° Zante. Ces îles, placées jadis sous le protectorat de l'Angleterre, sont riches en vin et en huile; on y parle l'italien au-

tant que le grec, car elles furent longtemps à Venise. Au S. de Corfou sont Paxo, Sainte-Maure, l'ancienne Leucade, très-proche du continent; Théaki, l'ancienne Ithaque; Céphalonie, Zante; au S. du cap Malée, Cérigo, l'ancienne Cythère.

Les Cyclades et les Sporades forment une treizième nomarchie : *Sporades* signifie dispersées; *Cyclades* indique qu'elles étaient rangées en cercle autour de Délos; mais aujourd'hui elles ont pour centre Syra, la plus importante pour le commerce et l'industrie; elles forment comme un pont naturel entre l'Europe et l'Asie. Les principales sont : Syra (Syros) qui, sur 10,000 hectares, a une population de 30,000 habitants; la capitale est Hermopolis, la rivale de Nauplie; Naxos (Naxia), la plus féconde et la plus jolie des Cyclades; elle exploite les marbres, l'émeri, et fait le commerce de ses vins et de ses fruits. On y remarque des monuments italiens, témoignage de l'ancienne domination vénitienne; Tinos et Paros, avec leurs marbres blancs renommés; Antiparos, dont on vante beaucoup la grotte à stalactites; Milo, célèbre par la découverte de la Vénus que l'on voit au Louvre; enfin, Santorin ou Saint-Irène, (ancienne) Théra, fait partie d'un archipel volcanique; dans le golfe de Santorin se dressent Palœo-Kaïméni, volcan soulevé 196 ans avant notre ère; Mikro-Kaïméni, émergé vers 1570, et Néo-Kaïmeni, qui date du commencement du XVIIIe siècle. Enfin, de 1867 à 1870, l'île s'est agrandie de deux nouveaux promontoires, Aphroëssa et la

montagne de Georges, qui ont plus que doublé l'étendue primitive du massif volcanique, en recouvrant le petit village et le port de Vulkano. Pendant ces quatre années des éruptions partielles, presque continues, lançaient à 1,200 mètres dans les airs des cendres, noires le jour, rouges la nuit, qu'on distinguait de la Crète.

DIVISION ADMINISTRATIVE DE LA GRÈCE.

La Grèce est partagée administrativement en treize nômes ou départements, placés sous l'autorité d'un nomarque ou préfet, en cinquante-neuf éparchies ou provinces, et en trois cent cinquante-une dêmes ou communes.

Les treize nomarchies sont : 1° l'Attique et la Béotie; 2° l'Eubée; 3° la Phtiotide et la Phocide; 4° l'Acarnanie et l'Etolie; 5° l'Achaïe et l'Elide; 6° l'Arcadie; 7° la Laconie; 8° la Messénie; 9° l'Argolide et la Corinthie; 10° les Cyclades; 11° Corfou; 12° Céphalonie; 13° Zante.

Les éparchies ou provinces se répartissent ainsi :

1° Attique et Béotie : 5:

Attique, Egine, Mégaride, Levadie et Thèbes.

2° L'Eubée : 4 :

Chalcis, Xerochori, Carystie, Scopelos.

3° Phtiotide et Phocide : 4:

Phtiotide, Parnasside, Locride, Doride.

4° Acarnanie et Etolie : 6 :

Missolonghi, Valtos, Trichonie, Eurytanie, Naupactie, Vonitza.

5° Achaïe et Elide : 4 :

Patras, Ægialie, Calavrytie, Elide.

6° Arcadie : 4 :

Mantinée, Cynourie, Gortynie, Mégalopolis.

7° Laconie : 4 :

Lacédémone, Gythion, Œtylon, Ep. Limira.

8° Messénie : 5 :

Calamas, Maèssène, Pylie, Triphylie, Olympie.

9° Argolide et Corinthie : 8 :

Nauplie, Argos, Corinthie, Spetza et Ermionide, Hydra et Trézène, Cythère.

10° Cycladès : 7 :

Syra, Zea, Andros. Tinos, Naxos, Thyra, Milo.

11° Corfou : 5 :

Corfou, Messi, Oros, Paxos, Sainte-Maure (Leucade).

12° Céphalonie : 4 :

Cranée, Pallis, Samis, Ithaque.

13° Zante : 1 :

Zante.

Tableau des communes du royaume hellénique :

Provinces de :

1° L'Attique : 8 :

Athènes, Pirée, Marathon, Kropia, Oropos, Laurion, Phylé, Acharnae.

2° Egine : 2 :

Egine, Angistri.

3° Mégaride : 4 :
Mégaride, Salanine, Eleusis, Idylie.

4° Levadie : 6 :
Lévadie, Arachova, Petra, Choronée, Orchomène, Distomon.

5° Thèbes : 7 :
Thèbes, Thespia, Thisbé, Platée, Aulide, Tanagra, Akrophnion, Eubée.

6° Chalcis : 6 :
Chalcis, Messapie, Lilantion, Kyrinthie, Aigion, Néa-Psara.

7° Xerochori : 2 :
Hestiée, Ædipsos.

8° Carystie : 8 :
Coumi, Kotylées, Konistrie, Avlon, Dystées, Styron, Carystos, Scyros.

9° Scopelos : 4 :
Scopelos, Glossa, Skiathos, Halponissos.
Phoride.

10° Phthiotide : 11 :
Lamia, Hypati, Phalares, Ptéléates, Cr. Larissa, Néa-Mizéla, Héracliotes, Paracheloiton, Macrycom, Tymphristos, Sperchiade.

11° Parnasside : 8 :
Amphissa, Gualaxide, Myonie, Calliéon, Parnassis, Krissa, Antikyra, Doriées.

12° Locride : 8 :
Atalante, Larymana, Néa-Pella, Daphnission, Thronion, Thermopyles, Drymée, Elatia.

13° Doride : 7 :

Ægition, Yea, Crocylion, Vomea, Potidania, Inéonos, Rolophon.

Acarnamie et Étolie.

14° Missolonghi : 5 :

Missolonghi, Olenia, Macrynie, Ætolicon, Parachelоïtide.

15° Valtos : 4 :

Agrinion, Thermos, Pamphia, Ambracie.

16° Eurytanie : 7 :

Carpenissi, Agréon, Ktiménion, Parakampyli, Aperantion, Arakynthos, Kallidromi.

17° Naupacte : 7 :

Naupacte, Proskhium, Apodotia, Ophionie, Pyline, Klepaïde, Parevnion.

18° Vonitza et Xeromero : 5 :

Anactorion, Astacos, Œniades, Solion, Ekhinos.

19° Patras : 5 :

Patras, Tritéas, Dymis, Erinéos, Pharon.

20° Ægialie : 3 :

Ægion, Ægère, Bouron.

21° Calavryta : 13 :

Calavryta, Kalliphonie, Soudenon, Aroanie, Païon, Psophide, Crattris, Klitorie, Levcassion, Kerpeni. Lapathon, Phéloé, Nonakridos.

22° Élide : 8 :

Letrinon, Lampíe, Olympie, Olène, Vouprassion, Myrtountion, Piniens, Elis.

23° Mantinée : 10 :

Tripolis, Phallanthos, Korythion, Orchomène, Kaltézées, Manthiréas, Mantinée, Nasson, Tégéa, Valtession.

24° Kynourie : 9 :

Limnée. Brassiée, Doliana, Fania, Parnon, Vervena, Glypia, Thyrée, Sellinous,

25° Cortyne : 11 :

Thissoa, Tricolones, Gortys, Langadion, Klitoros, Tropae, Hérée, Nymphasie, Eleusis, Mylaon, Thelpoussa.

26° Megalopolis : 3 :

Megalopolis, Phalasie, Lycossoura.

27° Lacédémone : 13 :

Sparte, Krocéon, Demonte, Therapnon, Vriséon, Sellasie, Pellane, Trinassou, Castorion, Melitine, Phellia, Geronthres, Pharis.

28° Gythion : 5 :

Gythion, Malevrion, Maryopolis, Kolocynthi, Lagya.

29° Œtylon : 5 :

Œtylon, Avia, Cardamgle, Leuctres, Messis.

30° Epid. Limira : 5 :

Asopos, Baon, Zarakos, Hélos, Monembasie.

31° Kalamas : 5 :

Kalamas, Thurie, Arios, Amphia, Alagoni.

32° Messénie : 6 :

Pamissos, Eva, Aristomène, Œchalie, Ithôme, Andanie.

33° Pylie : 5 :

Pylos, Colonides, Corone, Méthone, Bouphrase.
34° Triphilie : 7 :
Kyparissie, Erane, Phlésiade, Dorion, Aulon, Triphyle, Platamodes.
35° Olympie : 6:
Andritzène, Aliphira, Skyllountes, Volakos, Aréné, Phygalie.
36° Nauplie : 5 :
Nauplie, Midéa, Minoa, Epidaure, Lissis.
37° Argos : 6 :
Argos, Aléa, Lyrkia, Prossimnae, Hysiae, Mycènes.
38° Corinthie : 11 :
Corinthe, Sicyone, Stymphalie, Néméa, Pellinis, Perachora, Solygia, Phénéon, Zakholis, Cléonae, Tricala.
39° Spetza et Hermionide : 4 :
Spetza, Kranidi, Hermione, Didymes.
40° Hydra et Trézénes : 4 :
Hydra, Trézènes, Methana, Dryopis.
41° Cythères : 2 :
Cythères, Potamies.
42° Syra : 3 :
Hermoupolis, Syra, Myconos.
43° Zea : 4 :
Zéa, Kythnos, Dryopide, Seriphos.
44° Andros : 3 :
Andros, Corthion, Gavrion.
45° Tinos : 4 :
Tinos, Panormos, Sosthenion, Perea.

46° Naxos : 9 :

Naxos, Vivlos, Tragea, Coronis, Apéranthia, Paros, Marpissa, Hyrée, Naoussa.

47° Théra : 9 :

Théra, Kalliste, Emporion, Zea, Therassia, Jos, Amorgos, Anaphi, Arigiale.

48° Milo : 6.

Milo, Adamandos, Kimolos, Pholegandros, Sikinos, Siphnos.

49° Corfou : 2.

Corfou, Diapondion.

50° Mesae : 5 :

Potamogitones, Messochorites, Parelies, Mélitées, Leucimées.

51° Oros : 6 :

Apiliotes, Amphipagites, Acrolophites, Epizephires, Cassopées, Hestonées.

52° Paxos : 2 :

Gaïens, Laquiotes.

53° Sainte-Maure (Leucade) : 8 :

Leucade, Sphakia, Cargas, Exanthie, Apollonies, Eugire, Hellomène, Taphies.

54° Cranée : 6 :

Cranées, Livathy, Delinates, Omalées, Eliou, Pronnes.

55° Palis : 2 :

Lixouri, Thynia.

56° Sami : 4 :

Samias, Pylarées, Assos, Dolichie.

57° Ithaque : 4 :

Ithaque, Nirities, Polyctories, Carniæ.

58° Zante : 10.

Zante, Psophides, Hopitaïdis, Naphthies, Elate, Artemisies, Arcadies, Lithaquiæ, Hyriées, Mesogaiées.

La Grèce n'a qu'un chemin de fer, long de 10 kilomètres, entre Athènes et le Pirée, et ses routes sont assez mal entretenues; le commerce se fait surtout par mer, car le pays s'y prête merveilleusement par ses îles et ses golfes; les Grecs sont, avec les Provençaux, les meilleurs marins de la Méditerranée; ils forment de puissantes colonies dans toutes les places de commerce comme Constantinople, Alexandrie et Marseille.

Ainsi qu'on vient de le voir par ce court résumé, la plus grande partie de la Grèce se compose de régions montagneuses. Il y a relativement peu de plaines. Les principales sont la plaine de la *Béotie*, celles de l'*Élide*, de la *Messénie*, de l'*Argolide*. Mais ces plaines elles-mêmes ne forment qu'une très-petite partie des régions auxquelles elles appartiennent. En revanche, l'œil est partout charmé par les contrastes les plus agréables. « On y voit, dit Malte-Brun dans sa *Géographie*, de belles forêts de chênes, de hêtres, de pins, de mélèzes, mêlés sur tous les terrains avec les arbrisseaux et les plantes sauvages; puis des rochers nus et déchiquetés au milieu des gazons les plus frais, des vallons ombragés à côté des montagnes les plus arides, des cours d'eau tombant en cascades

ou courant dans de riantes vallées, presque partout l'aspect de la mer, un air vif et transparent, un ciel constamment pur et resplendissant. Toutes les couleurs de la nature et tous les accidents des terrains perpétuellement en contraste et en harmonie. » Tout cela donne à la Grèce une physionomie particulière. Tout cela saisit l'imagination et inspire le sentiment de l'art et de la beauté qui éclate dans les œuvres de l'homme.

Tout le monde connaît la réputation du beau climat de la Grèce. L'air y est en général très-pur et très-sec; d'après les observations exactes et suivies pendant une longue période, à l'Observatoire d'Athènes, la chaleur moyenne à Athènes est de 18° 2; le minimum observé en 1850 a été de 10° et le maximum observé en 1848, de 44° 6. Le mois le plus froid, celui de janvier, présente une chaleur moyenne de 8°, et le plus chaud, celui d'août, donne une chaleur moyenne de 28° 2. Les variations diurnes de la chaleur sont très-régulières.

Le brouillard atmosphérique est excessivement rare; celui du siroco est plus fréquent, mais il s'élève fort rarement de la mer pendant les mois de mai et de décembre.

Il tombe annuellement une fort petite quantité de pluie, en moyenne 397 millimètres, et jamais jusqu'à ce jour on n'a observé une pluie qui ait duré vingt-quatre heures de suite. La neige est très-rare à Athènes, et la plupart des hivers, il n'en tombe même

pas du tout ; cependant, il y a eu des hivers exceptionnels où la neige est tombée en abondance.

De tout ce qui précède, il résulte que le climat d'Athènes et de presque toute la Grèce est très-doux. Ce qui contribue encore à donner à ce climat un caractère privilégié, c'est la régularité des saisons. L'hiver, qui est de courte durée, n'est ni trop humide, ni trop sec ; il a une chaleur moyenne de 10° qui n'est que très-rarement altérée par un froid rigoureux. Le printemps est hâtif; l'été, très chaud et très-sec; il commence à proprement parler au mois de mai et dure jusqu'en octobre; on peut considérer comme mois d'automne les mois d'octobre et de novembre, et comme mois de printemps les mois de mars et d'avril.

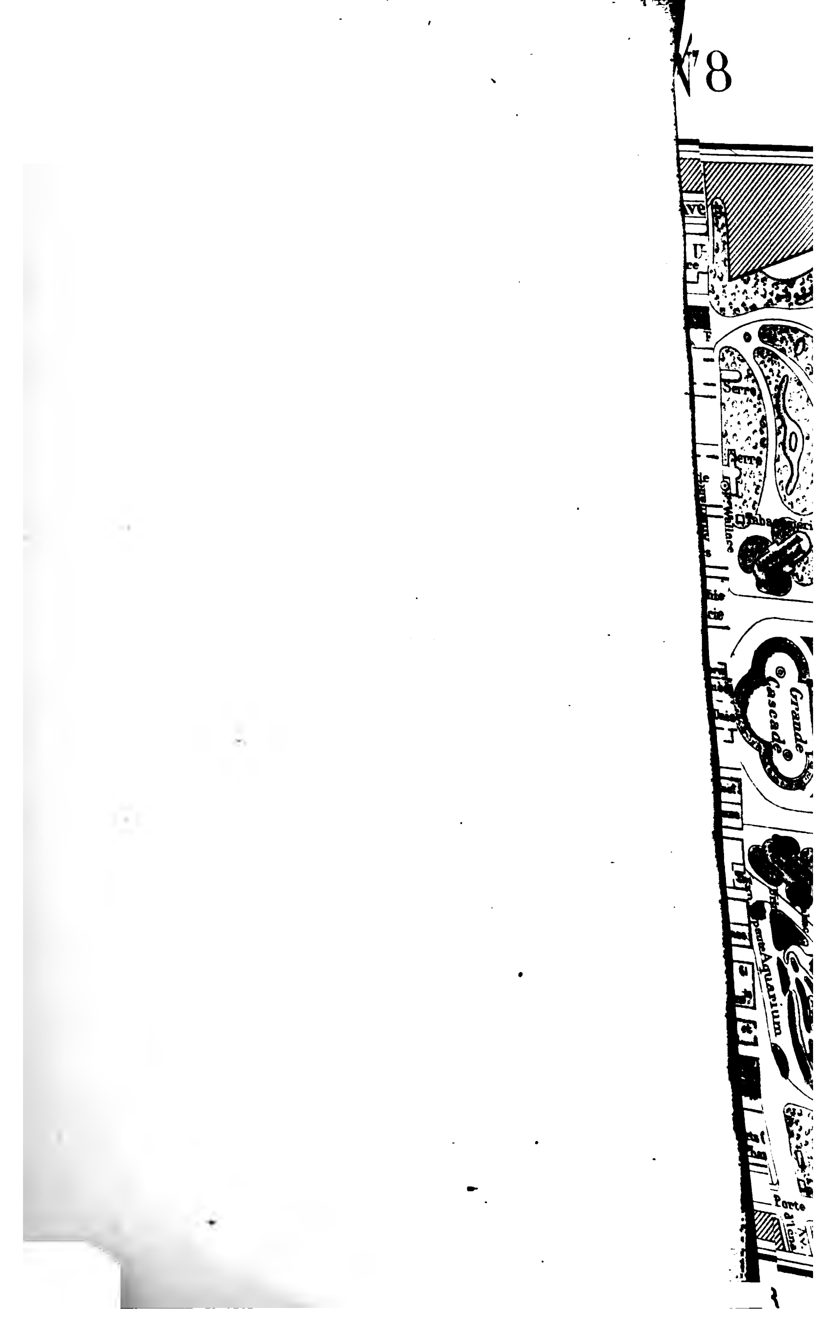
Mais ce qui caractérise surtout le climat d'Athènes, et ce qui a frappé tous les voyageurs dans la plus grande partie de la Grèce, c'est que la clarté du ciel y est continue et permanente, même en plein hiver, et qu'il se passe bien rarement un jour sans que le soleil y brille du moins quelques instants.

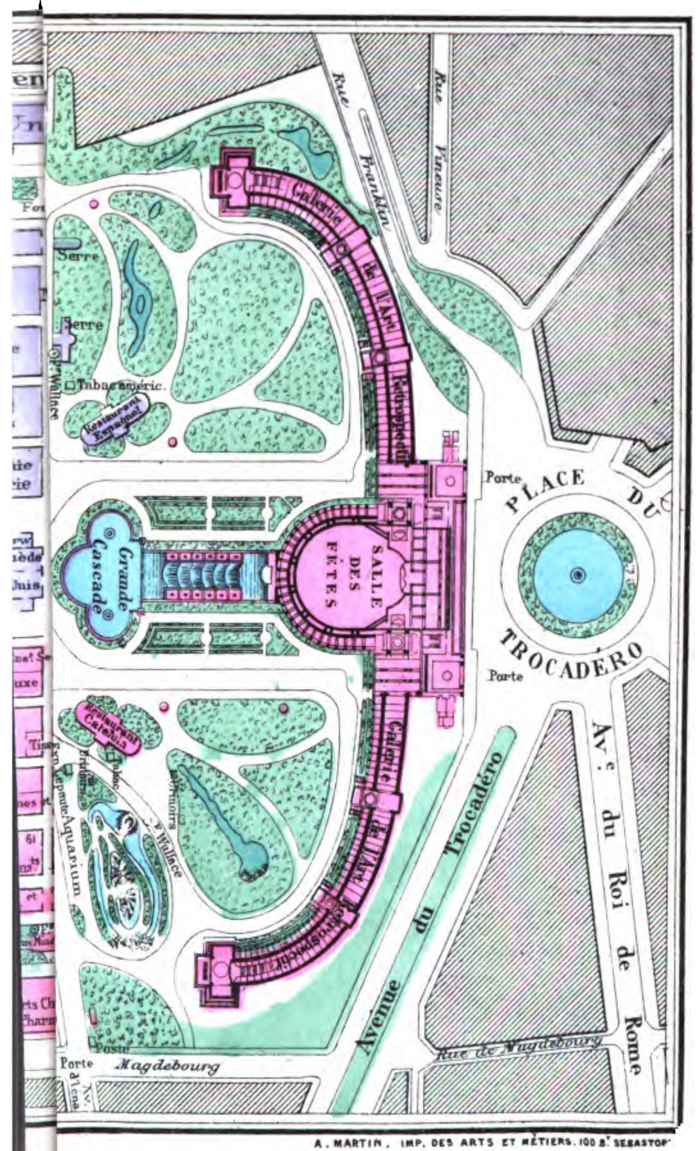
DEUXIÈME PARTIE

LA GRÈCE

A

L'EXPOSITION DE 1878


8
Serre
Serre
Grande
Cascade
Aquarium
Porte



Rue Franklin
Rue Vineuse
Galerie de l'Art Rétrospectif
Serre
Serre
F. Wallace
Tabac améric.
Restaurant Espagnol
Grande Cascade
SALLE DES FÊTES
Porte
PLACE DU TROCADÉRO
Porte
Av.e du Roi de Rome
Avenue du Trocadéro
Rue de Magdebourg
Galerie de l'Art Rétrospectif
Restaurant Catalan
Tabac
Urinoirs
F. Wallace
Aquarium
Poste
Porte
Magdebourg
Av. d'Iéna
A. MARTIN, IMP. DES ARTS ET MÉTIERS, 100 B.d SEBASTOP.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

SUR LE PLAN GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION

I

LE CHAMP DE MARS.

Le grand vestibule, les trophées. — L'entrée principale de l'Exposition se trouve du côté du pont d'Iéna. Le fronton qui la décore, pèse environ 10,000 kilogrammes; il se compose d'un écusson aux initiales R. F. Deux femmes-génies, les ailes déployées, se tiennent par une main, et, portant de l'autre une gerbe et un flambeau, lui servent de support. Au sommet de l'écusson, on lit en relief, sur un fond d'épis, le mot *Pax,* qui deviendra la devise nationale de la France ; à la base, 1878.

Le vestibule d'honneur, qui tient toute la largeur de la façade, est splendide avec ses voussures en or mat qui rappellent les tons discrets de Saint-Marc de Venise; à droite, dans de hauts pavillons, rouge-foncé, découpés artistement et surmontés de petits dômes

en cuivre sourd, sont exposés les trésors que le prince de Galles a rapportés de son voyage des Indes. La statue équestre, avec de beaux bas-reliefs représentant la réception des princes indigènes, domine ces merveilles. A gauche, une manière de temple grec abrite les tapisseries des Gobelins ; des étagères, placées à l'avant et à l'arrière, font valoir les vases gigantesques de Sèvres, ou les pièces plus délicates de notre manufacture nationale. Au centre, avec ses quatre cadrans, une grande horloge s'élève, surmontée d'une sphère qui indique le mouvement de la terre et de la lune. Derrière cette horloge s'ouvre la galerie de la sculpture française et, après elle, toute la section des beaux-arts jusqu'à l'Ecole militaire, tandis que toute la place est réservée, d'un côté, à la section française et, de l'autre, aux sections étrangères.

Les grands dômes couvrant les pavillons qui forment les quatre coins du Champ de Mars sont des plus élégants ; vitrés, ornés d'armes, de banderoles de toutes couleurs et de tous pays, ils forment les extrémités des deux galeries des machines françaises et étrangères. Quatre trophées ornent ces angles, ce sont : une colossale statue équestre de Charlemagne, du fondeur Thiébaut ; l'empereur est là, sceptre en main, diadème en tête ; de chaque côté, deux guerriers tiennent les rênes du cheval. Il a fallu hisser à 10 mètres de hauteur ce groupe en bronze pesant 25,000 kilogrammes.

A l'autre angle de la galerie des machines fran-

çaises, du côté de l'Ecole militaire, éclate un immense trophée de tubes métalliques, surmonté d'une sphère de cuivre de trois mètres de diamètre.

Les deux autres dômes sont à l'Angleterre et aux Pays-Bas ; la première a échafaudé un kiosque énorme et très-compliqué, au sommet duquel on lit : *Canada*, et qui renferme à sa base des curiosités de l'Amérique anglaise ; les Pays-Bas ont formé, avec les produits de leurs colonies océaniennes, un dernier trophée flanqué des coupes les plus diverses d'arbres rares des îles de la Sonde et autres.

La rue des façades et la galerie du travail manuel. — Une idée ingénieuse et absolument nouvelle, c'est celle d'une voie à ciel ouvert qui traverse tout le palais sur une longueur de plus de 700 mètres. Là, chaque nation a sa façade typique ; la France devait avoir, parallèlement, des constructions originales de Bretagne, d'Auvergne, du midi et du nord, mais on a dû renoncer à ce projet trop dispendieux.

L'Angleterre a cinq façades, entre autres un pavillon en simples briques rouges avec encadrement de pierres blanches et fenêtres à vitraux, et deux cottages des plus confortables, dont l'un est spécialement réservé au prince de Galles.

Les Etats-Unis nous montrent une maison en bois, comme en construisent les colons dans l'intérieur des terres ; la Suède et la Norwége font remarquer leurs fortes constructions en bois de style scandinave ; vient ensuite l'Italie, dont la façade est une grande

arcade flanquée d'autres plus petites, séparées par des colonnes de stuc, imitant le marbre vert; entre ces colonnes se dressent des marbres sculptés et des terres cuites. Le Japon est représenté par un petit temple bouddhique ; la Chine, tout ornée de monstres et de chimères, laisse flotter à son sommet un drapeau blanc où un dragon bleu, absolument fantastique, se dresse tout hérissé. La façade espagnole, d'architecture mauresque, rappelle le péristyle de l'Alhambra de Grenade, ciselé et historié comme un bijou; voici maintenant l'Autriche-Hongrie, dont la galerie de neuf arcs est supportée par des colonnes accouplées; aux ailes, deux pavillons ; la corniche qui couronne le bâtiment est surmontée de statues allégoriques : l'Art, les Sciences, le Commerce, etc. ; cette façade ne mesure pas moins de 75 mètres.

La Russie nous offre un *Isba,* vaste construction en bois, faite de rondins dégrossis, agrémentés d'élégantes découpures qui ne manquent pas d'originalité. Plus loin, la Suisse arrondit une coupole élégante et azurée, ornée des signes du zodiaque. La devise nationale se détache au sommet de l'entablement: « *Einer für Alle ! — Alle für Einer !* » (un pour tous, — tous pour un) ! Une horloge forme le milieu de l'édifice; à l'heure, deux mannequins, revêtus d'armures qui datent, dit-on, de la bataille de Granson, frappent à tour de rôle sur un timbre avec des marteaux. La façade de la Belgique peut être considérée comme l'œuvre capitale de la section étrangère ; les

chambres belges ayant voté un crédit de 500,000 francs pour l'Exposition, on a bien fait les choses en bâtissant un hôtel en briques et en pierres bleues de Soignies et d'Écaussines, avec des colonnes de ses beaux marbres noirs, bruns ou verts; il est conçu dans le style flamand de la fin du seizième siècle, style propre aux Pays-Bas. La Grèce paraît bien petite à côté, mais elle intéresse avec sa maison blanche, qu'elle intitule : *la maison de Périclès*, et sa *loggia*, qui défend des ardeurs du soleil. Viennent successivement le Danemark, puis les États de l'Amérique centrale et méridionale, qui donnent un spécimen riche et simple de leurs constructions ; un joli balcon leur prête un cachet tout oriental.

Les royaumes de Perse et de Siam, la Tunisie et le Maroc se suivent fraternellement ; malgré l'exiguïté des façades, l'œil s'arrête sur le minaret tunisien, où il semble qu'un *muezzin* va apparaître. Le grand-duché de Luxembourg, la principauté de Monaco, la république du Val d'Andorre sont réunis dans une devanture commune. Le Portugal a dessiné les poétiques arceaux du cloître des Hiéronymites de Bellem et du couvent de Bathala ; deux merveilles que ces arceaux ; ce ne sont que sculptures et ciselures dans la pierre blanche, où de grands saints se détachent admirablement. Les Pays-Bas terminent cette avenue imposante de l'architecture de tous les peuples. Leur façade en pierres et briques rouges représente l'hôtel de ville de La Haye avec son léger beffroi.

On arrive ainsi à l'entrée qui fait face à l'École militaire ; ce côté, parallèle au vestibule d'honneur, sert de galerie au travail manuel ; là, de jeunes ouvrières font des éventails, des colliers, des fleurs, et tous ces jolis bibelots parisiens qui ne vivent qu'un jour et sont si charmants. Au milieu, la taillerie de diamants française, la première établie à Paris, laisse voir les intéressantes opérations par lesquelles passe la précieuse matière avant de devenir parure scintillante.

Ces travaux reposent du perpétuel mouvement des galeries des machines.

Le pavillon central de la ville de Paris.— Les galeries des beaux-arts sont séparées, au centre même du palais du Champ de Mars, par l'élégant pavillon de la ville de Paris. A proprement parler, ce n'est pas un type de l'architecture française, mais plutôt un assemblage des styles composites qui forment ce qu'on appelle l'architecture du XIXe siècle. Il est orné, très-chargé de terres cuites, de faïences, de dorures, soutenu par des colonnettes de fonte et recouvert d'une toiture transparente en verre dépoli. Il renferme tout ce qui a rapport au service municipal : écoles, égouts, pompes, travaux de la ville, plans en relief, entre autres celui du marché aux bestiaux de la Villette et celui de l'hôtel de ville restauré. Autour du pavillon et sur ses murs mêmes sont plantés les produits les plus remarquables des magnifiques serres de la ville, dont les spécimens sont sans cesse renouvelés. Un

petit jardin, orné de statues, de gazons et de bancs, sert de repos, de chaque côté. C'est sur ces parterres que s'ouvrent, par des portiques monumentaux, les deux entrées de la galerie des beaux-arts. Ils sont couverts d'émaux, de paysages et de figures allégoriques ; ils représentent : l'un, Apollon sur son quadrige, l'autre, une réduction du Parthénon et de la maison dite la Lanterne de Diogène, offrant le type de l'architecture grecque.

A gauche et à droite du Champ de Mars sont des cafés et des restaurants qui coupent l'exposition d'horticulture. Inutile de dire que l'affluence est grande de ces côtés où les Tziganes, avec leurs concerts improvisés, font florès. A côté d'eux, on admire le tonneau de MM. Wilhaumser et Müller, de Strasbourg, mesurant 4 mètres à la tête, et 4 mètres 50 centimètres au plus fort diamètre ; il contient 600 hectolitres.

Le parc du Champ de Mars.— Une immense pelouse verte de 223 mètres de longueur, placée entre les deux palais, repose la vue et permet de contempler l'ensemble du palais du Trocadéro, qui éclate de toute la blancheur de ses colonnes et de ses statues.

Cette partie est très-animée ; les allants et venants se reposent là de préférence dans des chaises-paniers très-confortables. Ce ne sont, de tous côtés, que massifs d'azalées et de rhododendrons ; deux petits lacs, bornés par des rochers et des cascades artificiels, mettent la fraîcheur au milieu de cette végétation.

Sans entrer dans le détail des œdicules qui meublent ce parc très-vaste, s'étendant jusqu'au pont d'Iéna, citons, outre un restaurant belge et un restaurant français, le châlet des manufactures de l'Etat, où l'on assiste à la fabrication des cigarettes et des cigares de la régie ; le pavillon de notre grande usine métallurgique du Creuzot, où l'on peut étudier de près les machines les plus puissantes, telles que le fameux marteau-pilon, un véritable phénomène ; un peu plus loin, le ministère des travaux publics expose sa collection si complète de pierres et de marbres français de toutes espèces ; le hangar de Terre-Noire, près duquel un escalier et un petit pont conduisent à l'Exposition agricole qui s'étale le long du quai d'Orsay.

La tête de la grande statue de Bartholdi, représentant l'Union américaine, est placée entre le Champ de Mars et le Trocadéro.

II

LE TROCADÉRO.

Le pont d'Iéna, la ferme japonaise, le quartier tunisien. — Le pont d'Iéna est élargi au moyen de poutres métalliques placées en travers et rivées à des socles qui reposent sur l'ancien tablier ; entre les deux tabliers courent trois énormes conduits qui amènent

au Champ de Mars l'eau de la grande cascade du Trocadéro.

Sur la gauche, en montant la pente du Trocadéro, on voit le Japon agricole représenté par une maison de ferme exactement semblable à celles qu'on rencontre dans l'intérieur des îles japonaises ; on y pénètre par une porte cochère très-travaillée, sur le sommet de laquelle se dressent, avec une véritable verve, un coq et une poule sculptés ; à droite et à gauche, des branches pleines d'épines sont travaillées avec art. On se trouve alors dans un jardinet plein de plantes du pays ; l'habitation, basse et ouverte à tous vents, laisse voir des meubles pittoresques ; à côté, une fontaine où l'on peut boire ; le poulailler, rempli de jolies poules blanches à crêtes rouges ; le parasol, à l'ombre duquel la famille peut venir se reposer ; les faïences d'usage quotidien, les bronzes, etc , etc. Le Japonais en costume du pays qui vous reçoit, parle très-bien le français. On fait le tour de la barrière en bambou, et l'on voit successivement : les Tunisiens avec leurs jolis bibelots ciselés, leurs parfums pénétrants et leur musique monotone ; la maison aux armes de Lion et Soleil, qui a reçu le Schah de Perse, mystérieuse avec ses vitraux de couleurs ; plus loin, un village norwégien-suédois, au centre duquel une tour s'élève, ayant à son sommet une horloge de Stockholm ; l'Égypte, représentée par une bâtisse originale, ainsi que le Maroc, qui a son musée et son café.

Partout, des oasis de verdure et de fleurs ornent ce paysage unique, dessiné par tous les peuples du monde.

L'habitation chinoise, les forêts, l'aquarium. — La Chine offre le spécimen très-curieux et absolument authentique d'une maison des environs de Pékin ; elle est riche en fines ciselures dorées qui se détachent sur fond rouge. Dans la cour intérieure se dresse un kiosque très-découpé qui offre un abri contre les chaleurs du jour. Un grand nombre de Chinois en costume national, avec leurs grandes robes en soie et leur cheveux tressés en longues queues, vendent des porcelaines et des curiosités du Céleste Empire.

A droite, voici le pavillon de l'administration des Forêts, qui n'est qu'une dentelle de bois sculpté ; puis, la blanche façade du palais algérien, de forme rectangulaire, flanquée à ses angles de quatre tours couronnées de créneaux. La façade principale se fait surtout remarquer par une porte richement encadrée de faïences et émaillée d'arabesques. C'est la reproduction de celle de la célèbre mosquée de Sidi-Bou-Médin ; de chaque côté, sont deux petites tours aux dômes très-bas que domine un croissant d'or ; dans un angle se dresse la haute tour carrée d'un minaret qui rappelle celui des ruines dela mosquée d'El-Man-Souka. Une frise polychrome décore la muraille blanchie à la chaux, rendue éblouissante au soleil ; l'intérieur est riche et gracieux comme toutes les constructions mauresques ; sa cour est formée par quatre

galeries à arcades supportées par des colonnes torses, dont les parois à jour varient les effets de lumière et d'ombre. Une fontaine jaillissante, encadrée des arbustes et des fleurs les plus caractéristiques du climat et de la flore de l'Algérie, et provenant du Hamma d'Alger, forme le milieu de cette magnifique construction.

L'aquarium d'eau de mer et l'aquarium d'eau douce abritent les habitants aquatiques les plus variés; on descend dans ces réservoirs souterrains avec bonheur, pour s'y mettre au frais. C'est le plus vaste palais de poissons qui existe.

Le palais et la salle des fêtes. — Le palais du Trocadéro se compose d'une immense rotonde flanquée de deux hauts campaniles; au sommet, brille une Renommée en bronze doré, du sculpteur Mercié. Les deux ailes rejoignent par un demi-cercle deux pavillons carrés qui bornent le monument. Tout l'extérieur est à jour; c'est un promenoir dont les colonnes de pierre blanche se détachent sur fond rouge. La grande rotonde a trois étages, ornés de trente statues allégoriques représentant : la Peinture, l'Agriculture, la Géographie, la Médecine, la Navigation, etc.; six grands groupes en fonte de fer doré symbolisent les parties du monde. Ils sortent de mains de maîtres, tels que : MM. Falguière, Mathurin Moreau, Millet, Schoenewerck et Delaplanche. Entre ces figures jaillit une cascade qui tombe avec fracas, et va s'affaiblissant sur des degrés de marbre du Jura : de chaque

degré s'élancent des jets écumants, et quatre groupes colossaux d'animaux en fonte dorée se dressent de chaque côté.

Dans la rotonde centrale se trouve la grande salle des fêtes ; l'amphithéâtre à lui seul ne contient pas moins de 4,000 spectateurs. La scène est construite de telle sorte que quatre cents musiciens y jouent à l'aise, en temps ordinaire ; l'adaptation d'un plancher mobile, qui, partant de l'extrémité de la scène va s'abattre sur les premiers rangs des fauteuils, permet en outre de donner des concerts exceptionnels, auxquels peuvent prendre part douze cents exécutants. L'orgue qui s'élève au fond de la scène, est d'une hauteur de douze mètres, et d'une puissance telle que les soufflets sont desservis par une machine à vapeur. L'éclairage de cette salle splendide, est l'œuvre de MM. Davioud et Bourdais : 4,000 becs de gaz éclairent *a giorno* l'immense coupole dont la clef de voûte est à trente-deux mètres du sol.

Dans les deux pavillons adjacents à la rotonde centrale se tiennent les conférences et les congrès, dans lesquels sont traitées les questions qui se rattachent à l'origine, à la production, à l'exécution, aux progrès, à la législation, à la protection légale des œuvres et des produits de toute nature, réunis dans l'enceinte de l'Exposition.

Les galeries des ailes sont destinées à l'art rétrospectif sous toutes ses formes, et à l'exposition spéciale des sciences anthropologiques. De chaque côté

de la rotonde surgissent, au-dessus de l'édifice, les deux grands campaniles latéraux, sveltes et élégants, qui donnent tant de légèreté au monument ; dans l'intérieur fonctionnent deux ascenseurs menant le public au sommet ; de ce point élevé, on plane à vol d'oiseau sur le panorama d'ensemble.

L'Exposition de 1867 était certainement remarquable, mais quelle place était perdue ! Son palais ne couvrait qu'une surface de 146.000 mètres carrés ; celui de 1878 en occupe 200,000 ; en dehors du palais, en 1867, il y avait une surface de 7,000 mètres répartie entre tous les pavillons ; en 1878, en dehors du palais, on a couvert 20,000 mètres dans le Champ de Mars seulement.

Le succès toujours croissant de l'Exposition de 1878 ne tient pas seulement aux dimensions plus vastes de ses deux palais, mais aussi, au concours plus empressé qu'y ont apporté tous les peuples, et au nombre des exposants, qui s'élève à 35,000.

FAÇADE NATIONALE

DE LA GRÈCE.

En parcourant les façades diverses qui donnent un cachet si original à cette rue des nations étrangères, et la font ressembler à une rue de l'ancienne ville de Babel où tous les genres d'architecture et toutes les époques sont confondus, après avoir dépassé la merveilleuse reproduction d'une des salles de l'Alhambra de Grenade où monte imperturbablement la garde un de ces hommes d'armes dont le costume rappelle si bien celui de nos gardes françaises du dix-huitième siècle, et la riche façade que la Belgique a solidement construite en briques, en pierres de taille et en marbre, comme si elle était destinée à défier les outrages du temps, et qui rappelle les principaux monuments de chaque ville de Flandre où les franchises municipales sont conservées avec un soin si jaloux, le visiteur, même le moins sentimental et le moins artiste, est arrêté devant une toute petite et tout étroite façade, qui le retient par son originalité.

Une logette tout unie, d'un blanc laiteux, encadrée entre quatre colonnes d'ordre corinthien, décorées de

couleurs variées, surplombe un autel votif aux lignes pures et élégantes, comme nos musées d'antiques en possèdent de nombreux spécimens ; sur cet autel où figure maintenant un beau buste de Minerve, on avait placé, aux premiers jours de l'Exposition, le modèle de cette charmante statuette en bronze de la Minerve étrusque, que les nombreuses reproductions artistiques ont popularisée partout depuis qu'elle a été découverte en Italie, et dont l'original se trouve au musée de Turin. Au bas du buste, comme aux pieds de la Minerve, sont figurées, sous la forme d'offrandes à la divinité protectrice de la Grèce, une branche d'olivier et une modeste tasse d'argile.

Cette façade si simple et si modeste nous reporte à l'instant, par la pensée, dans la Grèce ancienne, et nous fait mentalement remonter de deux mille ans en arrière. Il n'est pas de nations, même parmi les plus riches et les plus puissantes qui figurent à notre Exposition, qui pourraient, remontant la suite des temps, retrouver et nous donner un souvenir datant de tant de siècles. Cette architecture nous est cependant bien connue ; c'est celle qui a servi de modèle à bon nombre de nos édifices publics en France, comme en Italie et en Allemagne ; ces lignes pures et simples sont celles que nous avons sous nos yeux dans la plupart de nos monuments publics, où bien souvent l'intérieur ne répond que de très-loin à l'extérieur, et qui servent d'enveloppe à des institutions toutes modernes. Enfin, c'est la mise en exécution d'un de ces nombreux dessins

où nos architectes, revenus des écoles françaises de Rome et d'Athènes, nous présentent les restaurations de ces admirables monuments antiques, qui font l'ornement de nos expositions des beaux-arts, de nos musées et de nos bibliothèques. La rigueur de notre climat, la variété de nos saisons et l'humidité de nos hivers empêchent seules, dans nos monuments, souvenirs de la Grèce, l'emploi de cette architecture polychrome qui donne un charme si grand et une douceur si pénétrante aux monuments anciens.

Félicitons donc les Grecs de nous avoir donné dans la façade si restreinte et si étroite de leur exposition un souvenir de leur architecture antique, qui est notre architecture classique, comme leur sculpture, leur poésie et leur éloquence sont les modèles, toujours avidement étudiés, de tous ceux qui s'occupent de sculpter, d'écrire ou de parler en public.

Félicitons davantage encore les Grecs de s'être mis eux-mêmes, et d'avoir mis leur exposition, les produits de l'industrie de leur pays, sous la protection de Minerve et d'avoir rendu à la déesse de la Sagesse le culte qui lui est dû. Et ceci, croyez-le bien, n'est pas un compliment banal à l'adresse des Grecs qui ont compris que, après avoir reconquis leur pays et leur liberté par la force des armes et par la lutte incessante contre l'étranger, c'était maintenant par le calme, par la paix intérieure, par la patience, par la modération, par la sagesse, en un mot, qu'ils devaient développer leurs richesses intérieures et se

mettre, par l'industrie, au niveau des nations modernes, comme ils s'y étaient mis en moins de vingt ans, par les productions de leur esprit si vif et si actif.

Aussi dès l'abord, et à l'inverse de ce qui se fait généralement, féliciterons-nous sincèrement les Grecs du caractère éminemment pratique et industriel de leur exposition de 1878, qui montre en ce sens un progrès des plus importants sur celle de 1867. En 1867, il nous en souvient, c'était la première ou la seconde fois que la Grèce régénérée prenait part à une exposition universelle française, et, si intéressante que fût pour les philhellènes la preuve de la vitalité de ce petit peuple qui a rempli de son nom toutes les histoires anciennes ou modernes, on ne pouvait s'empêcher d'être affligé du caractère même de cette exposition. A côté de quelques spécimens fort curieux et très-intéressants de l'industrie locale, de broderies et de tissus de soie, de quelques meubles originaux, on était frappé de la faiblesse de son exposition des beaux-arts, et épouvanté de cette exhibition de deux cents journaux, imprimés en grec, pour une population si restreinte et si disséminée; on sentait là un véritable danger dans cette fureur de la politique : et les meilleurs amis, les amis les plus sincères de la Grèce, qui compte dans le monde entier tant d'amis connus ou inconnus, s'empressaient de conseiller aux Grecs de renoncer à ces luttes stériles du Pnyx ou de l'Agora, à ces compétitions ministérielles, à ces discussions oiseuses et dangereuses qui

énervent les nations les plus robustes, pour se tourner du côté pratique et pour appliquer leurs merveilleuses qualités à développer leurs richesses intérieures, les richesses de leur sol si fertile, à créer des voies de communication, à développer leur commerce intérieur et extérieur, en un mot à enrichir le pays qu'ils avaient reconquis par la force de leur patriotisme.

En 1844, déjà M. Guizot écrivait à M. Piscatory, ministre de France à Athènes: « La France n'a qu'une seule chose à demander à la Grèce, en retour de tout ce qu'elle a fait pour elle, c'est qu'elle sache développer les ressources infinies renfermées dans son sein. » En 1854, M. Drouyn de Lhuys disait à M. Phocion Roque, chargé d'affaires de Grèce à Paris : « Que votre gouvernement donne au pays l'aisance qui moralise et calme, et il peut compter sur le concours empressé de la France. » — En 1860, Lord Russell disait au comte Bloudof : « La question grecque est une question d'économie politique. » — Plus tard lord Palmerston, répondant à une adresse des négociants de la colonie grecque, insista sur cette pensée, et, en 1864, M. Gladstone disait, à la chambre des communes, à propos de la démolition des fortifications de Corfou : « Comme j'aime sincèrement les Grecs, je désire les voir s'occuper avec une attention sérieuse et soutenue des industries pacifiques, développer avec calme les ressources de leur pays, etc. »

En 1870, le comte Bloudof, ministre de Russie à Athènes, disait au roi Georges : « Que la Grèce s'adonne

aux arts pacifiques et à l'industrie, on verra bientôt renaître, au pied de l'Acropole, et sous le plus beau ciel du monde, un édifice social capable de rivaliser de splendeur avec les ruines superbes qui dominent la ville, du sein desquelles les Euménides, entourées du triste cortége des discordes civiles, s'enfuiront surprises et le visage voilé. » Enfin le correspondant d'Athènes au *Times* écrivait peu de temps après : « Le progrès de la nation hellénique doit se compléter surtout par l'augmentation de la richesse productive et de la population. » ...« Le vrai piédestal de la grandeur nationale d'un peuple n'est pas la gloire idéale, mais le progrès matériel. La gloire, sans le progrès, s'anéantit. La Grèce peut devenir le foyer de la civilisation, mais elle ne pourra l'obtenir que par le progrès matériel. » Enfin lord Stanley disait à la chambre des communes : « Les Grecs ont des aptitudes très-remarquables et je crois qu'ils ont devant eux un avenir superbe ; je ne doute point que, si les Grecs avaient confiance en eux et au temps, s'ils s'adonnaient de toutes leurs forces à l'amélioration et à l'exploitation intérieure de leur pays, non-seulement ils développeraient beaucoup leurs propres richesses et celles du peuple, mais, avec le temps, ils auraient ainsi plus contribué à l'agrandissement de leur pays, que par l'encouragement et les secours des agitations extérieures. »

Tout cela est à la fois très-vrai et très-juste ; et si nous avons rappelé ces paroles des véritables amis de

la Grèce, c'est afin de donner plus de poids aux louanges que nous croyons pouvoir sincèrement adresser au peuple grec. Depuis dix ans et plus, mettant les préoccupations politiques intérieures au second plan, les Grecs se sont occupés à développer leurs richesses intérieures, leur commerce et leur industrie. Que leur première récompense soit dans l'intérêt qu'ils ont vu le public prendre aux différents groupes de leur exposition : on s'arrête à regarder leurs magnifiques produits, en coton, en soie et en vins ; l'exploitation des mines du Laurium offre un grand intérêt aux spécialistes, ainsi que la remarquable collection des bois de la Grèce, exposée par M. Orphanidis, et les spécimens des différents marbres ; nous ne reprocherons qu'une chose, c'est de ne pas avoir mis suffisamment en relief les marbres statuaires grecs de Paros, de Pentélique et de Tinos. Mais nous en parlerons plus longuement lorsque nous aurons à nous occuper de chacun des différents groupes. Nous nous servirons pour cela des ouvrages spéciaux que le commissariat général, sous la direction de M. Mansolas, a bien voulu mettre à notre disposition, en remerciant spécialement le secrétaire de la commission, M. Phostiropoulos, des renseignements particuliers qu'il a bien voulu nous donner et qui nous ont été très-précieux.

Mais, avant de commencer la revue rapide et par groupe de l'exposition hellénique, nous croyons nécessaire de rappeler au lecteur, qui pourrait s'é-

tonner de l'exiguïté de cette exposition, que la Grèce libre compte à peine un demi-siècle d'existence indépendante, et que l'on a pu voir, dans l'exposé historique qui précède, à quel prix cette indépendance a été conquise ; que la population de la Grèce n'atteint pas le chiffre de 1,800,000 habitants, alors que Paris seul en compte plus de 2,000,000 ; que son territoire, très-riche en golfes, en ports, en montagnes, est d'une exploitation agricole difficile ; enfin, que les finances de ce nouveau royaume, ayant été, dès l'origine, épuisées et au delà, par la lutte héroïque de la guerre de l'Indépendance, il serait doublement injuste ou de ne pas reconnaître les progrès qu'elle a faits dans l'ordre industriel et commercial, ou de lui reprocher de n'en avoir point fait de plus considérables. Enfin, il est une dernière raison qu'il ne faut pas passer sous silence. Les derniers événements qui ont eu lieu tout récemment en Orient, ont vivement ému les Grecs ; si le triste sort des populations slaves a touché la Russie au point de l'amener à conduire, non sans peine, ses troupes jusque sous les murs de Constantinople, combien les plaintes et les justes réclamations des Grecs de l'Épire, de la Thessalie, de la Thrace, de la Macédoine, de la Crète n'ont-elles pas dû retentir douloureusement dans le cœur des Grecs libres! Cette émotion s'est traduite, dans bien des parties de la Grèce, par des manifestations même armées en faveur de ces populations sœurs qu'un trait de plume du traité de 1831 avait séparées, et qui mettaient

leur espérance dans le résultat du congrès de Berlin. Rendons encore une fois justice aux Grecs ; ils ont su résister à toutes ces sollicitations, à toutes ces prières qui devaient cependant les toucher au cœur, et ils ont montré qu'après avoir été héroïques, pendant la guerre de l'Indépendance, ils pouvaient être patients et sages. Les troupes du général Soutzos, qui, emportées par leur patriotisme, étaient entrées en Thessalie, répondant à l'appel qui leur était adressé par delà la frontière, sont rentrées aussitôt, d'après un ordre venu d'Athènes, sur leur territoire légal; la motion annexionniste de l'île de Crète n'a trouvé d'écho que dans les cœurs. Le résultat de cette sagesse ne s'est point fait attendre. Sur la proposition du représentant de la France, de ce pays qui, sous tous les gouvernements et au milieu de ses crises les plus douloureuses, est resté toujours le soutien et l'ami le plus fidèle de la Grèce, les représentants de la Grèce ont été appelés au congrès, ils y ont été entendus ; ils ont pu enfin poser et pour la première fois diplomatiquement, devant l'Europe assemblée, la question hellénique, la question du Panhellénium, en opposition au Panslavisme. Que sortira-t-il de ce congrès qui, à peine terminé, soulève déjà tant de protestations ? Dieu seul le sait, lui qui dirige les événements au gré de sa volonté et en dépit des prévisions humaines. Il n'en est pas moins vrai que la Grèce a obtenu un succès moral des plus importants, et que ce succès, elle le doit tout entier à sa sagesse,

à sa patience, à sa modération. Obtiendra-t-elle la rectification de frontières du côté de l'Épire et de la Thessalie, que le congrès lui a fait espérer et pour laquelle les plénipotentaires européens ont promis leur médiation ? Peu importe ; le fait important, c'est que la question hellénique ait été posée et reconnue par l'Europe. Il ne faut pas oublier qu'au congrès de Paris, en 1856, M. de Cavour considérait comme son plus grand succès d'avoir pu faire entendre la voix de l'Italie au sein du congrès ; la Grèce doit être le Piémont de l'Orient, et déjà les peuples opprimés tournent les yeux vers elle, comme vers une future libératrice.

C'est au milieu de ces préoccupations politiques, et de cette émotion bien naturelle, que l'Exposition de 1878 a été préparée à Athènes et en Grèce; c'est en cela encore qu'elle mérite sinon notre indulgence, elle n'en a pas besoin, au moins notre intérêt. Voici en quels termes M. Mansolas, directeur du bureau de statistique, membre et secrétaire de la commission centrale, s'exprime à ce sujet dans la courte préface qu'il a mise en tête du catalogue des exposants :

« Malgré les circonstances critiques que traverse la Grèce, et quoiqu'il restât bien peu de temps à la commission pour vaquer aux travaux et aux études que réclamait la participation de notre pays à cette exposition universelle, rien n'a été négligé pour suppléer autant que possible à l'insuffisance du temps, et pour surmonter un autre obstacle presque insur-

montable, celui que présente le relâchement sous lequel languit notre industrie à peine naissante et essayant ses premiers pas, par suite des péripéties de la patrie. En effet, les événements extraordinaires qui ont agité et qui agitent encore le monde oriental, sont cause que plusieurs des industries de la Grèce ne sont pas représentées suffisamment. Dans cette catégorie, il faut ranger en première ligne l'industrie de nos ateliers de forges, dont les ouvrages pacifiques, ont, depuis plusieurs mois, cédé le pas à d'autres travaux qui font véritablement honneur à l'activité et aux soins qui ont présidé à l'exécution des machines et engins de guerre pour la fabrication desquels ces établissements n'étaient pas destinés.

« En outre, les produits de nos filatures et de nos tissanderies auraient été représentés plus largement, si leurs travaux n'avaient pas subi une stagnation passagère, indépendante de la volonté et de la puissance de ces établissements.

« C'est pour la même raison encore que l'industrie si importante de la tannerie en Grèce se trouve si imparfaitement représentée.

« Dans ces conditions, la Grèce, en se montrant de nouveau dans ce grand concours international des progrès de la civilisation, n'a point certes la prétention de revendiquer l'honneur d'avoir contribué pour sa part à cette transformation universelle de l'industrie, et de disputer quelqu'une de ces conquêtes de l'intelligence sur la matière, comme les

peuples qui comptent déjà des siècles de civilisation et d'existence nationale ininterrompue; elle se présente, humble ouvrière du progrès, afin de prouver qu'elle ne néglige rien pour développer tous les éléments de la civilisation et pour montrer ses tendances et ses aspirations au progrès, qui sont inhérentes à son existence.

« Les progrès accomplis par notre pays pendant ces dix dernières années ne sont pas certainement considérables, si l'on examine les résultats obtenus par rapport aux résultats réalisés ailleurs. Cependant, il est impossible de ne pas remarquer que, pendant ce court espace de temps, une nation nouvellement née, presque isolée et confinée aux extrémités du continent européen, a pu, sans lois protectrices, élever plus de cent établissements industriels mus par la vapeur, réunissant ensemble une force de 3,000 chevaux, et marcher à grands pas dans la carrière de l'industrie, sous l'empire des principes libéraux, qui sont aujourd'hui regardés comme les éléments les plus efficaces et les plus actifs de l'extension et du développement des relations commerciales universelles.

« Dans les expositions universelles qui présentent, comme une autre statistique, l'état des différentes nations, non plus par des chiffres secs ou par des cartes graphiques, mais par les produits mêmes, il ne serait pas possible de répondre pleinement au but de leur institution, si l'on se bornait à constater l'activité de chaque peuple exclusivement et uniquement

par rapport aux autres peuples, sans tenir compte, dans cet examen et dans cette comparaison, des circonstances particulières où se meut chaque peuple et des données du présent comparativement à celles du passé.

« Ainsi quiconque voudra juger à quel point ont réussi les efforts de la Grèce pendant la courte période de quarante ans dans la carrière de la civilisation, ne devra pas oublier l'état misérable dans lequel elle se trouvait quand elle a secoué le joug de la tyrannie ottomane.

« Sous cette légitime réserve, la Grèce n'a pas hésité à prendre part à l'Exposition universelle de Paris. »

GROUPE I

BEAUX-ARTS.

CLASSE I.

PEINTURES A L'HUILE.

Nous n'étonnerons personne assurément, en disant que l'école grecque de peinture ne peut certainement pas entrer en ligne avec les écoles illustres de quelques autres nations si dignement représentées à l'Exposition du Champ de Mars. Cependant on fera bien de ne pas traverser trop vite la salle où sont exposées les œuvres d'art des artistes grecs ; il en est de fort remarquables, dont les auteurs, Grecs d'origine et portant un nom illustre dans l'histoire de leur pays comme, par exemple, MM. Rallis et Jacques Rizos, petit-fils de l'illustre Jacovaki Rizos Néroulos, poëte, historien, ministre et diplomate, ancien postelnilk du prince de Moldavie, ont étudié à Paris, et, par conséquent, se rattachent à notre école française, avec laquelle ils ont honorablement figuré à nos expositions annuelles ; les autres, qui ont étudié soit en Allemagne, soit en

Italie, reflètent assez souvent les tendances de l'école où ils ont fait leurs études ; un petit nombre ont étudié en Grèce même ; ceux-là sont les plus intéressants pour nous, car, d'une part, ils sont plus originaux, et de l'autre, ils nous retracent des scènes populaires de leur pays, prises sur le vif, et non plus accommodées au goût de telle ou telle école ou de tel ou tel pays. Comme les exposants de cette classe sont peu nombreux, nous allons les passer tous en revue, et, pour ne pas faire de jaloux, suivre l'ordre alphabétique adopté dans le catalogue officiel.

M. J. Altamura, qui a envoyé un tableau représentant *un combat naval de l'amiral Miaouli contre deux frégates ottomanes à l'entrée de Patras, pendant la guerre de l'Indépendance,* était un peintre de talent ; il vient de mourir, il y a peu de jours. Il avait à peine vingt-cinq ans, et le tableau qu'il a envoyé montre quelles promesses donnait déjà son talent. Il était né à l'île de Spetzia, vis-à-vis d'Hydra ; tout jeune, il était entré à cette école polytechnique d'Athènes d'où sont sortis presque tous les artistes grecs d'aujourd'hui, et sur laquelle on trouvera plus loin quelques détails intéressants. Ensuite, il avait été envoyé aux frais du roi Georges à Copenhague pour y terminer ses études. Sa mort prématurée prive la Grèce d'un artiste dont le mérite l'aurait certainement honorée. M. Altamura avait annoncé l'envoi d'un second tableau représentant également une scène de la guerre héroïque de l'Indépen-

dance : l'*Incendie de la première frégate ottomane à Érissos, par Papanicoli,* mais ce tableau n'est point arrivé à temps.

M. Brounzos (A.), qui a exposé un *Album de portraits*, est toujours resté en France, où il a pris part à quelques-unes de nos expositions.

M. Charalambos Pachys est de Corfou (îles Ioniennes). Il a fait ses études à Rome, avant l'annexion des îles Ioniennes à la Grèce, circonstance qui explique pourquoi il n'a pas passé, comme ses camarades, par l'école polytechnique d'Athènes. Il a envoyé cinq tableaux fort remarquables, l'un d'eux représente : *Samuel et les cinq fils à Kounghi de Souli* (scène tirée du beau poëme de M. A. Valaoritis, le grand poëte grec, qui habite ordinairement Sainte-Maure, où il jouit paisiblement de sa renommée si légitimement acquise, entouré de l'estime générale; puis *la Lettre d'amour* et trois vues de Corfou; *un Site, un Paysage, la pleine Lune de mars* et *un Coucher de soleil* à Corfou.

M. N. Gyzis, qui a exposé un de ces tableaux, dont je parlais plus haut, qui ont pour nous un double intérêt et par le sujet représentant une scène populaire et par le talent original d'un peintre qui a fait ses premières études dans son propre pays, est un jeune homme de l'île de Tinos. Après avoir étudié à l'école polytechnique d'Athènes, il a été envoyé par le monastère de Tinos en Allemagne et en Bavière, pour y terminer ses études. Le tableau, qui est fort remarqué à l'Expo-

sition, représente *une Scène de fiançailles dans une île de la Grèce;* la vérité des costumes et des attitudes dénote un véritable talent qui se retrouve également dans le second tableau représentant une *tête d'Arabe.* M. Gyzis a toujours obtenu des récompenses à toutes les expositions auxquelles il a pris part en Allemagne. Il est tout jeune encore (il a à peine vingt-cinq ans) et ses œuvres sont déjà tellement appréciées en Allemagne, qu'elles y atteignent des prix fort élevés ; du reste, le gouvernement bavarois a envoyé un de ses tableaux à l'exposition allemande du Champ de Mars. M. Gyzis paraît s'être fixé en Bavière, où il est fort aimé.

M. Nikiforos Lytras est également de l'île de Tinos ; comme M. Gyzis et comme d'autres artistes assez nombreux, il a fait ses études à l'école polytechnique d'Athènes, et en est sorti l'un des premiers. Ensuite, il a été envoyé en Bavière aux frais de l'État, mais il ne s'y est pas établi ; il a, au contraire, beaucoup voyagé en Europe, et il a fait d'assez longs séjours en Italie, particulièrement à Rome. Il est maintenant professeur à l'école polytechnique d'Athènes. Sa peinture est claire et n'a rien de frelaté. On voit que dans ses œuvres il n'a étudié que la nature et consulté que ses yeux. Dans ses intérieurs grecs, tout est grec, les figures, les costumes, la simplicité du mobilier, la nudité des murailles blanches dont une sainte image est le seul ornement. Il a pris part à toutes les expositions nationales d'Athènes instituées sous le nom et avec le

souvenir des anciens *Jeux olympiques,* et il y a toujours obtenu des récompenses. Il a exposé également à Vienne et y a remporté une médaille. A Paris, il n'a pas envoyé moins de sept toiles, qui montrent son talent sous différents aspects. Ce sont : *une Jeune Fille grecque enlevée par des pirates turcs*, *la Veille de la nouvelle année dans les provinces*, *le Baiser*, *l'Orpheline*, scènes de la vie populaire en Grèce, *la Cuisine,* étude de nature morte, et enfin le portrait de l'illustre *Brulotier Canaris,* dont la mort récente a jeté un voile de deuil sur la Grèce tout entière, qui vénérait en lui le dernier survivant des héros de la guerre de l'Indépendance. Canaris est mort président du conseil des ministres.

M. Œconomos (A.), qui a envoyé deux petits tableaux, *une petite fille à la fenêtre,* et une *Étude*, est originaire de l'Epire ; il a fait ses études artistiques à Vienne où il demeure.

M. Periclès Pantazis (D.) est Athénien. Après avoir fait ses études à l'école polytechnique, et s'être distingué tout particulièrement dans le concours de l'école, il a été envoyé en Europe aux frais de l'État pour terminer ses études ; M. P. Pantazis a choisi la Belgique et s'y est fixé, sans doute par amour du contraste. Etant encore élève à l'école polytechnique, il avait, en 1870, envoyé à l'exposition nationale d'Athènes un tableau qui fut récompensé ; il fut récompensé de même en 1875. Il a pris part aux expositions qui ont lieu en Belgique chaque année, à tour de rôle, à Bruxelles, Anvers et Gand, et il y a

obtenu des médailles ; de même à Vienne, à la dernière exposition universelle ; c'est un jeune homme de beaucoup de talent et d'avenir. Les tableaux nombreux qu'il a envoyés sont de trois genres: 1° *Figures* : *Cruelle nécessité*, *Nature morte*, *Larcin*, *Préméditation*. 2° *Marines*, vues de Belgique : *le Chenal de Nieuport, les Dunes de Blankenberghe*, et *les Brouillards de la mer du Nord*, fort bien rendus, surtout si l'on tient compte de la difficulté qu'il y a à reproduire une chose que l'on n'a jamais vue dans son pays. On dirait qu'à l'inverse de ce qui arrive ordinairement (les peintres ont la nostalgie du soleil), M. P. Pantazis a particulièrement recherché les brouillards et le temps sombre avec un ciel gris. Enfin, 3° *Paysages*, pris également en Belgique, le long des côtes de la mer du Nord : *Sous les pommiers*, *Rochers*, *Route à travers les montagnes*; *Avril, environs d'Anseremme*, et *Mai, vue d'Anseremme*.

M. Rallis (Théodore-Jacques) est un tout jeune homme encore, qui déjà a pris rang parmi nos peintres de grand talent et d'avenir. Originaire de Chio, et de la grande famille des Rallis, il habite Paris où il a fait ses études artistiques sous la direction de M. Gérome ; ses tableaux sont fort remarquables et montrent un véritable disciple du grand peintre sous lequel il a étudié. Depuis plusieurs années, M. Rallis envoie avec succès ses œuvres à nos expositions annuelles, et il figure cette année avec un égal succès au Champ de Mars et aux Champs-Elysées; à l'Exposition universelle,

il a envoyé trois tableaux de petite dimension, il est vrai, mais d'une grande délicatesse de pinceau, et d'un fini qui rappelle la manière de M. Gérome ; c'est : *une Soubrette, sous Louis XIV, arrosant des fleurs* ; *une Esclave turque jouant de la guitare* qui nous a plu tout particulièrement, et un *Souvenir de Mégare* (*après l'enterrement*) ; ces scènes populaires ont généralement un grand intérêt, à cause de l'agencement original des personnages et des draperies : elles ont une faveur particulière lorsqu'elles sont traitées par un homme de la valeur de M. Rallis, qui, à son talent de peintre, joint ses souvenirs et son impression personnels. Nous nous souvenons encore avec plaisir de deux tableaux qu'il avait envoyés à l'exposition des Champs-Élysées l'an dernier, et qui représentaient *la Prière dans une église grecque, au mont Parnasse,* et *les Tisseuses dans le village d'Arachova.* Cette année, M. Rallis a envoyé au salon un charmant tableau du même genre, représentant *des Bachi-Bouzoucks dans un café de Smyrne* : ce sont là des sujets qui sont intéressants pour le public à un double point de vue.

Comme M. Rallis, M. Jacques Rizo d'Athènes est un tout jeune homme de beaucoup de talent et de grand avenir. Petit-fils du célèbre Rizo Néroulos, il a compris, avec son frère M. Eugène Rizo, ingénieur civil, attaché à l'exploitation des mines du Laurium, dont son beau-frère, M. Phocion Negris, est directeur, que les fils des grandes familles grecques devaient continuer l'illustration de leur famille par la culture

des arts et des sciences. Venu jeune à Paris, où il a eu la douleur de perdre sa mère, M. J. Rizo est entré dans l'atelier de M. Cabanel à l'école des beaux-arts ; il a pris part à nos expositions annuelles, et son premier envoi, il y a quelques années, le *portrait de sa sœur, madame Paparrigopoulos,* a été fort remarqué : cependant, mécontent de son œuvre, il s'est, après l'Exposition, remis au travail, et c'est presque un autre portrait que celui qu'il a envoyé à l'exposition grecque. L'année dernière figurait de lui un très-joli petit tableau composé de deux figures en costume Renaissance dans un intérieur italien, que nous n'avons pas retrouvé au Champ de Mars. M. *Rizo* a envoyé également *une grande étude de femme nue* qui a déjà figuré avec honneur à l'Exposition des Champs-Élysées.

M. XIDIAS (N.) de Céphalonie, qui expose quatre tableaux intéressants, *une allégorie* (Léthé), *Diane au Bain*, *saint Mathieu*, et un remarquable *portrait d'homme,* a fait ses études en Italie ; il habite Paris depuis longtemps déjà, et il a toujours pris part à nos expositions où ses tableaux, et principalement ses portraits d'homme, ont toujours été fort remarqués !

On voit que, sans être très-nombreux, les tableaux exposés par la Grèce ne manquent ni d'intérêt, ni de talent.

CLASSE II.

PEINTURES DIVERSES ET DESSINS.

Les dessins sont naturellement moins nombreux que les peintures. Quatre personnes seulement ont pris part à cette exposition, et sur ces quatre personnes trois sont des femmes, appartenant à la meilleure société, dames du monde diplomatique ou financier ; leurs travaux méritent donc un intérêt particulier.

1° Mademoiselle Olympiou a exposé trois portraits charmants.

2° Madame Papassimos, la femme d'un négociant grec qui habite Paris depuis plusieurs années, a exposé, sur porcelaine, les portraits du roi Georges et de la gracieuse reine Olga.

Mademoiselle H. Zographos, fille de l'ancien ambassadeur de Grèce à Constantinople, et en dernier lieu à Saint-Pétersbourg où il est mort, a envoyé deux ravissantes peintures d'éventail.

CLASSE III.

SCULPTURES ET GRAVURES EN MÉDAILLES.

Si la peinture antique nous est peu connue, si nous n'avons que des renseignements peu précis sur

les œuvres de Polygnotte, d'Apelle, de Zeuxis, et des grands artistes de l'antiquité, si nous ne savons que par la tradition que Panénos décora le Pœcile de tableaux qui rappelaient aux Athéniens les hauts faits de leurs pères ; que Polygnotte et Micon, qui l'aidèrent dans ces travaux, couvrirent de peintures les murs intérieurs du temple de Thésée ; qu'Apollodore, ce précurseur de Rembrandt, sut tirer un grand parti des oppositions de lumière et d'ombre, que Zeuxis était le peintre de la beauté féminine, qui s'attachait plutôt à la forme qu'à l'expression ; que Parrhasios enfin avait fait une figure de femme qui servait de *canon*, c'est-à-dire de règle aux peintres, comme le *Jupiter* de Phidias et le *Doryphore* de Polyclète en servaient aux sculpteurs, il n'en était pas de même de la Sculpture. La Sculpture comme l'Architecture étaient en quelque sorte les arts nationaux de la Grèce, et nous possédons dans les ruines des monuments, dans les copies anciennes des statues antiques si nombreuses dans nos musées, des spécimens qui nous montrent à quel degré d'élévation étaient parvenus ces deux arts dont les monuments servent aujourd'hui de modèles à toutes les écoles des beaux-arts. C'est le siècle de Périclès qui vit fleurir cette pléiade d'artistes de génie qui firent de l'Acropole d'Athènes une ville des arts. Phidias (498-431 av. J.-C.) dont la main habile réalisa, pour les statues des dieux, la beauté suprême et la majesté souveraine que la pensée leur donnait, fut chargé de la direction générale des travaux de sculp-

ture ; on connaît, par les nombreuses reproductions, sa statue colossale de Jupiter d'Olympie, et la statue de Minerve que la munificence d'un grand seigneur artiste, M. le duc de Luynes, fit reconstituer, d'après les documents, par un statuaire de nos jours, M. Simart ; le musée Britannique possède également une partie des sculptures qui ornaient les frises et le fronton du Parthénon. La sculpture est donc un art vraiment national pour les Grecs ; rappeler les noms de leurs illustres ancêtres n'est pas vouloir les écraser sous le poids d'un passé glorieux ; c'est, au contraire, dans notre pensée, leur montrer le lien qui doit unir les disciples aux maîtres, et le moyen de rattacher, par un anneau plus fort, la chaîne qui les unit à leurs devanciers. Aussi la sculpture est-elle bien représentée à l'Exposition du Champ de Mars.

Parmi les exposants de cette classe, nous remarquerons un grand nombre d'artistes, originaires d'Athènes ou de l'île de Tinos ; c'est qu'en effet, si Athènes a tout près d'elle ces magnifiques carrières de marbre blanc du Pentélique, si riches que les architectes modernes se servent de ses marbres pour leurs constructions ordinaires, l'île de Tinos fournit également beaucoup de marbres et, en particulier, un marbre blanc, excellent pour la statuaire. Du reste, nous parlerons plus loin de ces marbres statuaires grecs, lorsque nous aurons à parler de l'exposition des marbres en général; cependant, dès à présent, nous croyons rendre service aux artistes français et étran-

gers, en leur signalant ces différents marbres grecs, marbres de Paros, de Pentélique et de Tinos, aux grains fins et serrés, aux teintes chaudes, aux paillettes brillantes, dont les statues antiques nous prouvent chaque jour la durée et l'éclat.

M. D. Calambakas a envoyé son buste en plâtre fait par lui-même.

M. Chalepas, qui a exposé une statue en marbre représentant un *Satyre*, est un tout jeune homme qui, à peine, a vingt-cinq ans. Originaire de l'île de Tinos, il a fait ses études à l'école polytechnique d'Athènes, puis il a été envoyé en Allemagne, aux frais du gouvernement grec, pour compléter son instruction artistique. Il a déjà exposé aux jeux olympiques d'Athènes et obtenu une récompense.

M. Léonidas Drossis est né à Athènes ; il est un des premiers élèves de l'école polytechnique, et c'est aujourd'hui un artiste de grand mérite ; sa réputation a dépassé les étroites limites de sa patrie, et son nom est connu et son talent apprécié en Italie, en Allemagne et en France. En 1859, il a envoyé à la première exposition nationale grecque, une œuvre qui a obtenu une récompense, et qui a fait remarquer son auteur, par le grand et généreux banquier grec, M. le baron Sina, qui l'envoya, à ses frais, terminer ses études d'abord en Bavière, ensuite à Rome; depuis, il n'a pas cessé de prendre part à toutes les expositions nationales *Olympiques*, et toujours il y a remporté le premier prix parmi les sculpteurs. A l'Exposition

universelle de Paris en 1867, il avait envoyé une statue de Pénélope qui lui a valu une médaille ; de même à l'Exposition de Londres en 1862, et en dernier lieu, à celle de Vienne, où il obtint, pour sa statue de *Pénélope assise*, la médaille de mérite et la croix de François-Joseph. — A la suite d'un concours public, où il remporta le prix, M. le baron Sina, qui l'avait protégé, avant que l'État eût des boursiers, le chargea de faire le fronton et les statues colossales pour décorer l'Académie fondée par lui, dont il a fait don à la Grèce, et pour laquelle il a déjà dépensé plus de 4,000,000 de francs. C'est ce fronton, représentant la *Naissance de Minerve,* dont M. Drossis a exposé cette année le modèle, qui a été acheté par le musée de Vienne. Ce fronton est extrêmement remarquable autant par l'habile agencement des figures que par la correction des attitudes et la vérité du modelé ; il fait le plus grand honneur à M. Drossis ainsi qu'à toute l'école nationale de sculpture grecque, et montre que les Grecs n'ont pas perdu la tradition de leurs illustres devanciers. A cet envoi M. Drossis a joint différents bustes en marbre : *la Méditation*, *l'Histoire*, *Alexandre le Grand ;* puis sa belle statue de *Pénélope assise*, dont nous parlions plus haut, divers petits modèles, et deux médaillons d'après nature, en plâtre.

M. G. Callos de Corfou, qui a fait ses études en Italie, est représenté par une œuvre exécutée en marbre de l'île de Corfou, et l'*Olympe*.

M. D. Kossos porte dignement un nom illustré dans la sculpture grecque par son frère, mort à Athènes, il y a quelques années, et dont les œuvres étaient fort remarquées. M. D. Kossos, élève de l'école polytechnique d'Athènes, lauréat du concours de sculpture ouvert pour la première fois dans cette ville en 1845, vint terminer ses études à Paris dans l'atelier de M. Duret; de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à l'école polytechnique d'Athènes, poste qu'il occupa jusqu'en ces dernières années ; il se mit alors à voyager, parcourut l'Allemagne et s'arrêta quelque temps à Munich ; il paraît aujourd'hui fixé à Paris, où il se livre à un travail assidu. Les œuvres de M. D. Kossos sont nombreuses ; il avait commencé une série de médaillons — portraits dans lesquels il se proposait de reproduire les traits des illustres guerriers de l'Indépendance et des philhellènes étrangers. Pour cette collection, il a déjà fait les bustes du roi Georges Ier, de *lord Byron*, de *M. Saint-Marc-Girardin*, de *M. Arsakis*, le fondateur de l'institution de jeunes filles qui porte son nom *(Arsakion)* ; les médaillons du *général Fabvier*, de *Phocion Roques* et de *M. J. Blancard*, et de grands bas-reliefs représentant *Homère*, *Hippocrate* et *Socrate* ; mais l'œuvre principale, à laquelle M. Kossos travaille depuis de longues années, avec une persévérance digne des plus grands éloges, c'est une *statue d'Homère* dans son apothéose, dont le double modèle en plâtre et en marbre figure à l'Exposition du Champ de Mars. On raconte que quelqu'un

ayant demandé un jour à Phidias où il avait pris la divine figure de son Jupiter olympien : « Dans Homère, » répondit-il, et il récita ces trois vers : « Ayant dit, le fils de Saturne fait, de ses noirs sourcils, le signe du commandement ; les cheveux du monarque parfumés d'ambroisie s'agitent sur sa tête immortelle, et il fait trembler le vaste Olympe. » — C'est également dans Homère que M. D. Kossos a pris le sujet de sa statue du poëte déifié : en conservant la tête telle que les quelques marbres antiques nous l'ont conservée, il lui a mis dans une main le sceptre du commandement, tandis que l'autre s'appuie sur sa lyre. De ses yeux sans regards le vieux poëte semble voir l'Olympe ouvert devant lui, tandis qu'une couronne déposée à ses pieds symbolise l'hommage que la terre ne cesse de rendre à son génie. Dans son ardeur généreuse d'artiste et de patriote, M. D. Kossos cherche les moyens d'offrir en don à la ville d'Athènes la statue colossale du poëte qui, depuis trois mille ans, est jeune encore de gloire et d'immortalité.

M. D. Philippotis, de Tinos, qui a envoyé deux statues en marbre, le *Pêcheur* et le *Moissonneur*, personnifiant ainsi les deux ouvriers de la terre et des mers, a fait toutes ses études à l'école polytechnique d'Athènes, après quoi, il fut envoyé à Rome, aux frais du gouvernement grec ; il a pris part à toutes les expositions nationales, et y a toujours été récompensé.

M. G. Vroutos, d'Athènes, dont l'exposition par-

tage, avec celle de MM. Drossis et Kossos, les honneurs du salon grec, a fait ses études à l'école polytechnique, puis a été, aux frais du gouvernement, terminer ses études à Rome ; comme M. Philippotis, il a pris part à toutes les expositions nationales et toujours il y a obtenu de légitimes récompenses. M. Vroutos est un artiste, jeune encore, auquel on peut prédire le plus grand avenir ; il a exposé, d'abord, l'*Esprit de Copernic*, statue de marbre, fort remarquable par sa hardiesse et son originalité ; un projet de fronton, représentant les *Jeux olympiques*, en plâtre ; plusieurs bustes en marbre, *Achille*, *Pâris*, l'*Aurore*, la *Nuit* ; enfin, un superbe buste représentant l'illustre *Canaris* dont les exploits furent chantés en Europe par tous les poëtes et à qui Victor Hugo a adressé une de ses odes les plus célèbres.

On voit par ce court exposé que l'art de la statuaire, autant et plus peut-être encore que celui de la peinture, compte en Grèce de nombreux adeptes.

CLASSE IV.

DESSINS ET MODÈLES D'ARCHITECTURE.

Le principal exposant de cette classe est la Direction des travaux publics au ministère de l'intérieur, qui a exposé :

1° *Les plans du palais de justice en construction à Athènes;*

2° *Les plans du palais de la Chambre des députés;*

3° *Les plans de la caserne de cavalerie à Athènes;*

4° *Les plans de la maison de correction qui sera construite à Corfou, dans l'île de Vido.*

La commune d'Hermopolis a envoyé :

Le plan de l'établissement en construction aux frais de la commune, dressé par l'architecte E. Zyller, qui y a joint le *plan d'une maison en construction à Athènes.*

Enfin, la commune de Corfou, *quatre plans de restauration du théâtre communal de Corfou,* par l'architecte J. Chronis.

CLASSE V.

GRAVURES ET LITHOGRAPHIES.

M. O. Collas a exposé dans cette classe une gravure (chalcographie) représentant *Sainte-Lucie*;

M. O. Pallis, différentes œuvres de chalcographie et de gravures de cachets ;

M. S. Loupis, des spécimens de lithographie;

M. P. Zanonis, quatre ornements, en imitation de mosaïque.

M. G. Christodule, diverses œuvres de chalcographie et de gravures de cachets.

GROUPE II

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT. — MATÉRIEL ET PROCÉDÉS DES ARTS LIBÉRAUX.

Un des plus grands titres de gloire de la Grèce actuelle, c'est sans contredit l'impulsion qu'elle n'a cessé de donner à l'éducation et à l'instruction du peuple. En cela encore elle s'est montrée la fille légitime et la continuatrice de l'antique civilisation hellénique ; en effet, on peut dire, sans crainte d'être démenti, que la civilisation moderne a été enfantée par ce petit pays, et que tous nos poëtes, nos historiens, nos artistes remontent encore et toujours à cette source immortelle où ils puisent tout ce qui fait la grandeur et la beauté. — La petite population de la Grèce ancienne a toujours dominé le monde par ses arts et par sa poésie, et cela, dès les premiers jours de son apparition dans l'Histoire. Dans ses périodes de décadence, même après sa chute, l'Hellénisme a été le maître de ses vainqueurs et de ses tyrans barbares.

Græcia capta ferum victorem cepit.

Du temps de la conquête romaine, il était de bon ton d'aller étudier à Athènes les arts et la Philosophie, et tous les grands écrivains de l'antiquité, poëtes, orateurs ou philosophes, avaient toujours été puiser à cette source intarissable et éternelle. L'esprit de la Grèce a gravé son empreinte sur l'esprit de la civilisation des générations futures.

Pendant la longue période de l'esclavage, l'Hellénisme dispersé n'a pas cessé de cultiver sa langue maternelle ; il a sauvé ce dépôt sacré, à travers de longs siècles de captivité et d'obscurité, et il a réussi à préparer ainsi sa régénération nationale. Que d'efforts la nation grecque n'a-t-elle pas faits, partout où existaient des centres grecs, depuis plus d'un siècle, pour arriver à ce résultat. Des écoles grecques étaient fondées en Europe et en Orient, en Valachie, en Moldavie, en Épire, en Thrace, en Macédoine. En 1812, le savant Thiersch écrivait déjà : « Quand on réfléchit à tout ce que les Grecs opprimés et ignorés ont fait pour rentrer dans la civilisation européenne, on peut prévoir que l'affranchissement de l'esprit sera suivi de près de celui du peuple. La renaissance de la Grèce et son apparition sur la scène du monde peuvent être prédites sans crainte, de même que quelqu'un, à l'aspect d'un beau champ couvert d'épis serrés, annoncerait une opulente récolte. »

Ainsi le réveil de la nation était le fruit des connaissances acquises et de la civilisation naissante ; plus d'un demi-siècle avant 1866, la première victoire du

maître d'école était la régénération et l'indépendance de tout un peuple. Mais en quel état les moissonneurs, pour parler comme Thiersch, trouvèrent-ils le champ que leurs ancêtres avaient ensemencé avec tant de soins et d'amour ! les campagnes dévastées, les écoles détruites, les bibliothèques incendiées, et les lettres oubliées ! Sans se laisser abattre par tant de désastres, le premier soin de la nation grecque fut de songer à rétablir les écoles et à rendre l'instruction publique obligatoire, et, dans cette première constitution d'Epidaure, rédigée au milieu d'un pays en ruines, sous un arbre à défaut de maison, on inscrivit en tête de la constitution ces quatre libertés fondamentales, de l'instruction, de la presse, des cultes et des réunions. Avant même l'arrivée de Capo d'Istria on avait ouvert des écoles primaires mutuelles, et, après l'établissement du nouveau gouvernement en 1829, on installa à Egine une école centrale, pouvant contenir cinq cents élèves, et auprès d'elle un orphelinat où étaient entretenus, nourris et instruits plus de cent orphelins de la lutte sacrée. Plus tard, furent fondés à Poros un séminaire, à Nauplie, une école militaire ; ensuite et successivement jusqu'en 1833, furent établies soixante et onze écoles communales contenant mille sept cent vingt et un élèves et trente-neuf écoles helléniques avec deux mille cinq cent vingt huit élèves.

INSTRUCTION PRIMAIRE.

Aujourd'hui, d'après les exposés statistiques publiés par le ministère de l'instruction publique, voici quelle était la situation de l'instruction primaire à la fin de l'année 1877.

Il y a en Grèce, pour les garçons, neuf cent quatre-vingt-neuf écoles publiques et quarante et une écoles particulières; ces écoles comptent mille quarante-un maîtres, soixante-trois mille cent cinquante-six élèves pour les écoles publiques, et trois mille cinq cent cinquante-huit pour les écoles privées.

Pour les filles, le nombre des écoles publiques est de cent trente-huit recevant onze mille quarante-cinq élèves; les écoles privées sont au nombre de vingt-six recevant mille trois cent cinquante-cinq élèves; les maîtresses sont au nombre de cent soixante-cinq (1).

Pour l'instruction primaire, on dépense chaque année 1,612,000 drachmes ou francs, dont 190,000 à la charge de l'État, et 1,422,000 à la charge des communes. Et comme les revenus des communes sont évalués à 9,000,000 de drachmes, on voit que cette dé-

1. Nous empruntons tous ces chiffres ainsi que la plupart des renseignements statistiques dont nous nous servons au remarquable ouvrage intitulé : la Grèce à l'Exposition universelle de Paris en 1878, notions statistiques et catalogue des exposants, rédigés par M. *A. Mansolas*, directeur du bureau de statistique, secrétaire de la commission centrale. Athènes, imprimerie de la Philocalie, in 8°, 1878.

pense absorbe à peu près le sixième de leurs revenus.

D'après les calculs qui ont été faits, 65 p. 0/0 garçons fréquentent les écoles, et sur sept cent quarante-sept habitants on compte une école primaire Plusieurs communes ont plus d'une école, et, en moyenne, il y a 2,79 p. 0/0 écoles primaires par commune. L'instruction primaire est évaluée à 86 *lepta*, ou centimes par habitant, et à 19 drachmes et 56 *lepta* par chaque élève.

La loi de 1834, qui a émis le principe de l'instruction obligatoire, avec la sanction pénale d'une demande de dix *lepta*, infligée par chaque jour d'absence de l'enfant, aux parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école, a prescrit l'enseignement des matières suivantes : catéchisme, éléments de la langue, lecture, écriture, arithmétique, la connaissance des poids et mesures ayant cours d'après les lois, le dessin linéaire, la musique vocale, et, s'il est possible, les éléments de la géographie, de l'histoire grecque, et les notions les plus indispensables des sciences naturelles.

Pour former des maîtres, on avait ouvert à Athènes, en 1834, une école normale où enseignaient jusqu'en 1863 deux professeurs et six maîtres, et qui coûtait annuellement 27,000 drachmes à l'État pour l'enseignement et pour l'entretien de trente boursiers. Mais, en 1863, cette école fut dissoute pour être réorganisée sur un nouveau plan, qui ne fut cependant réalisé que vers les commencements de l'année présente par le vote de la loi du 11 janvier 1878.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Voici quelle était, à la fin de 1877, la situation de l'instruction secondaire représentée chez les Grecs par les *écoles helléniques* et les *gymnases.*

Les écoles helléniques, composées de trois classes, étaient au nombre de cent trente-six, comptant deux cent quatre-vingts maîtres et sept mille six cent quarante-six élèves;

Les *gymnases*, composés de quatre classes et donnant une instruction supérieure, étaient au nombre de dix-huit et comptaient cent vingt professeurs et deux mille quatre cent soixante élèves.

Pour cette instruction secondaire l'État dépense annuellement 1,060,000 drachmes environ dont 587,000 pour les écoles helléniques, et 470,000 pour l'instruction des gymnases.

INSTRUCTION SUPÉRIEURE.

Enfin l'instruction supérieure en Grèce est donnée par l'Université d'Athènes qui occupe un des plus beaux édifices de la capitale; l'enseignement y est réparti en quatre facultés;

Théologie, avec quatre professeurs ;

Droit, avec douze professeurs et sept suppléants ;

Médecine, avec vingt et un professeurs et sept suppléants ;

Philosophie, avec onze professeurs et cinq suppléants.

A cette dernière faculté de philosophie sont attachées, pour l'application pratique des théories, trois conférences, celle de littérature et celles de chimie et de pharmacie.

Comme annexe, la bibliothèque, installée dans l'intérieur même du monument, compte déjà plus de cent vingt mille volumes.

Depuis la fondation de l'Université jusqu'à la fin de l'année scolaire 1876-1877, les cours ont été suivis par huit mille étudiants, dont cinq mille quatre cent soixante-treize appartenaient à la Grèce libre, et deux mille cinq cent vingt-sept à la Grèce asservie.

L'instruction universitaire est accordée gratuitement par l'État avec le concours de l'Université dont la fortune se monte aujourd'hui à 3,500,000 drachmes, qui donnent un revenu de 290,000 drachmes environ.

La dépense annuelle pour l'enseignement universitaire s'élève à peu près à 530,000 drachmes dont environ 150,000 sont prises sur la fortune de l'Université.

A côté de ces institutions de l'Etat, se trouvent de nombreuses sociétés ou syllogues pour le développement de l'instruction publique en Grèce et d'écoles professionnelles dont nous allons parler à propos de la part qu'elles ont prises à l'Exposition de 1878 (1).

(1) Pour plus de renseignements sur ces syllogues, consulter l'article que nous avons publié cette année dans l'*Annuaire pour l'encouragement des études grecques en France,* sous le titre de : *Des Syllogues grecs en Europe et en Orient et des progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours,* 1877. p. 7-18.

CLASSES VI A VIII.

L'Université nationale, dont nous venons de parler plus haut, et dont le magnifique édifice a été donné à la Grèce par les souscriptions volontaires de ses généreux enfants, à la tête desquels il faut toujours placer le nom de M. le baron Sina, a exposé le *plan de son organisation*, une partie des *ouvrages publiés par ses professeurs*, *le plan de l'Université et le plan de l'Académie Sina*, du nom de son fondateur.

L'HÉTÉRIE PHILECPÉDEUTIQUE d'Athénes (*Société des amis de l'instruction*), qui a envoyé *le plan de l'organisation de l'école d'asile*, est une des plus anciennes fondations grecques. Exclusivement consacrée à l'éducation des filles, elle fut fondée, en 1836, par un homme de lettres qui s'était longtemps occupé des méthodes d'enseignement élémentaire : M. Cocconis avait conçu l'idée de propager l'instruction par l'association et de la faire ainsi contribuer à l'adoucissement des mœurs et à la civilisation de l'Orient. Cette idée, il la communiqua à feu M. Gennadios, directeur du lycée, à l'Archimandrite M. Apostolidis, professeur à l'Université, et à quelques personnages d'Athènes qui l'embrassèrent avec ardeur, procédèrent immédiatement à sa réalisation en fondant une association sous le titre que nous avons mentionné plus haut. L'illustre Georges Condouriotis en accepta avec

empressement la présidence, et M. Cocconis se réserva les fonctions de secrétaire de l'association dont les statuts furent approuvés par une ordonnance royale du 28 avril 1836. Un an plus tard, grâce à de nombreuses souscriptions recueillies dans toute l'Europe, le 13 avril 1837 eut lieu la fondation officielle de la première école de jeunes filles, d'une manière solennelle et aux applaudissements d'un grand nombre de spectateurs.

Le premier local devint bientôt insuffisant, malgré l'adjonction d'une petite maison voisine, pour contenir les nombreux élèves et les pensionnaires qui affluaient de tous les points de la Grèce ; le conseil d'administration songea alors à construire un établissement réunissant les conditions nécessaires à l'accomplissement du but qu'il se proposait d'atteindre.

Mais les ressources ne tardèrent pas à lui manquer pour une pareille entreprise, bien que, aussitôt la construction commencée, les dons affluassent de tous côtés, les uns donnant de l'argent, les autres des pierres, du bois, des tuiles et même des clous ; c'est alors que M. Apostolos Arsaki, négociant grec établi à Bukarest, annonça qu'il se chargeait non-seulement de terminer à ses frais l'établissement commencé, mais même de rembourser à l'Hétérie les dépenses qu'elle avait faites jusqu'alors. L'offre du généreux patriote fut acceptée avec reconnaissance par le conseil d'administration, qui donna à l'établissement le nom d'*Arsakion* qu'il porte encore ; le 26 octobre 1852

l'*Arsakion* était achevé et livré à l'Hétérie. M. Arsaki ne se borna pas à dépenser plus de 300,000 drachmes pour la construction de cet établissement, il lui fit encore don de 275,000 drachmes, à la condition que les intérêts en seraient consacrés à son entretien, et à des bourses pour les jeunes filles qui se destineraient à l'enseignement. A l'exemple de M. Arsaki, madame Hélène Tossitza dépensa 150,000 drachmes pour la construction de l'élégante et belle école primaire qu'elle offrit à l'Hétérie avec une dotation de 20,000 drachmes. Pour honorer sa mémoire, le conseil d'administration donna à cette école, fréquentée maintenant par plus de cinq cent cinquante élèves, le nom de *Tossitzion.*

Cet établissement, si pauvre à son origine, est aujourd'hui un des plus beaux édifices d'Athènes, distribuant l'instruction complète à la moitié de la race hellénique, depuis la classe la plus pauvre jusqu'à la classe la plus élevée. Chaque année, elle donne à la société non-seulement un grand nombre de jeunes filles qui ont achevé leur éducation, mais encore un nombre assez considérable de maîtresses diplômées pour les écoles publiques et particulières de la Grèce libre, et pour toutes les communautés ou écoles particulières des provinces helléniques de la Turquie.

L'Hétérie Philecpédeutique a une fortune qui se monte aujourd'hui à 1,850,879 drachmes, divisées :

En biens immeubles...............	764,908	drachmes.
En fortune mobilière inaliénable...	377,244	—
En fortune mobilière aliénable...	208,727	—
Total.........	1,350,879	

Elle entretient les écoles suivantes :

1° L'*Arsakion,* divisé en école primaire et école hellénique des élèves internes, complétement à part des externes ;

2° L'école hellénique externe, divisée en cinq classes;

3° L'école primaire externe où l'on instruit, dans l'école mutuelle et dans l'école élémentaire, environ cinq cent cinquante petites filles;

4° Les deux salles d'asile, l'une payante, d'environ cinquante petits enfants; l'autre gratuite, d'environ deux cents enfants indigents ;

5° Les écoles primaires des communes de l'Attique et de l'île d'Andros;

6° Le Parthenagogion de Corfou, sur le modèle de '*Arsakion* d'Athènes;

7° Deux écoles de garçons, l'une mutuelle, l'autre hellénique, à Chotachova, dans la Haute-Albanie près de Préméti, pays natal de M. Arsaki.

L'enseignement donné dans les écoles d'Athènes est réparti entre quarante-deux professeurs, maîtres et maîtresses, savoir : quatre maîtresses de salles d'asile; douze, d'écoles primaires ; douze professeurs de grec, d'histoire, de sciences physiques, mathématiques et de géographie, trois professeurs de leçons religieuses, cinq professeurs de musique instrumentale et vocale, un professeur de dessin et peinture, deux maîtresses de couture et de travaux à l'aiguille. Outre la directrice qui fut pendant quinze ans madame Manos à laquelle succéda mademoiselle Amenaïde Cavagnari,

remplacée après quinze autres années par une ancienne pensionnaire de l'Arsakion, mademoiselle Mavretta Kitzo, la directrice actuelle, secondée par une sous-directrice, il y a seize surveillantes ou maîtresses d'études dont cinq françaises. Pour l'enseignement du français, il y a quatre professeurs dont deux français et deux maîtresses. Il y a encore un prêtre de l'Hétérie qui vient officier dans la chapelle de l'établissement les dimanches et jours fériés.

Les écoles de l'Hétérie sont fréquentées par plus de mille huit cents élèves des deux sexes, dont la moitié reçoit une instruction gratuite. De tous les points de l'Asie Mineure, de la Turquie d'Europe, de la Grèce et des communautés helléniques établies dans les autres pays, affluent des jeunes filles venant y chercher une éducation hellénique.

L'Hétérie délivre annuellement de quatre-vingts à cent brevets de capacité à ses pensionnaires et aux élèves de ses externats. Elle en a delivré jusqu'ici plus de deux mille à des institutrices qui se sont répandues dans tous les pays grecs où elles ont propagé l'instruction avec les sains principes de la morale religieuse, et ont fortement contribué à l'œuvre de civilisation entreprise par l'Hellénisme en Orient.

Pendant cette année 1877, les recettes de l'*Hétérie* se sont élevées à 285,000 drachmes, et les dépenses à 266,000.

La charge de l'État pour l'instruction des filles se borne à 10,000 drachmes.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur l'organisation de l'*Hétérie philecpédeutique*, parce que nous retrouverons, dans les différentes classes de plusieurs groupes, des expositions individuelles de plusieurs de ses maîtresses ou de ses élèves, comme par exemple, l'exposition du *plan de l'établissement* de *l'Arsakion*, *les livres d'enseignement*, et les travaux à *l'aiguille*.

Pour l'instruction des filles, outre l'*Arsakion*, il y a dans diverses communes, cent soixante dix-neuf écoles publiques et particulières d'enseignement inférieur et d'enseignement moyen, savoir :

L'orphelinat des jeunes filles, AMALION, qui expose aussi un *plan de l'établissement et de son organisation*, est un établissement de bienfaisance, fondé en 1855, avec les offrandes et les donations d'hommes généreux, par l'initiative de la première reine de Grèce, Amélie, épouse du roi Othon ; il a pour but de recueillir, d'élever et d'instruire les orphelines pauvres ; il est dirigé par un comité de dames. L'éducation que les filles, qui y sont élevées, y reçoivent, se borne à des leçons élémentaires, à l'enseignement et à l'exercice des devoirs religieux et à la morale pratique. Le nombre des élèves de l'année 1877 atteignait le chiffre de 140. Le patrimoine de cet établissement est évalué aujourd'hui à 1,500,000 drachmes au minimum.

L'établissement a une caisse particulière; formée par la vente des ouvrages des orphelines, dont le capital monte environ à 40,000 drachmes, et qui sert à distri-

buer des récompenses pécuniaires aux pensionnaires qui sortent de l'orphelinat après y avoir achevé leur éducation.

Un autre orphelinat, fondé en 1856, sur l'initiative de celui dont il porte le nom, M. HADZI-COSTA, qui a laissé par son testament une somme de 175,000 fr. environ « *pour l'installation d'un bon établissement pour l'utilité des pauvres*; » a exposé également *le plan de son établissement*, *de son organisation* et des travaux de *ses élèves*. Les orphelins (garçons), admis dans cet établissement, y reçoivent une instruction élémentaire afin de devenir aptes aux métiers les plus appropriés aux besoins de la Grèce.

D'après le statut organique de cet établissement, outre la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le catéchisme et le dessin, les jeunes pensionnaires y apprennent les divers métiers manuels qui répondent le mieux à leurs aptitudes, à leur établissement futur, tels que la serrurerie, la menuiserie, l'état de tailleur, de cordonnier, de tisserand, mais de tous ces métiers, les deux cent dix-huit enfants qui sont entrés dans cette maison, depuis sa fondation (20 février 1856) jusqu'à la fin de 1873, n'ont appris que les métiers de tailleur, de cordonnier et de menuisier.

Aujourd'hui, dans cet établissement, sont entretenus et instruits cent enfants orphelins; l'enseignement des métiers et des lettres, avec tout le reste du service, est confié à vingt personnes, y compris le directeur et les employés.

Les recettes annuelles, provenant des souscriptions publiques, s'élèvent à 82,000 drachmes, et les dépenses à 67,000.

Trois lycées privés ont envoyé aussi des ouvrages de leurs élèves :

1° *Le lycée privé de garçons, dirigé par* P. ANTONIADÈS a exposé *des morceaux de calligraphie et divers spécimens d'écriture* ;

2° *Le lycée privé des frères* ŒCONOMOS *à Corfou*, des ouvrages de ses élèves, entre autres un *Jésus-Christ*, œuvre de P; Paraskevopoulos, un *Saint Joseph*, de Speridion D. Damiri et *la citadelle de Corfou* par C. J. Kotsi;

3° Le lycée privé de L. VLACHOS à Corfou, *des dessins*, œuvres de ses élèves, représentant l'un *la tête du poëte Tomaseo*, de G. Kapsomalikis, l'autre *une étude de corps nu*, par S. Athanassiadis ; enfin, *une inscription sur Canaris* par G. Kapsomanikis.

Dans notre précédente étude sur les groupes I des beaux-arts, il est un nom qui est revenu très-souvent sous notre plume, c'est celui de l'*Ecole polytechnique*, d'où sont sortis presque tous les artistes distingués qui figurent à cettte exposition. Nous avons promis de donner sur cette école quelques renseignements qui trouvent naturellement leur place ici, car l'*Ecole polytechnique* figure dans ce groupe par de très-nombreux envois des ouvrages de ceux de ses élèves qui n'ont pas encore obtenu le titre d'artistes.

Cette école, qui ressemble beaucoup plus aujour-

d'hui à notre *École des beaux-arts* qu'à l'école connue à Paris sous le nom de *Polytechnique* où ne s'enseignent que les sciences, a été fondée à Athènes en 1837, pour former des artisans, pour donner aux industriels une certaine instruction élémentaire et pour enseigner le dessin.

Plus tard, en 1843, elle fut divisée en trois sections, savoir : une école des dimanches et des autres jours fériés pour perfectionner ceux qui exercent différents métiers; une école quotidienne pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent à diverses professions; et une école supérieure pour l'enseignement des beaux-arts. Mais cette école s'est écartée peu à peu de sa destination primitive. Autrefois, jusqu'en l'année 1863, l'enseignement s'y bornait exclusivement aux beaux-arts; mais, à dater de cette époque, elle s'est donné une mission plus haute, non plus celle de former des artisans, des industriels et des artistes, mais des architectes, des géomètres et des mécaniciens, et l'on ajouta à l'école un atelier de forge.

D'après l'organisation aujourd'hui en vigueur, cette école est divisée en deux sections: 1° l'école dite quotidienne ; 2° l'école des beaux-arts.

La première comprend l'*architecture*, l'*arpentage*, et la *mécanique ;* les élèves architectes y sont aussi exercés aux tracés d'architecture ; les élèves arpenteurs, aux dessins topographiques ; et les élèves mécaniciens, aux dessins des machines et à des applications pratiques dans l'atelier.

Dans la seconde section sont compris le *dessin*, la *plastique*, la *xylographie* et la *chalcographie*, la *sculpture sur bois* et la *calligraphie*.

Le nombre total des professeurs et des maîtres de l'école s'élève à vingt-trois, et celui des élèves pendant l'année scolaire 1876-1877, à cinq cent quatre-vingt-deux. Sur ce nombre deux cent quatorze élèves appartiennent à la première section, et cent quatre vingt-neuf à la seconde.

La dépense annuelle de l'enseignement est évaluée à environ 70,000 drachmes.

Aux élèves qui se sont distingués dans les concours annuels, des bourses sont accordées par l'État, et les élèves partant qui se sont distingués dans les concours particuliers institués à cet effet, obtiennent des bourses à l'étranger.

Cette école est établie dans un magnifique édifice, construit à la manière antique. Ce sont les legs et les libéralités de trois généreux enfants de la Grèce asservie, MM. Stournari, Tossitza et Averoff, qui en ont fait les frais.

Outre le plan de son établissement, l'*Ecole polytechnique* a envoyé de nombreux ouvrages de ses élèves qui lui fond grand honneur :

1° *Jeune paysanne de l'Attique*, étude d'après nature, peinture à l'huile par l'élève Jacovidis ;

2° *Jeune fille portant une corbeille vide*, étude au fusain par le même.

3° *Jeune homme tenant une cruche*, étude de nu, à l'huile, par le même ;

4° Figures de jeunes hommes, à l'huile, par le même.

5° *Petit garçon à mi-corps*, étude de nu, à l'huile, par l'élève Panorios ;

6-7° Xylographie et dessin au crayon d'après une peinture à l'huile. — Gravure sur cuivre, tête d'après nature, par l'élève Ferbos.

8° Dessin d'architecture et sa décoration, pas l'élève architecte Petrokokinos.

9° Machine à tailler les fraises des formes, ouvrages des élèves de l'atelier de l'école.

Ce que nous venons de dire des ouvrages des élèves de l'école polytechnique d'Athènes, nous amène, tout naturellement et par une transition indiquée, à mentionner tout de suite l'exposition faite par M. G. Vroutos, l'éminent statuaire dont nous signalions les œuvres dans le groupe des beaux-arts, des ouvrages de ses élèves qui marchent sur les traces de leur professeur.

M. Sotirios Menglis a envoyé un buste en marbre de *Niobé*, un petit bas-relief en marbre représentant l'*Amour* et un autre bas-relief en marbre destiné à lui servir de pendant et qui représente *Psyché*.

M. Georges Skardiakos a exposé un buste en marbre de *Minerve*.

LES SOCIÉTÉS.

Nous disions, en commençant cette revue du IIe Groupe, que, au-dessus et en dehors de l'enseignement des trois degrés primaire, secondaire et supérieur, il y avait en Grèce un assez grand nombre de syllogues ou sociétés, établissements philanthropiques fondés par des particuliers pour le développement de l'instruction et la diffusion des lettres grecques. Ces sociétés, qui ont fait l'objet d'un travail particulier, auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur, et qui a paru dans le dernier volume (année 1877) de l'annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, sont au nombre de plus de vingt-deux, en Grèce seulement, sans compter les syllogues établis dans toutes les parties de l'Europe où résident des Grecs, en Italie, en Autriche, en Roumanie, en Suisse, en Russie et jusque dans les États Scandidaves; nous allons les passer très-rapidement en revue, en mentionnant au passage ceux de ces établissements privés qui se sont fait représenter à l'Exposition, car ils ont une importance capitale dans un pays nouveau comme la Grèce, dans lequel on doit surtout à l'initiative privée les meilleurs et les plus nombreux établissements de ce genre.

La première des sociétés est cette *Hétérie Philecpedeutique Arsakion,* fondée en 1834, dont nons avons

parlé plus haut et qui a pour objet spécial l'instruction des filles.

En 1835, on a fondé en Grèce une ASSOCIATION MÉDICALE qui compte aujourd'hui environ quatre cents membres, publie une revue périodique mensuelle, et institue tous les deux ans un concours pour lequel elle accorde un prix de 2,000 drachmes à l'auteur du meilleur mémoire sur les questions dont s'occupe particulièrement la société.

L'ASSOCIATION DES SCIENCES NATURELLES, fondée en 1836, s'était donné pour but l'introduction et la propagation des sciences naturelles, la recherche et la collection des animaux, des plantes et des minéraux de la Grèce, et la formation d'un musée d'histoire naturelle qui pût servir également d'enseignement à l'Université. Quoique ses travaux aient été interrompus depuis 1838, cette association a pu, dans sa courte carrière, créer des collections zoologiques et minéralogiques d'une grande importance, et c'est pour cela que nous la mentionnons ici.

Dans un pays où la terre recouvre les plus grands trésors, la société dont la formation était le plus indiquée était la SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ; fondée en 1837, sous la présidence de M. Jacovaki Rizo Néroulos, avec le but principal de faire des fouilles, de restaurer les monuments et de créer un musée spécialement consacré aux antiquités grecques, elle a encore ajouté à son programme la publication des études archéologiques ; reformée en 1858, elle fut reconnue

officiellement en 1862 par un décret royal; depuis cette époque, elle a toujours renouvelé les pouvoirs de son président qui, depuis 1859 est M. Philippe-Jean, et de son secrétaire, M. Etienne Koumanoudis. En 1870, le nombre de ses membres s'élevait à 920; il dépasse douze cents aujourd'hui! Les ressources de la société, consistant principalement dans le produit des cotisations toujours assez irrégulièrement payées, n'auraient jamais pu lui permettre d'entreprendre de grands et utiles travaux, sans les ressources qui lui sont venues d'ailleurs. Le premier don qui lui fut fait, en 1869, par la société des Amis de l'antiquité, se monta à 150,461 drachmes, données sous la condition expresse que le capital resterait inaliénable et que le revenu seul serait employé pour des fouilles ou pour des acquisitions d'antiquités. D'autres dons pour un objet déterminé sont faits encore de temps en temps à la société. Le plus important de tous est celui de M. Schliemann, se montant à 9,000 drachmes pour la démolition de la tour du moyen âge, connue sous le nom de *Tour des Vénitiens*, sur l'Acropole. La dépense de plus de 30,000 drachmes faite par M. Schliemann pour les fouilles à Mycènes, qui ont produit de si admirables résultats, n'a pas été comprise dans les dépenses de la société. En résumé, depuis 1858 jusqu'en 1876, la société a reçu environ 700,000 drachmes. Sur cette somme, elle a mis en réserve, d'après ses derniers comptes-rendus, 300,000 drachmes. Une somme de

390,000 drachmes a été dépensée par elle, en fouilles, et en achat d'antiquités qui sont déjà fort considérables et dont le nombre augmente chaque jour. De plus, elle a fondé le musée des antiquités d'Athènes, où le nombre des objets catalogués appartenant à la société archéologique, lequel, en 1867, était de 3,903, s'élève, en 1877, au nombre de 8,092.

L'État vient aussi en aide aux efforts de cette société par une subvention annuelle d'environ 80,000 drachmes et il entretient, au ministère de l'instruction publique, un bureau spécial, qui est composé d'un inspecteur général, de deux inspecteurs, d'un membre adjoint et d'un conservateur.

L'Association archéologique a envoyé à l'Exposition le recueil de ses publications et de ses exposés annuels.

En 1966 on a fondé à Athènes, sous le titre d'Association des Amis du peuple, une société pour l'éducation des classes ouvrières, au moyen de leçons qui ont pour but la moralisation et le bien-être matériel du peuple, par la publication de livres utiles et l'établissement de diverses bibliothèques publiques. Les leçons, données pour la plupart par les sociétaires eux-mêmes, se divisent en générales et en spéciales: les cours ont lieu le soir, et chaque soir, il y a deux cours absolument gratuits. En outre, l'Association a édité un ouvrage intitulé: « Conseils aux artisans » ; elle a institué un concours pour les arts et établi une petite bibliothèque composée d'environ 600 volumes, ainsi qu'un petit laboratoire de chimie.

Toute la fortune de l'association consiste en 70,000 drachmes environ; ses recettes annuelles, produit de la cotisation de ses membres, s'élèvent à 3,000 drachmes et ses dépenses à 3,500. Le nombre total des sociétaires est de 95.

L'ASSOCIATION PHILANTHROPIQUE POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE ÉCOLE DES ORPHELINS ET DES ENFANTS INDIGENTS DU PIRÉE, inaugurée au Pirée en 1874, a pris à sa charge la fondation de l'établissement dont il s'agit, et qui plus tard s'est appelé ORPHELINAT D'HÉLÈNE ZANI, du nom de cette dame qui lui a légué sa fortune, se montant à 200,000 drachmes. En faveur de cette fondation, l'État a concédé gratuitement un terrain pour la construction, et la commune du Pirée fournit annuellement une subvention de 5,000 drachmes.

LES SYLLOGUES.

Le plus ancien syllogue existant encore aujourd'hui est LE SYLLOGUE PHILOLOGIQUE : LE PARNASSE, fondé à Athènes en 1866 et dont le président d'honneur est l'historien C. Paparrigopoulos; il a pour but le progrès et l'utilité générale, but auquel il tend par la coopération active de tous ses membres, par la publication d'articles et de mémoires, par la formation d'une bibliothèque et d'un cabinet de lecture. Le nombre de ses membres s'élève à trois cents, et ses dépenses annuelles se montent environ à 5,000 drachmes sur 7,000 environ de recettes.

La société, en dehors des séances régulières, a entrepris, depuis 1870, la publication d'un recueil de matériaux de linguistique et d'autres productions populaires, sous le titre *d'Analectes néo-helléniques*. Ce recueil qui représente pour la Grèce ce qu'était la revue française *Melusine*, qui, malheureusement, a cessé de paraître, contient des chants populaires, des énigmes, des proverbes, des coutumes, des contes, etc. Dès l'année 1872, le même syllogue, se proposant de venir au secours des enfants pauvres, orphelins, de la ville d'Athènes, a ouvert une école sous le nom d'*école des enfants pauvres*. Les leçons ont lieu le soir ; et le nombre des enfants qui y viennent assister régulièrement, s'élève au chiffre de trois cents. Les ressources de cette école sont les souscriptions annuelles, versées par le syllogue, la subvention également annuelle de 5,000 drachmes accordée par l'État, et les libéralités en argent ou en nature des citoyens généreux. Enfin, cette société s'est unie avec intérêt au but poursuivi par cette école, et, à l'imitation de l'école d'Athènes, sur l'initiative du même syllogue, et avec le concours des communes respectives et de leurs habitants, des écoles semblables ont été fondées à Syra, à Calamata, à Thèbes, à Zante, à Chalcis et à Corfou. Le nombre des enfants qui fréquentent toutes ces écoles s'est élevé l'année dernière à huit cents. Le syllogue possède une bibliothèque qui renferme environ cinq mille volumes et un cabinet de lecture. Son président de cette année est M. Emmanuel Dragoumis, chef de

bureau au ministère de l'instruction publique. Le syllogue a envoyé également à l'Exposition le recueil de ses exposés annuels et une partie de ses nombreuses publications.

LE SYLLOGUE PHILOLOGIQUE : BYRON, constitué à Athènes en 1868 a pour but, d'après ses statuts, « le développement intellectuel et la formation morale de ses membres et de tous les autres citoyens par les études et le travail littéraire ». Le nombre de ses membres s'élève aujourd'hui à trois cents environ. Il a décidé l'érection à Missolonghi d'un mausolée en l'honneur et à la mémoire du noble philhellène dont il porte le nom. Il possède une bibliothèque populaire, riche d'environ cinq mille volumes, une salle de lecture pourvue de revues et de journaux grecs et étrangers. Il a aussi institué des cours populaires du soir qui sont fréquentés par toutes les classes de la société ; enfin, depuis l'année 1862, il publie une remarquable revue mensuelle des travaux philologiques et historiques, fort appréciée des hellénistes de l'Occident.

Mais le syllogue le plus important par ses travaux, est LE SYLLOGUE POUR LA PROPAGATION DES LETTRES GRECQUES sous la présidence de M. N. Mavrocordato. Ce syllogue, fondé à Athènes en 1869, a pour but principal d'ouvrir des écoles pour les enfants des deux sexes dans l'intérieur de la Grèce libre, et, dans les communautés grecques en Turquie, de propager par elles l'instruction élémentaire par les meilleures méthodes, de préparer et d'éditer des ouvrages utiles.

Ce syllogue, qui compte déjà près de cinq cents sociétaires, a fondé, il y a quelques années, à Athènes, une école primaire modèle qui, l'année dernière, réunissait cent vingt élèves de l'âge de sept à douze ans. L'enseignement y était divisé en cinq classes et réparti entre dix maîtres. Outre cette école, depuis sa fondation jusqu'à la fin de l'année 1877, ce syllogue a ouvert dans seize communes ou communautés de la Grèce asservie, des écoles de garçons et de filles ; il a subventionné vingt-sept écoles des communes de la Grèce et des communautés grecques en Turquie, ainsi que d'autres syllogues poursuivant un but philanthropique et didactique, et il a fondé à Thessalonique une école modèle comprenant quatre classes, cinq maîtres et cent dix-huit élèves, puis encore une école normale pour former des maîtres de l'enseignement primaire. En outre, se proposant de former une bibliothèque de livres didactiques, il a édité jusqu'à ce jour vingt-six ouvrages, et il a distribué gratuitement jusqu'à sept mille neuf cent seize livres de ce genre, l'année dernière, à des communes de la Grèce et à des communautés helléniques en Turquie. Poursuivant toujours le même but, il a institué soit à ses frais, soit avec les libéralités de généreux enfants de la Grèce, dont la bienfaisance ne se lasse jamais, plusieurs concours, savoir : 1° sur la langue grecque ; 2° sur l'enseignement en Grèce ; 3° sur la marine marchande en Grèce ; 4° sur l'affermissement de la sécurité publique ; 5° sur le travail ; 6° sur l'amélio-

ration et l'encouragement de l'agriculture en Grèce; 7° sur la production de l'industrie artistique ; 8° sur le commerce en Grèce et sur les moyens de communication qui s'y rattachent, ainsi que sur les moyens de circulation en général.

Ce syllogue, dirigé par un conseil de neuf membres, possède un patrimoine d'environ 200,000 drachmes ; ses recettes annuelles s'élèvent à près de 150,000 drachmes, et ses dépenses à 65,000. — L'Etat prête aussi un concours efficace à ses efforts en lui accordant chaque année une forte subvention pécuniaire.

Le syllogue pour la propagation des lettres grecques a exposé des pièces relatives à son *organisation*, et un *recueil de livres pédagogiques*; puis, des *tableaux géographiques édités par lui en grec, sur la base des tableaux de l'allemand Kiépert*; la commission centrale de l'Exposition y a ajouté une *collection d'atlas à l'usage des écoles*.

Les autres syllogues sont beaucoup moins importants : nous ne les signalons que pour mémoire :

LE SYLLOGUE PHILOLOGIQUE « RÉGÉNÉRATION HELLÉNIQUE », institué en 1872, qui compte environ soixante membres et possède une petite bibliothèque et un cabinet de lecture.

LE SYLLOGUE MÉDICAL « ASCLÉPIADE », fondé en 1872 par des étudiants de la faculté de médecine de l'Université, et qui compte aujourd'hui près de quatre-vingts membres.

LE SYLLOGUE DES DAMES POUR LE DÉVELOPPEMENT DE

L'INSTRUCTION DES FEMMES, constitué à Athènes en 1872, a pour but d'ouvrir des établissements pédagogiques pour les indigents, de diriger et de surveiller les écoles de filles, d'éditer des livres instructifs et qui ont pour objet, avant tout, le réveil et la conservation du sentiment religieux, de former des infirmières et des servantes, de fonder des ouvroirs pour les femmes pauvres et d'y installer des maîtresses ouvrières. Avec ces éléments, ce syllogue est parvenu à organiser une école de gardes-malades et un ouvroir où l'on a établi des ateliers de couture, de tissage, de broderie, de dentelles.

Nous avons laissé exprès à l'écart, pour les grouper ensemble, les syllogues musicaux et dramatiques qui sont assez nombreux en Grèce, afin de mieux faire ressortir l'impulsion qui est donnée aujourd'hui, en Grèce, à ces deux branches de l'art.

La fondation de presque tous ces syllogues remonte à l'année 1871.

C'est, en effet, en 1871 que fut fondé le SYLLOGUE MUSICAL ET DRAMATIQUE d'Athènes, sous la présidence de M. Renieri, gouverneur de la Banque nationale d'Athènes pour l'enseignement de la musique vocale et instrumentale et de l'art dramatique ; composé de 200 membres environ, il a ouvert à Athènes un conservatoire de musique instrumentale et vocale et de déclamation dramatique dans un local concédé gratuitement par l'État et qui a pris le nom d'ODÉON. Il est entretenu par les cotisations de ses membres, par

des donations et une subvention annuelle de 5,000 drachmes, accordée par l'État. L'enseignement donné dans cette école est réparti entre douze maîtres, dont onze pour la section musicale et un pour la section dramatique. — Le nombre des élèves qui suivent les cours est annuellement de cent cinquante (cent neuf garçons et quarante et une filles) dont cent vingt-cinq (quatre-vingt-douze garçons et trente-trois filles dans la section musicale, et vingt-cinq (dix sept garçons et huit filles) dans la section dramatique. En outre le syllogue a formé et entretient une troupe de musique composée de cinquante personnes.

LE SYLLOGUE MUSICAL DU PIRÉE, sous le titre de MELPOMÈNE, fondé en 1871, se propose également pour but l'enseignement musical ; il se compose d'environcent membres, et se borne, pour le moment, à l'enseignement de la musique instrumentale, par deux maîtres.

LE SYLLOGUE DE MUSIQUE ECCLÉSIASTIQUE, fondé en 1874 à Athènes, a pour but de faire des recherches relatives a la musique sacrée byzantine, de la cultiver, de la propager et de la développer ; ce but est grand et de nature à contribuer efficacement à la pompe des cérémonies de l'Église. Il vise aussi à créer une musique nationale, à composer une harmonie puisée dans les sons mêmes de la langue, afin de conserver pur de tout alliage le caractère de la mélodie ; enfin, à faire des recherches sur l'histoire et la théorie de la musique sacrée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; cependant, à cause de la difficulté des cir-

constances, les travaux de ce syllogue, un moment interrompus, ont été repris en 1876. A l'occasion du premier anniversaire de sa rénovation, M. Dimitrios Bernardaky, le poëte et l'érudit, a prononcé un discours sur l'ancienne musique grecque qui a eu un grand retentissement en Grèce et que nous avons même traduit en français.

Enfin, dans les îles Ioniennes, il existe encore trois *sociétés philharmoniques* : celle DE ZANTE, fondée en 1871 et entretenue par les subventions de la commune et des particuliers ;

Les syllogues CAPODISTRIAS et le PHÉNIX à Corfou, pour l'enseignement de l'art dramatique, et l'*association philharmonique* de Corfou pour la propagation de l'art musical et l'entretien de la musique civile.

L'île de Corfou se distingue tout particulièrement à l'Exposition, au point de vue musical.

Outre les dix livres de compositions musicales inédites du chevalier NICOLAS MANZAROS, le plus illustre des musiciens de la Grèce moderne qui pleure encore sa perte récente, M. D. RODOTHEATOS a envoyé *Oitona*, mélodrame (deux *livres*) et *sept compositions musicales* ; M. L. ALBANAS, *quatre mélodies grecques et cinq compositions musicales*, MM. SP. XYNDAS, E. LAMBELET, E. MARTINELLIS, SP. SAMARAS, également tous de Corfou, des compositions musicales ; enfin, le prêtre MARC ARMENIS, également de Corfou, un *chant ecclésiastique, avec des notes de musique ecclésiastique européenne en usage, juxtaposées.*

De Corfou sont également MM. P. BUAS, et J. NACAMULLIS qui ont envoyé des *livres à l'usage des écoles et des institutions*, ainsi que M. SP. ZERVOS, qui expose des *modèles d'orthographie de la langue grecque*.

CLASSE IX.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE.

Dans le royaume hellénique actuel, avant la guerre de l'Indépendance, il n'y avait que deux imprimeries, toutes deux dans les Iles Ioniennes, l'une à Corfou, et l'autre à Zante ; les provinces soumises au joug turc n'en possédaient pas une seule (1). Mais, après le réveil de la race hellénique, une presse fut établie à Hydra en 1822. Cette première imprimerie était due à la libéralité de M. Ambroise-Firmin Didot ; elle servit à imprimer le premier journal de la Grèce libre : « *L'Ami de la loi* ». L'année suivante, 1823, deux autres imprimeries furent établies, l'une à Athènes, où commença immédiatement la publication du *Journal d'Athènes*, l'autre à Missolonghi, qui servit à l'impression du célèbre journal, « *Les Annales helléniques* ». En 1824 fut établie à Nauplie, alors capitale de la

(1) Pour plus amples renseignements, voir notre étude sur la Presse dans la Grèce moderne, depuis l'Indépendance jusqu'en 1871, dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, année 1871.

Grèce, la quatrième imprimerie dans laquelle s'imprimait *Le Journal universel de la Grèce.* Puis, lorsque l'indépendance de la Grèce fut résolue en principe, après l'élection du comte Jean Capo d'Istria, comme président du gouvernement provisoire, l'industrie typographique prit un grand essor par la multiplication des imprimeries, la publication de quelques nouveaux journaux et de beaucoup de livres. Ce développement prit des proportions considérables après la création du royaume en 1833. Aujourd'hui, il y a cent quatre imprimeries en Grèce, dont quarante-quatre à Athènes. Il en est de même pour les librairies : à l'exception de celles de Corfou et de Zante, il n'y avait pas une seule librairie dans toutes les autres provinces de la Grèce. Le nombre des librairies qui existent actuellement dans le royaume s'élève au chiffre de cent cinquante, dont seize à Athènes.

La typographie de M. A. Coromilas, qui a envoyé à l'Exposition *divers spécimens typographiques*, est la plus ancienne et la plus célèbre de toutes celles qui existent actuellement en Grèce, et la plus importante par l'étendue de ses affaires qui roulent spécialement sur l'impression des livres d'enseignement dont s'approvisionne la plus grande partie de l'Orient.

Elle occupe chaque jour environ quarante ouvriers, et publie annuellement plus de trois cents livres ; depuis sa fondation, elle a mis dans le commerce plus de mille ouvrages didactiques, et un million d'exemplaires. Elle a huit presses et un atelier de stéréoty-

pie ; elle a installé, depuis 1844, une fonderie et un atelier de reliure.

Le directeur actuel, M. Dimitrios Coromilas, l'aîné des deux fils du fondateur André Coromilas, est un jeune homme de grand talent; poëte, il s'est fait remarquer déjà par de nombreuses comédies en prose et en vers, qu'en sa qualité de typographe, il a parfaitement imprimées sur beau papier, et dont il a fait de vrais bijoux typographiques. Il est de plus à la tête d'un journal quotidien, *Ephimeris* (dans le genre de notre *Figaro*), auquel il collabore activement et qui publie de lui souvent des études littéraires fort intéressantes. Son père André Coromilas avait été admis, en 1830, sur la recommandation du prince Michel Soutzo dans la typographie de M. Firmin Didot à Paris ; à la fin de 1832, il retourna en Grèce et établit une imprimerie à Égine ; puis, bientôt après en 1835, une autre à Athènes, où il fit paraître de nombreux livres, les premiers qui aient été publiés dans cette ville, autrefois le berceau des lettres.

L'IMPRIMERIE DES FRÈRES VLASTOS, fondée en 1843, a fait l'exposition la plus complète des *livres d'enseignement qu'elle a publiés de* 1867 *à* 1877 et *des livres de stéréotypie et autres spécimens de stéréotypie* ; elle expose aussi *le catalogue de toutes ses publications*. Depuis l'année 1870, elle s'est enrichie d'une stéréotypie, et s'occupe spécialement de l'impression des livres d'enseignement. Elle a trois grandes presses, une presse de grande vitesse et des machines de stéréo-

typie ainsi qu'un atelier de reliure. Elle occupe continuellement en moyenne, de vingt-cinq à trente ouvriers, et s'applique tout particulièrement à bien soigner les livres qui sortent de ses presses.

La typographie de J. Nacamoulis, de Corfou, a aussi envoyé divers spécimens typographiques, de même que la *typographie de la* « Philocalia » (du bon goût) de M. *A. Damaskinos*, à Athènes, qui a imprimé avec un soin tout particulier les *notions statistiques en français* que la commission générale de l'exposition grecque met à la disposition des lecteurs français dans ses salles d'exposition.

Un livre très-curieux, très-intéressant et très-instructif que la commission centrale a exposé aussi, c'est le *Catalogue des ouvrages périodiques et des livres édités en Grèce depuis l'année* 1867 *jusqu'en* 1877. *Le nombre* des livres publiés pendant cette dernière période décennale est évalué à 1,200 environ. Ce catalogue est, si nous ne nous trompons pas, le troisième de ce genre qui a été publié en Grèce, en français, depuis 1851. Il sert à continuer et à compléter les travaux si curieux et si intéressants que MM. André Papadopoulo Vréto et Constantin Sathas ont publiés en grec sur les livres imprimés en Grèce depuis la chute de Constantinople jusqu'à l'époque de l'Indépendance. Cependant qu'il nous soit permis de signaler dès à présent une lacune de près de vingt années, de 1830 à 1850, entre l'époque où s'arrêtent les catalogues de M. A. P. Vréto, et celle où commence

la publication de ceux de M. A. Coromilas, éditeur de ces ouvrages. Cette lacune devrait être comblée le plus tôt possible.

CLASSE X.

PAPETERIE, RELIURES, MATÉRIEL DES ARTS, DE LA PEINTURE ET DU DESSIN.

M. P. Pentefris, relieur à Athènes, a exposé dans cette classe des spécimens de registres de comptabilité, et une remarquable collection de livres reliés à la moderne. Son atelier de reliure est regardé comme le plus complétement et le mieux installé de tous les ateliers de ce genre en Grèce.

M. A. Faroungias, de Corfou, a envoyé aussi des ouvrages reliés par ses soins et différents albums contenant vingt-quatre photographies représentant les sites les plus agréables des îles Ioniennes.

L'usine de papier de Varuxaki, établie depuis 1877 au Pirée, a commencé ses travaux, il y a quelques mois à peine ; cela ne l'a pas empêchée de prendre part à l'Exposition et d'envoyer des spécimens des papiers ordinaires qu'elle fabrique. Pour donner une idée de l'importance de cet établissement, nous dirons que la valeur des bâtiments et des machines est évaluée à 600,000 francs. L'usine est mise en mouvement par une machine à vapeur de la force de 75 chevaux et occupe environ soixante ouvriers. La valeur des

produits qu'elle a livrés jusqu'à ce jour, s'élève au chiffre de 300,000 francs, car la Grèce est un pays qui consomme beaucoup de papier.

CLASSES XI, XII.

APPLICATION USUELLE DES ARTS DU DESSIN ET DE LA PLASTIQUE, ÉPREUVES ET APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES.

Dans la classe 11, M. G. MOUSTAKOULAS, de Corfou, a exposé des *pinceaux à badigeonner et à colorier,* et M. F. FERRARER, également de Corfou, des *flacons d'encre violette et rouge de copie, sans substances corrosives.*

La classe 12 est plus amplement représentée.

En effet, le soleil de la Grèce, la pureté de ce ciel si profond et si clair, que ne peuvent jamais oublier ceux qui l'ont contemplé, se prêtent admirablement à la photographie. De plus, la photographie est l'auxiliaire indispensable aujourd'hui de tous les archéologues qui entreprennent de faire des fouilles ou de réunir des objets anciens. En troisième lieu, le sol de la Grèce étant riche surtout en monuments plus ou moins intacts de l'architecture antique, et la photographie se prêtant merveilleusement à reproduire les monuments et les statues, plus encore que les vues de pays ou les portraits des hommes, on comprend aisément de quelle importance la découverte de Niepce et Daguerre est pour la Grèce; aussi ne doit-on pas

s'étonner de voir cette industrie bien représentée par plusieurs artistes de mérite dont les productions sont connues et appréciées de tout le monde savant, qui connaît ou possède des photographies des monuments antiques, temples ou statues de M. P. Moraïtis ; il a exposé son magnifique panorama d'Athènes, en six grandes feuilles qui nous déroulent sous les yeux toute la plaine de l'Attique, avec la silhouette de ces montagnes si poétiques, l'Hymette, le Pentélique, etc.

La collection des photographies des frères Romaïdis sera bientôt aussi dans toutes les mains, car ils ont reproduit, au fur et à mesure de leur apparition au jour, les trésors trouvés par M. Schliemann dans ses fouilles de Mycènes (69), les antiquités d'Olympie (46), de Spata (10).

M. Th. Panagopoulos expose, lui, une collection de portraits photographiques où, si nous pouvons constater avec plaisir que le beau type grec existe toujours au moins chez les femmes, nous avons le regret de constater aussi que notre affreux costume a détrôné définitivement la blanche fustanelle et le riche fez rouge à gland d'or du vieux Pallicare ; on ne retrouve plus ces pittoresques costumes que dans la curieuse collection de M. C. Polychronopoulos, qui a reproduit les divers costumes si riches et si pittoresques de la Grèce.

M. A. Collas expose *un portrait photographique de grandeur naturelle*, plus *un album avec soixante*

portraits photographiques, un autre *avec vingt-quatre paysages*, enfin, *quatre grandes photographies représentant les sites enchanteurs de la ville de Corfou*, auxquelles viennent aussi se joindre la collection de photographies de M. B. Borris, de Corfou.

CLASSE XIII.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Deux exposants, M. G.-A. Marcopoulos et M. J. Stathopoulos, d'Athènes, ont envoyé deux curieuses *collections d'instruments de musique populaires* en usage à Athènes et dans les provinces. Ce sont des *mandolines, un violon, une guitare*, auxquels il faut ajouter les trompettes de cuivre, exposées par M. O. Montaldos, de Corfou.

Les instruments de musique, exposés par les deux facteurs d'Athènes, ont cela de particulier qu'ils sont tous fabriqués avec des bois du pays. Les deux établissements fabriquent annuellement plus de cent cinquante instruments de musique des modèles exposés, qui se débitent à l'intérieur et à l'étranger, principalement en Turquie.

CLASSE XIV.

MÉDECINE, HYGIÈNE ET ASSISTANCE PUBLIQUE.

Dans cette classe figurent *les plans des hôpitaux d'Athènes, du Pirée, de Syra et de Corfou; le plan d'un dépôt de mendicité à Athènes et le plan de l'hospice des aliénés de Corfou.*

Tous ces plans ont été exposés par la COMMISSION CENTRALE.

CLASSES XV ET XVI.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION. — CARTES ET APPAREILS DE GÉOGRAPHIE ET DE COSMOGRAPHIE.

M. MONTALDOS (de Corfou) *a exposé une balance d'une exactitude parfaite*, et M. G. VACALOPOULOS (d'Athènes), des *cartes géographiques* dont les Grecs s'occupent beaucoup en ce moment où l'espoir d'un agrandissement de territoire, promis par le congrès, leur fait souhaiter de pouvoir bientôt rectifier toutes les cartes de leur pays.

GROUPE III

MOBILIER ET ACCESSOIRES.

CLASSE XVII

MEUBLES A BON MARCHÉ ET MEUBLES DE LUXE.

Si nous avons été obligés de nous étendre un peu longuement sur le groupe précédent qui est relatif à l'instruction publique, très-développée en Grèce et pour la diffusion de laquelle l'initiative privée vient en aide à l'État, nous n'avons que bien peu de chose à dire sur ce groupe III qui renferme particulièrement les objets de luxe et d'ameublement. Les industries de luxe n'ont pas encore pris un grand développement en Grèce; cela se comprend aisément, et fait même le plus grand honneur aux Grecs. La guerre de l'Indépendance n'a pas seulement ravagé le pays tout entier; elle a ruiné les habitants et nous ne parlons pas seulement ici de ces grands et riches négociants comme M. Miaoulis ou M. Condouriotis qui ont généreusement sacrifié des fortunes considérables, fruit du travail

de plusieurs générations, au relèvement de leur patrie ; des femmes qui, comme l'héroïne Bobolina, consacraient toute leur fortune à acheter et à armer des navires de guerre dont elles prenaient le commandement. Chacun a généreusement sacrifié, riche ou pauvre, tout son avoir pour sauver la patrie. Aussi la Grèce régénérée s'est-elle trouvée très-pauvre aussitôt sa naissance; c'est ce qui explique tout naturellement les sacrifices que les puissances protectrices ont été forcées de faire en argent pour donner au jeune État le moyen de subsister. De plus, les Grecs ont des habitudes de très-grande simplicité et de grande sobriété. Leurs maisons, bâties à l'européenne, sont très-modestement meublées; le luxe n'a pas encore pénétré chez eux; la famille royale donne la première l'exemple de la simplicité. Il ne faut donc pas s'étonner du peu de développement qu'a pris là-bas l'industrie du mobilier.

De meubles de luxe, il n'y en a véritablement pas à l'Exposition, car on ne saurait donner ce nom *aux canapés et aux fauteuils* exposés par M. G. Caïtas, menuisier, et M. V. Infantis, fabricant de meubles à Corfou, non plus qu'à *la toilette sommaire avec marbre et miroir*, envoyée par M. P. Mifsud, de Corfou, ou *aux corniches d'ébénisterie*, *chaises* et *tabourets*, de M.G. Rizon, de Corfou; et, encore il faut remarquer que tous ces meubles de luxe relatif, viennent non pas de la Grèce continentale, mais des îles Ioniennes, plus près de l'Italie, et que les Vénitiens d'abord et les Anglais ensuite ont possédées longtemps.

Plus intéressante est pour nous *la collection de chaises de paille* exposée par M. A TZANETOS, du Pirée. Cette maisson, fondée au Pirée en 1878, est la plus importante fabrique de chaises du pays. Elle fait des siéges de paille de toute espèce, et elle en exporte une quantité considérable pour la Turquie. Le prix de ces chaises varie entre 44 et 195 francs la douzaine. Cependant, malgré la modicité de ce prix, il est fort à croire qu'il se passera encore longtemps avant que les montagnards et les gens de la campagne se servent de ces siéges, et renoncent à l'habitude plus commode de s'asseoir par terre sur leurs peaux de mouton.

CLASSE XVIII.

OUVRAGES DU TAPISSIER ET DU DÉCORATEUR.

C'est dans cette classe que l'on peut faire rentrer, avec un peu d'effort peut-être, une industrie tout orientale et d'origine byzantine; nous voulons parler de la sculpture sur bois et des tableaux ecclésiastiques. Le caractère absolument hiératique de ces tableaux ne permet pas de les faire rentrer dans la classe des objets d'art, soit pour la peinture comme pour *les tableaux religieux peints à l'huile* de M. SP. HADZIGIONOPOULOS, d'Athènes; soit pour la sculpture, comme pour les *tableaux ecclésiastiques* de MM. J. PLATYS, et J. ANDRONIKOS, d'Athènes.

La sculpture sur bois des tableaux religieux, qui s'est continuée par tradition pendant de longs siècles, et dans les couvents et chez les moines qui copiaient toujours le même type, se perd peu à peu aujourd'hui et n'est plus guère exercée que par fort peu d'artistes. — A l'école polytechnique d'Athènes, dont nous avons parlé plus haut, il y a une chaire spéciale de sculpture sur bois que l'on a établie depuis quelques années.

CLASSE XIX.

CRISTAUX, VERRERIES ET VITRAUX.

La même observation pour l'ensemble du groupe se vérifie dans chaque classe.

Dans celle-ci, nous n'avons à mentionner que les *miroirs* exposés par M. P. Marcotsis et les tuiles mosaïques de M. C. Rosantis, de Corfou, souvenirs éloignés de l'école des mosaïstes vénitiens.

CLASSE XX.

CÉRAMIQUE.

L'industrie céramique a pris depuis quelques années un grand développement en Grèce. Outre les établissements de MM. D. Sarris, B. Anetakis, et Et.

Mouritis, il y a encore d'autres fabriques de vases à Athènes, à Corfou, à Zante et dans d'autres villes. Dans quelques îles, et particulièrement dans les Cyclades, cette industrie répond et suffit à tous les besoins du ménage; mais elle est bien loin encore, comme art et comme suprême élégance, de la céramique danoise, dont les produits si élégants et si achevés, reproduisant les plus belles formes de l'art grec ancien et de l'art étrusque, font l'admiration de tous les visiteurs.

M. E. Mouroucdis a envoyé un spécimen des tuiles et des briques sortant de sa fabrique établie à Corfou.

CLASSE XXI.

TAPIS, TAPISSERIES ET AUTRES TISSUS D'AMEUBLEMENT.

Tout le monde connaît aujourd'hui, autrement que de réputation, les magnifiques tapis d'Orient que, par une singulière anomalie, probablement à cause de la place restreinte réservée pour la section Grecque, on a placés dans le quatrième groupe réservé aux tissus. Cette industrie des tapis a pris, depuis quelques années, une fort grande extension. Il y a fort peu de temps, il n'existait dans toute la Grèce que deux ou trois fabriques de tapis; aujourd'hui, il y a plus de cent familles qui s'occupent de faire des tapis, particulièrement à *Tripoli*, où ils se fabriquent, comme on sait, à la main et avec des

métiers de famille. Tripoli paraît devoir devenir le centre de cette industrie dans le Péloponèse comme Locride dans la Grèce continentale. Nous ne pouvons énumérer ici le nom de toutes les familles qui ont envoyé des spécimens de ces magnifiques tapis, aux brillantes couleurs, qui sont aussi beaux et reviennent moins cher que ceux que l'on fabrique en Turquie; il n'y a pas moins de vingt et un exposants dans cette classe qui nous montre les produits de cette industrie, au Pyrée (M. P. SAKELLARIOS), à Mégare (M. XIRADENA), en Locride, à Argos et surtout à Tripoli (MM. C. NICOLOPOULOS, P. LAMBROPOULOS, ANGELOPOULOS); à Sparte (MM. D. PAPPAGEORGIOS, A. RIGOPOULOS); à Amphissa, LA COMMISSION DE THÈBES expose *des tapis communs*, couvertures de villageois; LA COMMUNE DE MYCONOS, des couvertures de laine coloriées; enfin, L'OUVROIR POUR LES FILLES PAUVRES DU SYLLOGUE DES DAMES à Athènes, des tissus de laine et des tapis confectionnés sous la direction de femmes de Tripoli. Cette industrie paraît destinée à un grand avenir : les spécimens en sont déjà fort remarquables.

CLASSE XXII.

PAPIERS PEINTS.

Cette industrie ne saurait exister dans des pays chauds où les murs sont ou crépis à la chaux, ou peints

à l'huile, ou couverts par des tapisseries. Faut-il y ranger les très-curieux spécimens des diverses cartes à jouer en usage dans l'Orient, et qui sortent tous de la première fabrique en ce genre, établie sous le nom de L'ESPÉRANCE par MM. LANTZAS et ASPIOTTÈS à Corfou ?

CLASSE XXIII

COUTELLERIE.

C'est encore Corfou qui fournit les spécimens de *couteaux ordinaires*, exposés par M. V. VARCAS, et ceux de *couteaux divers* de M. D. COLLYVAS. La pénurie de cette industrie en Grèce s'explique suffisamment, croyons-nous, par ce fait que c'est la France qui fournit la presque totalité de la coutellerie populaire et nationale en Orient. C'est de France et de Thiers en particulier que se répand dans le monde oriental, en Europe et jusqu'en Amérique, la coutellerie à bon marché, et les voyageurs qui rapportent d'Espagne, d'Egypte, de Grèce, et de l'Amérique méridionale, des petits couteaux de formes et d'ornements tout à fait originaux, ne se doutent guère que tout cela vient de l'immense fabrique de Thiers en Auvergne.

CLASSE XXIV

ORFÉVRERIE.

Bien que cet art soit encore absolument dans l'enfance en Grèce, il est impossible de ne pas signaler les produits exposés par M. CH. SPILIOPOULOS d'Athènes, qui a établi la plus importante fabrique de ce genre en Grèce, et exposé divers articles en argent d'orfévrerie domestique : il y a là des colliers et des parures, où les médailles antiques sont enchâssées dans des ornements modernes, dont l'effet est très-original ; il faut citer aussi les ceintures, les broches, les manches et gaînes de poignards, et différents articles en filigranes qui font grand honneur à cette industrie naissante.

CLASSE XXV

BRONZES D'ART.

La même observation s'applique également à cette classe que M. ANT. MONTALDOS de Corfou représente seul, avec une remarquable collection de bronzes d'art et de fontes d'art diverses ; on voit que la Grèce a tenu à figurer avec honneur dans toutes les classes de l'Exposition.

CLASSE XXVI

HORLOGERIE.

L'horlogerie est représentée par M. CH. NICOLAÏVITZ, qui a exposé une pendule électrique chronomètre de son invention. Le mérite du constructeur consiste surtout dans ce qu'il a imaginé une disposition plus simple que toute autre connue jusqu'à ce jour, et employé une pile composée de trois éléments qui n'exige presque pas d'entretien. De plus, toutes les pièces de cette horloge ont été fabriquées à Athènes par l'exposant.

CLASSE XXVII A XXIX

La classe 27 (appareils et procédés de chauffage et d'éclairage) est représentée par M. MONTALDOS, de Corfou, qui a exposé diverses lames en bronze, et par la fabrique d'allumettes de MM. LANTZAS et ASPIOTTIS, de Corfou, qui ont envoyé des spécimens de leur industrie ;

La classe 28 (parfumerie) est représentée par les *savons parfumés, les huiles de toilette, les essences volatiles ou vinaigres* de M. J. S. ZOULAS, à Corfou; *par les eaux parfumées et aromatiques* de l'établissement de MICHEL PALMOUTZOS à Syra ; par l'*essence de*

cédrat, obtenue par distillation, de M. D. Thomas, de Chalcis dans l'île d'Eubée ; par les *huiles volatiles* de M. C. Chryssangios, de l'île d'Andros.

La classe 29 (maroquinerie, tabletterie et vannerie), par les brosses diverses de M. G. Mustascoulas, de Corfou.

Avant de quitter ce groupe, il faut encore signaler tout particulièrement la collection des différents ouvrages en relief, en bois, exposés par M. C. Polychronopoulos d'Athènes, ainsi que sa collection si curieuse et si intéressante des différents costumes de la Grèce, représentés en peinture sur des morceaux de marbre du pays.

Il faut remarquer aussi les tables de mosaïque, faites de dix-neuf espèces de bois du pays, exposées par M. D. Milas, et M. Petrovitz.

GROUPE IV.

TISSUS, VÊTEMENTS ET ACCESSOIRES.

Ce groupe est un de ceux qui sont le mieux représentés au Champ de Mars et qui font le plus d'honneur à l'activité et à l'intelligence des Grecs. Pour bien apprécier l'importance de ce progrès, il faut, avant tout, se souvenir de l'état dans lequel se trouvait le pays, après la guerre de l'Indépendance ; un désert et un monceau de ruines. En 1833, M. Thiersch écrivait : « Le pays tire tout de l'étranger, tout : son linge, son cuir, son fer, y compris les serrures, les clous, les couteaux et les chaudrons, ses armes, son ameublement et sa verrerie.... Le mal existe ; la Grèce va en s'appauvrissant et finira par tomber épuisée, si l'on ne parvient à faire changer bien vite cet état de choses. » En 1845, M. E. Lecomte, étudiant la situation industrielle du pays, après avoir mentionné « quelques fabriques de savon et une fabrique de potasse, un petit nombre de corderies, incapables de nuire à l'importation de cet article, deux petites filatures de soie », termine par ces mots : « Et c'est là à peu près tout ce qu'on peut dire sur l'industrie de la Grèce : une ver-

rerie établie au Pirée et une raffinerie de sucre de betterave en Phocide n'ayant pas pu réussir. »

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de comparer l'état actuel de la Grèce à celui de 1833 ni a celui de 1845, l'industrie date à peine de huit années ; en 1869, M. Emile Burnouf écrivait dans la *Revue des deux mondes* : « La Grèce vend à l'étranger ses matières premières pour les racheter plus cher quand on les lui rapporte manufacturées ; si elle n'avait pas une autre source de revenus dont nous parlerons plus loin (la marine), il y a longtemps qu'il n'y aurait plus une drachme en circulation dans toute la contrée. » Enfin, en 1870, M. Athanase Bernardakis, écrivant dans le *Journal des Economistes de Paris*, disait : « Quant à la grande industrie, elle est malheureusement presque inconnue, à cause du manque de capitaux (1). »

Quelle est aujourd'hui la situation ?

Rien que pour l'industrie de la filature de coton, il existe aujourd'hui en tout dix-huit filatures, dont douze sont mues par la vapeur, représentant ensemble une force de 412 chevaux et comprenant trente et un mille six cent trente-six broches; et six par l'eau, représentant une force de 64 chevaux et comprenant quatre mille deux cent soixante-quatre broches.

Le Pirée seul, ville de 18,000 habitants, qui, il y a cinquante ans, n'était qu'une plaine déserte, enlaidie de trois misérables chaumières, et qui, il y a

(1) *Moraitinis,* la Grèce telle qu'elle est, (1877) p. 295.

dix ans, ne possédait aucune fabrique, contient en ce moment plus de trente usines à vapeur : six filatures de coton, une filature de soie, trois forges, deux belles fabriques de machines et d'instruments agricoles, une fabrique de faïence, deux verreries, deux fabriques de clous, huit moulins à vapeur, deux fabriques de tissus et plusieurs fabriques de meubles (1). Aussi les habitants de cette ville l'appellent-ils, non sans raison, le Manchester de la Grèce; car elle est une ville essentiellement manufacturière, et présente, toute proportion gardée, un de ces phénomènes qu'on rencontre seulement en Amérique où les villes naissent et prospèrent dans l'espace de cinquante ans. Au reste, le progrès industriel se rencontre aussi bien dans les provinces, de sorte que l'ensemble de l'industrie du pays nous présente aujourd'hui cent douze principales usines à vapeur, établies pour la plupart depuis dix ans, plus de trois cents fabriques analogues aux usines à vapeur, et plus de quatre cents autres établissements, dans lesquels travaillent environ vingt-quatre mille trois cents ouvriers, et qui donnent des produits annuels d'une valeur de 166,000,000 de drachmes environ (2).

La division des classes de ce groupe va nous permettre de passer rapidement en revue ces différentes industries.

(1) *A. Mansolas* : Etablissements Industriels en Grèce, 1876. La Grèce à l'Exposition universelle de 1878.
(2) *Moraitinis*, la Grèce telle qu'elle est, p. 206.

CLASSE XXX.

FILS ET TISSUS DE COTON.

De nombreux établissements ont pris part à l'Exposition dans cette classe.

Allons en première ligne.

1° La filature des frères Volonaki du Pirée.

Tous les fils exposés ont été fabriqués avec le coton de Livadie, de la récolte de 1877 qui a souffert considérablement des pluies, et à l'appui on a exposé aussi plusieurs échantillons de coton récolté l'année précédente. Cette filature a été établie en 1868; c'est une des plus anciennes ; la valeur totale des bâtiments et des machines s'élève à 760,000 francs. Elle produit annuellement des fils pour une valeur de 1,000,000 de francs ; sa machine a une force de 100 chevaux ; elle possède huit mille broches et occupe en tout cent soixante-dix ouvriers.

2° La filature des frères Retsina, du Pirée, a été établie en 1873 ; la valeur des bâtiments et des machines s'élève à 1,000,000 de francs, et elle produit annuellement des fils d'une valeur de 1,500,000 fr. environ. La machine a une force de 210 chevaux ; elle possède dix mille broches et occupe en tout trois

cent vingt ouvriers. Le même établissement fabrique aussi des fils de couleur. Les deux tiers des fils qu'elle produit, se consomment dans l'intérieur de la Grèce, l'autre tiers se vend en Turquie.

3° La filature de M. G. S. Varouxaki, du Pirée, a été établie en 1873. Sa valeur est de 700,000 francs. Elle fabrique annuellement pour 800,000 francs de fils. Sa machine a une force de 75 chevaux ; elle renferme quatre mille broches. Dans le même établissement, on teint en couleur les fils qu'il produit.

4° La filature de M. K. Lyginos, au Pirée, a été établie en 1872 ; la valeur totale, avec celle des machines, s'élève à 300,000 francs. Elle possède une machine de la force de 30 chevaux et deux mille huit cents broches. Le montant de ses produits annuels est évalué à 640,000 francs.

5° La filature de MM. G. Konkos et Triandi, à Patras, a été établie en 1872. Sa valeur totale, avec celle des machines, s'élève à 350,000 francs. La force de ses machines est de 25 chevaux et elle possède 2,000 broches.

6° La filature de M. C. Dimopoulos, à Livadia, est mue par l'eau ; elle possède une machine de 8 chevaux et 780 broches.

7° La filature hydraulique de MM. N. Kalogeropoulos et N. Euripée, à Livadia, établie en 1870, possède sept cent vingt broches.

Pour tisser ces cotons filés, il faut citer en première ligne l'ouvroir du Syllogue des Dames pour les filles

PAUVRES que nous avons eu, et que nous aurons encore si souvent, l'occasion de citer. Dans cet ouvroir, établi par l'initiative de dames charitables d'Athènes, environ deux cents jeunes filles sont occupées à des travaux de couture, de tissage de coton, d'étoffes de laine et de soie. Il a obtenu à l'Exposition universelle de Vienne le diplôme d'honneur.

Vient ensuite la MANUFACTURE DE MM. STAMOPOULOS ET TATSI, au Pirée, qui a exposé une collection de toiles. Cette manufacture a été établie en 1875. Sa valeur s'élève à 750,000 francs; sa machine a une force de 62 chevaux ; elle possède sept mille huit cents broches et cent cinquante-huit métiers. Les toiles qu'elle fabrique se consomment dans l'intérieur du royaume.

Mais, outre cette manufacture et cet ouvroir, il y a en Grèce une grande quantité de métiers particuliers, et la plupart des tissus exposés, ainsi que tous les tissus de coton, de laine et de soie, sont des produits de l'industrie à domicile, à laquelle sont occupées, en majeure partie, des femmes et des jeunes filles qui ne fabriquent et ne livrent au commerce que sur commande les tissus dont il s'agit. La seule exception à cette règle, c'est-à-dire la fabrication sans commande antérieure, a lieu au moment des foires locales dans les districts où ces industries s'exercent ; alors ces tissus sont fabriqués même sans commande, et sont mis en vente dans ces foires.

C'est ainsi que la COMMUNE DE MÉGARE a exposé de la *toile croisée* ; M. C. COKORIAS, trois pièces de *toile pour*

voiles de navires ; M. Elie Karamertanis, des étoffes de coton, des serviettes et draps de lit faits à domicile au *village Dadi de Locride* ; la Commission centrale, des tissus de coton de *Missolonghi* ; Mes Zoé Georges et Hélène G. Asteri, des tissus de coton de *Karystos* ; Marie Papadopoulos, des tissus de cotons communs coloriés, de *Scopelos* ; M. N. Diamantopoulos et la commune d'Argos des tissus de coton ; la commune de Myconos, des ceintures de coton.

Ici doit se placer également la mention d'un genre d'ouvrage tout à fait original et spécial à la Grèce, d'une industrie toute particulière qui n'existe qu'à Céphalonie, qui est faite à domicile, toujours sur commande et qui est exercée par des jeunes filles de la bourgeoisie : ce sont des ouvrages tricotés avec des filaments d'immortelles (agave américaine) de l'effet le plus joli et le plus original. Trente jeunes filles des meilleures familles bourgeoises de Céphalonie ontpris part à l'Exposition ; on trouvera leurs noms dans le catologue officiel.

FILS ET TISSUS DE LAINE PEIGNÉE ET CARDÉE.

M. Sakellarios a envoyé une belle collection de laines d'Athènes, naturelles, lavées et coloriées ; les communes d'Orchomène, de Hypate, d'Erinées, de Calavryta, de Polyctori (Ithaque) ont exposé également des laines lavées ou non lavées.

C'est dans cette classe que l'on avait primitivement

rangé les tapis, qui presque tous sont fabriqués à la main et à domicile, avec les laines du pays : nous n'y reviendrons pas, car nous en avons parlé dans le groupe précédent.

SOIE ET TISSUS DE SOIE.

C'est la ville de *Calamata* qui est particulièrement le centre de cette industrie, une des plus anciennes de la Grèce ; en effet, s'il y a en Grèce dix fabriques de soie, la plus importante est celle qu'un Anglais Fels et Cie, a fondée à Calamata en 1859, et qui a 76 bassines et volets, chauffés par une chaudière de la force de 26 chevaux, et met en mouvement un moteur de la force de 3 chevaux. Cette usine occupe cent quarante-cinq fileuses et autres ouvrières. Sa production annuelle consiste en : 4,300 kilog. de soie grége 9/11 de 11/13 ; 1100 kilog. de soie fine et doupions, mille huit cents frisons, trois mille huit cents bassinets.

La Commision centrale a exposé aussi une collection de soie provenant de Calamata, et de la récolte de l'année 1877. La production de cette année a été évaluée à environ 10,000 kilogrammes et à 20 pour cent au-dessus de l'année précédente. La majeure partie de ces produits provient de la province de Calamata. La valeur de la production entière a été évaluée à environ 1,300,000 francs.

Il y a aussi à Sparte plusieurs fileries de cocons de

soie dont deux, celle de MM. STRAVRIANOPOULOS et A. CATZOPOULOS et celle de M. C. KYRIAZOPOULOS, ont exposé des collections de soie.

Quant aux tissus de soie, nous retrouvons, comme toujours, en tête des exposants, l'OUVROIR POUR LES FILLES PAUVRES DU SYLLOGUE DES DAMES D'ATHÈNES, qui expose des produits des ouvrages de ses élèves, puis de nombreux exposants particuliers d'*Athènes*, de *Scopelos*, de *Nauplie*, et de *Tripoli*.

LES RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE SAINT-CONSTANTIN, A CALAMATA, ont exposé aussi une riche collection de tissus de soie. L'industrie du tissage de la soie est très-ancienne dans ce couvent, et généralement elle s'exerce sur commande au profit de la communauté.

Près de vingt exposants, tous de la province de KARYSTOS, ont envoyé aussi divers tissus de soie, entre autres, M. A. SAINT-DIMITRIOS, une couverture de table brodée d'or ; des écharpes brodées d'or en grande quantité ont été exposées par d'autres personnes. Les tissus de soie de la province de KARYSTOS se distinguent de ceux des autres provinces de la Grèce par la finesse du travail fait aussi à domicile et sur commande.

CLASSE XXXVI.

DENTELLES, TULLES, BRODERIES ET PASSEMENTERIES.

Dans cette classe figurent, chose assez particulière, deux ou trois jeunes filles bourgeoises qui seules ont pris part à l'Exposition. Mademoiselle A. Skordili, jeune fille crétoise, établie à Athènes, a envoyé une collection de dentelles de soie, d'or, de fil, de coton, de laine, faites à l'aiguille : mesdemoiselles Marie et Hélène Constantoulaki, à Hydra, ont envoyé des dentelles orientales coloriées ; ces dentelles ne se font guère que dans l'île d'Hydra, et servent pour la coiffure des femmes Hydriotes.

CLASSE XXXVII.

ARTICLES DE BONNETERIE ET DE LINGERIE. OBJETS ACCESSOIRES DU VÊTEMENT.

Les religieuses du monastère de Kéchrobounie, à Tinos, ont envoyé diverses espèces de tricot; M. E. Pappastérios, de Corfou, divers ouvrages à la main, et M. E. Balanos, de Corfou, une curiosité dont on ne peut malheureusement pas se rendre un compte suffisant, et qu'il serait pourtant très-précieux de connaître, c'est *le tricotage d'une paire de bas à la fois*. Est-il

nécessaire de dire qu'ici, comme ailleurs, on retrouve toujours en première ligne cette admirable fondation de L'OUVROIR DES FILLES PAUVRES DU SYLLOGUE DES DAMES A ATHÈNES, qui est représenté par divers ouvrages de tricot et articles de couture pour hommes, femmes et enfants. Rentrent dans cette même classe les cannes diverses en bois du pays exposées par MM. A. BONAS et V. VARKAS, de *Corfou* ; les coussins et pantoufles brodés de M. T. TALAROS, de *Thèbes*; le mouchoir brodé de madame FRED. LOUPIS, de *Corfou*.

CLASSE XXXVIII.

HABILLEMENT DES DEUX SEXES.

Cette classe est peut-être la plus curieuse et celle qui attirera le plus les regards des visiteurs. Si la commission n'a pas groupé ses mannequins avec l'art consommé que la section suédoise et norwégienne a apporté à ses tableaux représentant les différents costumes du pays, les différents mannequins qui représentent quelques-uns des costumes nationaux de la Grèce, offrent un intérêt tout particulier. Qui n'admirerait, en effet, le magnifique costume d'homme, brodé d'or, avec la blanche fustanelle, et la veste rouge si couverte de broderies que l'étoffe disparaît sous leur éclat ; le costume de femme également brodé d'or, avec la veste de velours, et le fez si

élégant sur une chevelure longue ; ces deux costumes ont été confectionnés par M. CH. TZANDILLAS sur les ordres et aux frais de la commission. — Hélas ! ces riches et brillants costumes disparaissent de jour en jour et sont remplacés par le vulgaire costume européen ; ni le roi ni la reine de Grèce ne le portent plus. — La COMMUNE DE MÉGARE a exposé aussi un costume communément porté par les villageois riches ; M. C. POULOGIANIS de Thèbes, un autre costume national d'homme; MM. G. CAITAS et A. VAROUKAS, tous deux de *Corfou*, ont envoyé deux superbes costumes complets, le premier, *de paysan de Corfou*, le second, *d'une jeune fiancée corfiote*, avec tous les bijoux qui se portent à cette occasion. La splendeur et l'originalité de ces costumes nous font trouver bien mesquins *les vêtements d'homme à l'Européenne*, exposés par les frères MORITZI, d'Athènes ; de même que l'élégante paire de *tsarouchia* exposée par M. J. CHRYSANTHOS, de Thèbes, nous rendrait presque injustes pour la collection de chaussures de toute espèce pour hommes et pour femmes exposée par MM. ZILLAS et par JOIOPOULOS ET VIDALIS ; ce dernier établissement représente pourtant une des plus importantes cordonneries d'Athènes ; il se distingue par l'élégance et la solidité de ses chaussures, et il occupe en moyenne, jusqu'à quarante ouvriers.

Une autre industrie qui est exercée tout particulièrement à Syra et par des femmes (le nombre en est évalué à quatre cent cinquante dont trois cents jeunes filles), est l'industrie *des foulards de coton*, représentée par

MM. S. P. Jean et Anagnostopoulos, de *Syra*. La plus grande partie des foulards fabriqués est envoyée en Turquie. On estime que la production annuelle s'élève à environ trois cent mille foulards. MM. E. Boulgaris et P. Othonéos ont également exposé des foulards de coton, de même que D. Constantoulakis a exposé des ceintures grecques en soie pour le costume hydriote.

Nos regrets de voir le pittoresque et élégant costume grec disparaître devant l'invasion du costume européen, sont avivés à chaque pas que nous faisons dans cette classe. Ainsi, par exemple, il y a un an environ, M. G. A. Lefcaditis a fondé à Athènes un établissement dans lequel il confectionne d'excellents chapeaux européens de toute espèce. Toutes les matières premières, travaillées, sont importées de l'extérieur et surtout de la France. Il a livré jusqu'à ce jour plus de 5,000 chapeaux, et, ô regrets! toute la consommation de ces produits s'écoule dans l'intérieur de la Grèce. Avant cela, il y avait, et il y a encore à Athènes, une fabrique des plus importantes de calottes grecques, connues sous le nom de *fez*, qui étaient uniformément portées par tout le monde, hommes et femmes de toutes les conditions, depuis le souverain jusqu'au mendiant. Les fez grecs se distinguaient de ceux de Turquie, en ce que ces derniers sont plats et courts, couvrant la tête comme une sorte de calotte, tandis que le fez grec, très-long, se portait plié par le milieu et orné d'un très-riche gland d'or terminé par une longue houppe de soie qui retombait sur l'épaule. Au-

trefois, tous ces fez venaient de Vienne où se trouvait la fabrique la plus importante. Aujourd'hui, c'est le contraire. La fabrique des FRÈRES TSAOUSOPOULOS, qui a exposé une très-complète collection de fez, ainsi qu'une collection d'échantillons de laine, d'étoffe servant à la fabrication des fez, d'échantillons de chêne vert qui se trouve dans le pays, et dont on se sert pour la coloration rouge du fez, d'échantillons de chardons à foulon importés et cultivés par l'exposant même, cette maison, disons-nous, établie en 1850, est la plus considérable de toutes celles qui existent à Athènes. Elle occupe vingt-cinq ouvriers et fabrique annuellement des fez pour une valeur de 100,000 fr. ; malheureusement, tandis que les chapeaux français se vendent presque tous en Grèce, les fez se vendent particulièrement en Turquie, à l'étranger.

Les frères Chronopoulos ont exposé aussi des calottes rouges et blanches, et MM. A. PANOPOULOS et C. GEORGIADIS, des casquettes militaires.

CLASSE XXXIX.

JOAILLERIE ET BIJOUTERIE.

Cette industrie, par les raisons que nous avons développées dans le chapitre précédent (groupe III), est encore dans l'enfance en Grèce et ne saurait lutter avec les magnifiques reproductions des bijoux scandi-

naves exposés en face par M. J. Christesen, de Copenhague ; cependant, il faut mentionner avec éloges les bijoux d'or et d'argent exposés par M. Ch. Spiliopoulos et les frères Marango, d'*Athènes,* ainsi que ceux exposés par les frères Pandi et A. Varoukas, de *Corfou* ; mais on s'arrêtera particulièrement, nous n'en doutons pas, devant l'exposition des curieux bijoux d'argent qui se fabriquent uniquement dans l'île de Corfou.

CLASSE XL.

ARMES PORTATIVES.

Cette classe eût été peut-être la seule de toute l'Exposition où la Grèce n'eût pas été dignement représentée, si, peu de jours après son ouverture, nous n'eussions reçu comme présent d'un de nos meilleurs amis hellènes, M. Dimitrios Bernardos, Crétois, médecin major de l'armée hellénique, quelques armes de grand prix, d'un travail artistique très-intéressant, et qui avaient pour nous une valeur toute particulière, puisque notre ami avait poussé la grâce jusqu'à faire ciseler notre nom et une inscription en grec sur chacun de ces objets. Ils consistaient en une paire de *tsaroukia,* un pistolet en argent damasquiné, une boîte à cartouches, une ceinture brodée d'or, un couteau de chasse et un petit couteau de poche. Ces objets, fabriqués par un simple ouvrier de Vonitza sur

la frontière turque qui doit être bientôt reculée en faveur de la Grèce, étaient si remarquables par leur exécution que nous n'hésitâmes pas à les faire figurer à l'Exposition.

Celui qui les a faits se nomme Constantin Tzolas ; il est de *Kalaris,* en Épire, la patrie de Colettis, et il espère en l'avenir pour voir sa patrie, encore soumise aux Turcs, réunie bientôt au royaume de Grèce. C'est un ouvrier fort instruit qui nous a écrit en fort bon grec une lettre très-bien tournée.

Voici maintenant quelques détails sur les objets exposés :

1° Les *tsaroukia*, dont nous avons déjà parlé plus haut, sont des souliers en cuir dit de *Russie*, mais cela n'est pas rigoureusement exact, car on le travaille particulièrement à Syra. C'est la classique chaussure grecque, la chaussure des Klephtes, des généraux et des soldats de 1821, celle que le roi Othon portait quelquefois lui-même en grand uniforme grec. C'est encore aujourd'hui la chaussure ordinaire des villageois, bourgeois et soldats dans les montagnes.

2° Le *pistolet* en argent doré damasquiné et niellé, est à pierre ; c'est le pistolet du moyen âge dont se servent encore les villageois, les paysans, les gardiens des vignes, etc. C'est celui que portaient les généraux de la guerre de l'Indépendance. Comme annexe de ce pistolet, dont le canon est ancien, il y a la baguette dont la partie la plus grosse, ornée en guise de talisman d'une pièce de monnaie percée, se dévisse pour

faire paraître une petite pincette qui sert à prendre le feu pour allumer la cigarette.

3° Le *porte-cartouches* également en argent niellé et doré contient six cartouches du calibre du pistolet. On déchire le côté de la cartouche, opposé à la balle; on verse de la poudre pour remplir la petite cavité qui se trouve sous la pierre du pistolet, et l'on met le reste de la poudre dans le canon ; le papier sert de bourre et l'on introduit la balle avec la baguette. Ce *Porte-cartouches* qui représente une *Minerve* assez grossièrement dessinée, entourée de canons de fusils et des drapeaux de la guerre de l'Indépendance, s'appelle παλάσκα ou φισκιλικ (mot turc qui signifie : φισικ, cartouche, et λικ, terminaison finale). On porte ordinairement deux boîtes de cartouches de ce genre, et on les tire à volonté, en avant ou à côté de la ceinture.

4° La *ceinture* brodée d'or se compose de plusieurs compartiments ou poches, où l'on met des papiers, du tabac, son mouchoir, un grand couteau (le giatagani) ou deux à manche en ivoire ou en argent. On porte cette ceinture, en la roulant sur elle-même et non telle qu'elle est là, pour pouvoir recevoir les pistolets que quelques personnes placent tout à fait à l intérieur. Cette ceinture s'appelle σιλάχι (selachi) mot turc aussi. Comme annexe indispensable, il y a le canif ou petit couteau, également en argent, avec la petite chaînette et la broche qui servent à l'attacher. Il a la forme d'un serpent et ressemble aux bracelets des dames.

5° Le *gobelet* ou tasse, qui s'appelle *τάσι* (tasse) est en argent pur, complétement niellé à l'extérieur et portant une gracieuse inscription, doré à l'intérieur avec un petit cerf d'argent qui tourne sur lui-même; c'est une de ces tasses que l'on porte pendue à une courroie ou passée dans la ceinture pour boire de l'eau du torrent pendant les voyages ou les grand'gardes.

6° Le couteau de chasse, portant en guise de manche une corne de biche tuée sur le mont Olympe, et une inscription gravée sur la lame.

Tous ces objets ont une grande valeur et offrent un intérêt particulier aux artistes et aux visiteurs, en ce qu'ils ont été entièrement fabriqués en Grèce et qu'ils sont un produit d'une industrie particulière.

OBJETS DE VOYAGE ET DE CAMPEMENT. — BIMBELOTERIE.

Les objets de voyage et de campement sont représentés en Grèce par des sacs de voyage, des valises et des malles, exposés par M. S. Dippel, d'*Athènes*; et MM. Spinoulas et F. Wolf, de *Corfou*; c'est l'exposition qui a le plus surpris un grec qui avait quitté Athènes depuis plusieurs années et avec lequel nous parcourions les galeries de l'Exposition. Quant à la bimbeloterie, elle n'est point représentée en Grèce, et, bien sincèrement, nous ne nous sentons pas le courage de lui en faire un trop gros reproche.

GROUPE V.

INDUSTRIES EXTRACTIVES, PRODUITS BRUTS ET OUVRÉS.

PRODUITS DE L'EXPLOITATION DES MINES ET DE LA MÉTALLURGIE.

La partie la plus intéressante de cette classe est, sans contredit, la collection des marbres de la Grèce que la COMMISSION DIRECTRICE DES JEUX OLYMPIQUES POUR LES EXPOSITIONS NATIONALES a envoyée à l'Exposition universelle. Cette collection renferme cinquante-quatre échantillons des marbres grecs d'après le catalogue détaillé et l'on ne peut lui reprocher que le peu de goût avec lequel tous ces différents spécimens de marbres si importants ont été disposés, en une sorte de borne écrasée, sans aucune élégance.

Est-il besoin de prouver que la Grèce possède les plus beaux marbres du monde ? la Grèce qui autrefois a peuplé ses temples et ses villes de statues si belles, si parfaites qu'on peut dire que la vie seule leur manquait pour être des divinités, et dont les débris, admiration éternelle du monde entier, ornent aujourd'hui les musées de toutes les nations civilisées.

Faut-il rappeler les noms de ces marbres qui sont dans toutes les mémoires ? Qui ne connaît le marbre de *Paros*, blanc, transparent, au grain fin, aux larges paillettes ? Il s'étale encore en couches épaisses ; on pourrait tirer de ces éblouissantes carrières des cubes immenses. Il se trouve dans cette île des gisements qu'on brise en fragments pour les expédier partout où l'art de la statuaire brille encore de quelque éclat. Malheureusemcnt, l'île de Paros manque de voies de communication ; les carrières sont loin de la mer ; il faut fréter une barque et emmener des ouvriers pour les exploiter ; elles sont presque abandonnées.

Qui ne connaît le *Pentelique*, au grain fin, étincelant, pailleté, qui a fourni aux grands architectes les matériaux des temples de la cité de Minerve et qui sert encore aujourd'hui aux constructions publiques ou particulières ; les grands artistes statuaires commencent à le rechercher aujourd'hui, même en France, et un des plus grands sculpteurs modernes, M. J. Bonnassieux, membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'institut de France, s'en est servi pour un buste qui peut compter parmi les chefs-d'œuvre de l'artiste, qui en a tant produit, depuis la colossale statue de Notre-Dame-de-France au Puy, fondue avec les canons de Sébastopol, jusqu'à la touchante statue de Mgr Darboy, l'archevêque de Paris, martyr de la commune, qui vient d'être inaugurée à Notre-Dame de Paris.

A *Tinos*, il y a différentes carrières de marbre blanc,

rougeâtre, noir, vert, grisâtre, bleuâtre et serpentin.

A *Naxos*, il y a des marbres blancs excellents, au grain fin ; à Lacédémone, des marbres noirs, grisâtres, rouges, gris et verdoyants.

A *Skyros*, des marbres blancs veinés de rouge se trouvent à la surface du sol, étalés en larges couches.

Les anciennes carrières de l'îlot *Erinia* offrent encore aujourd'hui un marbre blanc qui s'y trouve en grande quantité.

Enfin, à *Naoussa* et ailleurs, on trouve la serpentine verte, le granit rouge-blanc, le stelpnosidère.

On trouve également dans le royaume de Grèce, le *trachyte* et les *pierres à bâtir* de plusieurs variétés.

Le pays tire grand profit de ces marbres pour ses constructions.

Athènes et les villes principales brillent par l'éclat et la grandeur de leurs monuments de marbre, et trois carrières principales occupent des centaines d'ouvriers : ce sont celles du Pentelique, de la Laconie et de Tinos ; on en extrait pour une valeur qui dépasse 2 millions ; une partie en est exportée ; malheureusement, cette exportation est encore bien faible ; il est fort à souhaiter que les marbres grecs soient mieux connus, car sans en excepter les marbres d'Italie, ce sont les plus beaux et les meilleurs pour le statuaire. Du reste, ils ont fait leurs preuves, et nos musées en renferment les plus admirables spécimens. De plus, leur prix de revient est très-minime, ce qui n'est pas à dédaigner, malgré la distance qui

sépare la Grèce de la France, et, tous frais compris, leur prix est encore d'un tiers au-dessous des marbres italiens ou français.

Industries minières. — La Grèce renferme beaucoup de richesses minérales ; on le sait déjà par les exploitations étendues des anciens, car, d'après les auteurs de l'antiquité, les mines de ces pays étaient exploitées depuis quinze siècles avant Jésus-Christ, et l'on rencontre encore aujourd'hui des puits profonds et des voies souterraines qui indiquent combien cette industrie était active. Malgré cela, si l'on en juge par ce qu'on trouve actuellement sur plusieurs points de la Grèce, on peut affirmer que ces richesses sont encore considérables ; elles sont aussi multiples et variées. Pour plus de renseignements, nous renvoyons le lecteur au livre si instructif et si exact de M. Pierre Moraïtinis, auquel nous avons fait déjà de si nombreux emprunts : *La Grèce telle qu'elle est*, p. 326 à 346. — On a dit que les Grecs n'avaient pas l'esprit d'association : c'est le contraire qui est vrai, si l'on considère avec quelle ardeur un peu irréfléchie ils se sont portés à ces entreprises où tant de capitaux ont été engloutis inutilement. Ce qui est pire, c'est que, tombant d'un extrême dans un autre, leur zèle trop surexcité s'est refroidi tout à coup au delà d'une juste mesure. Depuis 1869, il s'est formé en Grèce vingt-neuf sociétés minières, dont deux en 1869 et en 1870 ; les autres en 1872 et 1873, et le capital nominal de ces sociétés a été porté au chiffre de

50,829,000 drachmes ; mais onze de ces sociétés, fondées en 1873, ont succombé et ont dû disparaître. Il n'en reste donc aujourd'hui que dix-huit, dont le capital nominal s'élève à 53,935,000 drachmes. Sur ce capital, 30,876,640 drachmes ont été souscrites, et il a été versé la somme de 22,978,833 drachmes. Cependant, sur ces dix-huit sociétés, neuf seulement exécutent leurs travaux d'une manière régulière, et cinq d'entre elles ont établi des fourneaux et des fonderies. Ce sont : la société grecque des usines du LAURIUM, qui a exposé une collection d'ecvolades et de scauries du Laurium et de minerais divers, d'après le catalogue détaillé ; LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES MINES DU LAURIUM, qui a envoyé une collection de minerais ; LA SOCIÉTÉ MINIÈRE ; LA SOCIÉTÉ PÉRICLÈS, qui a envoyé des minerais de plomb, ainsi que LA SOCIÉTÉ SUNIUM.

LA SOCIÈTÉ MÉTALLURGIQUE HELLÉNIQUE a exposé des minerais, du fer de Séryphos, du lignite de Cumes et les plans de son exploitation.

M. CORDELLAS, commissaire de l'Exposition, une collection d'antiquités, les modèles des anciens lavoirs pour les métaux du Laurium, des spécimens des roches qui constituent le sol du Laurium et des stalactites.

LA SOCIÉTÉ CARYSTOS ; LA SOCIÉTÉ SÉRIPHOS ; MM. A. CORDELLAS et E. SIMOS ; MM. BOUDOURIS, N. NAZOS, SIDORIKEI, des minerais de plomb ; M. E. JANNOPOULOS, des minerais de manganèse ; M. A. CORDELLAS, de

l'alun ; LA COMMUNE DE THISBÉ ; celles de CYTHÈRE et d'HYRÉON, du sel marin ; LA COMMUNE DE KIRÉON et M. E. TOMBASIS, de la pierre blanche ; MM. V. MÉLAS et J. DAMASKINOS de Corfou, du soufre ; LA COMMUNE DE ZANTE et M. S. SCARPAS de Corfou, du gypse ; M. J. KOUINLAND, de la poix, du charbon distillé en six et en douze heures ; enfin, M. G. CALLOS, des échantillons des marbres de Corfou.

M. CORDELLA, dans son livre très-intéressant, sous beaucoup de rapports, « la Grèce sous le rapport géologique et minéralogique » nous donne des renseignements précieux sur la richesse minérale de la Grèce et des travaux miniers en cours d'exécution.

M. C. DOUROUTIS a envoyé une collection de vallonés des provinces de Patras, de Gythion, de Zéa et de Vonitsa, avec un exposé chimique sur les vallonés de chacune desdites provinces.

La production entière des vallonés de la Grèce est évaluée à 260,000 quintaux. La plus grande partie de cette production est exportée, d'abord en Autriche pour les deux tiers, et pour l'autre tiers, en Angleterre et en Italie. Les analyses faites sur les échantillons exposés des provinces ci-dessous mentionnées, ont démontré que la quotité d'acide tannique qu'ils renferment, est évaluée comme il suit :

Vallonés de Patras......	19,138 %	28,524 %
— Gythion.....	27,276 %	35,450 %
— Zéa.........	12,347 %	25,247 %
— Vonitza.....	18,083 %	19,832 %

Les analyses faites sur les vallonés de la Grèce ont démontré que ce sont les cokes qui contiennent le plus d'acide tannique, et que les vallonés blancs ont plus d'acide tannique que ceux de couleur foncée.

M. A. Syngros, banquier à Paris, a exposé également des échantillons de vallonés de la commune d'Oropos, si tristement célèbre pour avoir été témoin de l'assassinat des otages anglais en 1870.

Les communes d'Œniadès, de Thermes, de Dymé *(Patras)*, ainsi que MM. N. Papassanopoulos d'*Elide*, les frères Souliani de *Gythion*, et J. Papastephanos, de *Patras*, ont également envoyé des échantillons de vallonés.

CLASSE XLIV.

PRODUITS DES EXPLOITATIONS ET DES INDUSTRIES FORESTIÈRES.

Les forêts, en Grèce, couvrent une étendue de 5,500,000 stremmes environ ; elles appartiennent presque toutes à l'État et sont sous sa surveillance. Différentes lois ont été publiées pour la protection des forêts ; mais la mauvaise surveillance et le défaut d'études spéciales de la plupart des employés, les abus des paysans et des pâtres, qui y mettent souvent le feu pour avoir des pâturages, font qu'elles sont en mauvais état. Ces forêts ne rapportent que très-peu, et, tandis que le Gouvernement dépense en moyenne

110,000 drachmes par an, leur revenu n'était en 1866 que de 375,000 drachmes, et c'était même la première fois qu'il atteignait un chiffre aussi élevé. Les forêts couvrent la huitième partie du royaume, et cependant tout le bois de construction vient de l'Autriche ou de la Turquie, faute de voies de communication ! La Grèce importait en 1870 pour 2 millions et demi de bois de construction par an; d'après l'ouvrage de M. Bernardakis, et nous ne croyons pas que cette situation se soit sensiblement modifiée, car M. Mansolas, dans sa *Statistique sur l'agriculture* pour l'année 1875, constate qu'en 1875, la Grèce avait importé, d'après les tableaux du commerce, pour environ 4 millions de drachmes de bois de construction ; il est vrai que les bois nécessaires aux constructions navales entrent dans ce chiffre pour une part de 425,000.

Un éminent botaniste grec, qui est en même temps un poëte des plus distingués, M. Th. Orphanidès, a spécialement étudié les forêts de la Grèce ; il a formé et envoyé à l'Exposition de Vienne une collection complète des spécimens des bois qu'elles contiennent. Cette collection se compose de 43 classes et de 109 espèces (121 pièces). Elle figure à l'Exposition universelle de Paris et elle a été classée et organisée selon la méthode particulière de M. Th. Orphanidès, méthode qu'il a exposée lui-même à Vienne, à Florence et à Cologne.

Il n'est pas le seul du reste qui s'occupe de cette question si importante ; la commune d'Amphissa a ex-

posé de l'*écorce de chêne vert*; M. C. GALATHIS, de *Mégare*, les communes d'AEIGÉES, en *Chalcide*, et de MESSAPION, de la thérébenthine; les communes de KIRÉON (*Chalcide*) et d'ORCHOMÈNE (*Mantinée*), des bois d'or et des feuilles de mélane; la commune de NAUPLIE et M. S. N. ZAVITSIANOS, des feuilles de lentisque; M. E. APOSTOLIDÈS, des échantillons de bois de chêne de la propriété de M. Mimon. Enfin, on s'occupe d'organiser en Grèce une société dans le genre de celle du *club Alpin* pour explorer les montagnes et les forêts encore mal connues. C'est M. Pierre Moraïtinis qui a eu la première pensée de cette fondation.

CLASSE XLV.

PRODUITS DE LA CHASSE. — PRODUITS, ENGINS ET INSTRUMENTS DE LA PÊCHE.

Bien que la Grèce soit un pays entouré par la mer, et que la plupart de ses habitants se livrent à la carrière de marins, la pêche ne tient qu'une place insignifiante chez elle; les marins s'occupent surtout du cabotage et des transports. Cette classe n'est donc représentée que par la collection d'éponges qu'ont exposée la COMMISSION CENTRALE et M. EP. SYMÉON, d'*Hydra*.

CLASSE XLVI.

PRODUITS AGRICOLES NON ALIMENTAIRES.

Cette classe renferme un des plus remarquables spécimens des productions agricoles de la Grèce. C'est le coton, le *roi Coton*, comme l'appelait dans un livre célèbre, un savant membre de l'Institut, M. Louis Reybaud.

La production la plus considérable du coton a lieu dans les provinces de la Phthiotide, de la Locride et de Lévadie.

L'espèce de coton qu'on cultive est principalement le coton indigène, dans quelques provinces, et sur une superficie très-limitée ; on cultive aussi celui de la Nouvelle-Orléans.

La production totale du coton, pendant l'année 1877, s'est élevée à 5 millions d'oques. Cette quantité est absorbée tout entière par les filatures du pays. Le prix du coton brut est évalué à 60-70 septa (centimes) l'oque ; or, il faut bien se rappeler que le coton était à peine cultivé en Grèce avant 1863 ; à cette époque, la guerre d'Amérique ayant donné partout une grande inpulsion à cette culture, la Grèce a pris immédiatement sa part du mouvement ; on voit, par cette circonstance caractéristique, la promptitude de ce peuple à entreprendre tout travail qui lui présente une pers-

pective de bénéfices, pour peu qu'il trouve l'entreprise à la portée de ses moyens.

Le coton qui formera bientôt une des principales sources de richesse pour la Grèce, est représenté à l'Exposition par les communes de LÉVADIE, NAXOS, ARGOS, HERACLIOTON, PARACHELOÏTON, MILO, ATALANTE, LAMIA, NAUPLIE, MISSOLONGHI, POLYCTORIES, et par MM. P.-J. PHILONOS, C. LAMRROPOULOS, C. MOUSTACOPOULOS, A. FOURNABIS et P. TRIVOLIS, de Corfou.

La filature de soie de FELS et C[ie] à *Calamata*, dont nous avons parlé longuement plus haut, a exposé aussi des cocons de soie.

Le rendement de ces cocons de soie s'est élevé en 1877 à 93,500 oques, et leur prix est évalué de 3 à 18 drachmes l'oque. La plus grande partie de ce rendement, 82,500 oques, provient d'une graine unique.

Des cocons de soie ont été aussi exposés par la filature de soie de STAVRIANOPOULOS et A. COTZOPOULOS, à Sparte, et par les FRÈRES SOULAKIS, à Gythion.

Les communes de NILÉE et de CHALCIS ont envoyé de la garance et de la graine de garance, ainsi que M. J. CATSAROS, d'Athènes.

Les communes d'HESTIÉE à *Xerochori*, de LIVADIE et de NAUPLIE, du *sésame*, du *cumin*, de l'*anis* et de la *sauge aromatique*, *matières oléagineuses*.

Les oliviers forment une des principales richesses du pays. La plupart de ces arbres avaient été brûlés ou arrachés pendant la guerre de l'Indépendance par les

hordes d'Ibrahim-Pacha, mais aussitôt la liberté reconquise, le peuple se mit à replanter et à greffer les arbres sauvages, et M. Leconte constatait dès l'année 1843 que, dans l'Acarnanie seulement, on en avait greffé cinq cent mille. Grâce à cette activité, le pays était enrichi en 1854 de deux millions trois cent mille oliviers productifs qui donnaient 1 million d'oques d'huile. Si de cette époque nous descendons en 1860, nous trouvons ce chiffre singulièrement augmenté, la statisque *agricole-officielle* de cette année ayant constaté l'existence de sept millions cinq cent mille arbres donnant 5,813,315 oques d'huile et occupant 370,000 stremmes de terre. Aujourd'hui l'augmentation est encore plus considérable, car la dernière statistique officielle évalue la production de l'huile à 20,000,000 d'oques. Une grande partie de l'huile produite est exportée en Autriche, en Angleterre et en Turquie, ainsi que dans d'autres États. Le revenu des plantations d'oliviers de la Grèce a subi une progression toujours croissante, et la production de l'huile s'est sensiblement améliorée à la suite de l'installation de pressoirs plus parfaits, dont quelques-uns pressurent exclusivement les noyaux des olives, qui, autrefois, ne rapportaient aucun revenu ; mais aujourd'hui on estime qu'ils rapportent près de 12,000,000 d'oques d'huile de noyaux, pour une valeur approximative de 400,000 drachmes.

On compte en Grèce onze établissements à vapeur de pressoirs d'olives qui réunissent une force de

192 chevaux. Sur ces onze établissements, il y en a quatre pour l'huile de noyaux.

Il serait trop long d'énumérer les communes et les particuliers qui ont pris part à l'Exposition et qui ont envoyé des huiles ; les communes sont au nombre de vingt, et les exposants de douze. Nous nous bornerons à signaler l'établissement de MM. Charialos et Ralli, pour l'huile par le sulfure de carbone, fondé à Éleusis en 1877. La valeur des bâtiments et des machines est évaluée à 280,000 francs. La machine a une force de 8 chevaux, le produit de l'huile de noyaux d'olives est expédié à Marseille.

M. C. Évangelis a envoyé une collection complète de cire et de bougies ; son établissement est le plus important de tous ceux qui existent en Grèce ; la Commission centrale a envoyé aussi une collection de cire blanche, jaune et en cierges, des communes suivantes : *Thèbes*, *Aulis-Thèbes*, *Perachoro-Corinthie*, *Corinthe-Corinthie*, *Cranide-Spetzia*. La production totale de la cire en Grèce peut être évaluée approximativement à 40,000 oques ; M. B. Karnesis de *Mégaride*, l'Établissement religieux de l'Évangélistrie, à *Tinos*, M. P. Bouas de *Corfou* ont aussi exposé de la cire blanche et jaune ; les communes de Salamine et d'Idyllie ont envoyé de la résine ; M. C. Galatis, de la poix-résine, et M. S. N. Zavitsanos, du marc de vin.

Tabacs. — Le sol de la Grèce est très-favorable à la culture du tabac, aussi cette culture reçoit-elle de

plus en plus les soins des habitants, et les progrès en sont-ils assez importants. Les chiffres suivants peuvent se passer de commentaires.

En 1856 cette culture occupait		17,502	stremmes,
En 1859	—	22,484	—
En 1860	—	25,996	—

Dans ces dernières années, la culture du tabac s'est étendue jusqu'à 42,000 stremmes de superficie environ et le produit a été évalué à 3,120,200 oques. En 1860, la culture du tabac ne dépassait pas 20,000 stremmes et son produit 1,070,000 oques. La moitié à peu près du tabac est exportée, et le surplus, avec celui qui est importé des autres pays et surtout de la Turquie, est employé dans le royaume où l'on estime la consommation environ à 2,000,000 d'oques ; cela représente 137 oques et 190 drammes pour cent habitants, soit en kilogrammes 176,25.

La qualité des tabacs grecs s'est sensiblement et considérablement améliorée dans ces dernières années, et, presque tous les défauts qu'on leur reprochait autrefois ont complétennent disparu. Ils se distinguent particulièrement par leur couleur et la pureté de leur arôme.

Du reste un fait suffit à prouver la supériorité des tabacs grecs : l'exportation s'en faisait autrefois principalement en Angleterre ; mais, dans ces dernières années, la régie française s'est adressée également à la Grèce pour recevoir une certaine quantité de tabacs,

et la Belgique a suivi son exemple. Comme pour l'huile, de nombreuses communes dont il serait trop long d'énumérer les noms que l'on trouvera au catalogue détaillé, ont exposé une collection des plus complètes de tabacs grecs en balles, en feuilles, coupés, en cigarettes. Plus de vingt-cinq communes ont pris part à cette exposition qui renferme toutes les espèces de tabacs cultivés en Grèce ; dix exposants particuliers se sont joints à elle, ce sont : MM. E. Apostolides, de la propriété d'un français, de Mimon ; X. N. Zavitsianos, de Nauplie, N. D. Zotos, du village de Confodendra ; G. Grammaticopoulos, de Zante ; J. Nikolakis, de Corfou ; S. Mantzaros, de Syra ; et Zacarakis, également de Syra. Ces deux derniers ont envoyé des cigarettes et du tabac coupé.

SAVONS.

Dans plusieurs villes de la Grèce on fabrique du savon ordinaire ; dans quelques-unes, il y a des savonneries dont le plus grand nombre n'ont pas d'importance au point de vue industriel. Parmi ces établissements, huit à Zante, cinq à Corfou, deux à Lamia, deux à Stylis, un à Amphissa, cinq à Triphyllie, sont les plus importants. Les savons ne sont représentés à l'Exposition que par MM. Lachanas, de Parnassii, E. Philiotis et S. Kairophylakas, de Zante.

CLASSE XLVII.

PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES.

Les frères G. Dessila, de Corfou, ont envoyé, comme produits chimiques de l'eau distillée de fleur d'oranger, de cédrat, de menthe poivrée, de romarin, de rot, d'absinthe, de lavande, de camomille ; du carbonate de fer effervescent, du citrate de magnésie et de l'huile de foie de morue avec iodure de fer ; M. J. N. Zavitsianos, des onguents ; M. A. Diamonitès, des échantillons de colle forte fabriquée avec des rognures de peau.

Eaux minérales. — C'est dans cette classe que doivent se placer les eaux minérales thérapeuthiques qui se trouvent en si grande quantité dans la Grèce, et qui sont représentées à l'Exposition par seize spécimens les plus importants. De plus, il été publié à Paris, chez Alban-Lévy, rue de La Fayette, à l'occasion de l'Exposition, un court mémoire descriptif, qui donne aussi les résultats des observations thermométriques et barométriques, ainsi que les analyses faites jusqu'à présent.

Comme ces eaux minérales sont fort peu connues, nous croyons nécessaire de les indiquer au moins succinctement.

La plupart de ces eaux minérales se trouvent dans les îles.

Ainsi, il y a trois sources à Milo, eaux sulfureuses.

L'île de Santorine, si célèbre par ses volcans, possède deux sources, l'une muriatique-ferrugineuse qui fut étouffée lors de la dernière éruption de 1866, l'autre sulfureuse, située près de la mer.

L'Ile de Papos, célèbre par ses carrières de marbre, possède une source, celle des Saints-Anargyres, près de la ville de Naoussa.

Les célèbres sources de l'île de Kythnos sont éloignées de 400 mètres du port de Sainte-Irène, et jaillissent de schiste de mica en contact avec du marbre et une pierre calcaire dense. Il y a la source de Cacavo ; la source sulfureuse des Saints-Anargyres ; une source ferrugineuse ; le limon s'emploie aussi pour les maladies de peau. Il y a à Kythnos de très-bons établissements, visités annuellement par trois cents à trois cent cinquante malades, pendant la saison qui dure du mois d'avril à la fin de septembre. L'établissement, dont M. Hansaras est le médecin, contient soixante-dix chambres, quatre salons et une grande salle. Le bain contient quatorze baignoires en marbre et deux chambres pour les douches.

L'île de Kéa possède une source alcaline près du couvent de Sainte-Marine.

L'île d'Andros a une source alcaline, nouvellement découverte.

L'île de Tinos une source alcaline jaillissant de schiste de chlorite en contact avec de la serpentine.

Les sources célèbres d'Œdipso se trouvent sur la côte au nord-ouest de l'île d'Eubée, et sont les plus chaudes de toute la Grèce ; leur température varie de 47°50 à 90°. L'établissement d'Œdipso qui contient trente chambres, est visité par deux cents à trois cents malades rhumatisants. La saison dure du 1er mai au 1er septembre. Le gouvernement y entretient à ses frais un médecin pendant la saison.

Dans l'île d'Égine, une source salée, jaillissant d'une pierre calcaire dense, se trouve au nord de la ville d'Égine.

Il y a à Zante deux sources : l'une sulfureuse, dans la partie septentrionale de l'île, près de Xyngia, prenant naissance dans une grotte ; l'autre, muriatique, dans la partie méridionale de l'île, près de Chéri.

Cythère a une source ferrugineuse froide, à quatre heures de la ville, dont l'eau n'est employée que par les habitants de l'île.

Céphalonie a aussi une source sulfureuse froide, jaillissant de pierres calcaires. Elle se trouve à une distance de deux heures de la ville de Lixoori. L'eau s'en expédie à l'étranger, à Trieste, etc.

Dans le Péloponèse, à l'isthme de Corinthe, Cenchrées, située sur la côte orientale à 200 mètres de la mer, a une source qui jaillit à une hauteur de 50 mètres, de pierres calcaires à la température de 18°.

Les sources de Soutraki jaillissent, tout près de la mer, d'une pierre calcaire dense, sur la côte du nord-ouest de l'isthme. M. Personne, pharmacien en chef

de l'hôpital de la Pitié, a analysé les eaux de Soutraki. Il y a un établissement depuis 1867.

Epidaure a une source jaillissant sur la côte septentrionale du Péloponèse, à la température de 15°.

La presqu'île de Methana, devenue si célèbre par les éruptions volcaniques qui y ont lieu, possède aussi différentes sources. Les sources sulfureuses de Bromolinini jaillissent sur la côte orientale de la presqu'île, d'une pierre calcaire dense, et deux sources sulfureuses jaillissent de trachytes sur la côte septentrionale entre Counoupitza et Catomousca.

Calavria possède une source jaillissant à une hauteur de 44^{m},6 de schiste d'argile, en contact avec de la serpentine.

Hermione a une source qui se trouve dans la cour du couvent des Saints-Anargyres et qui a une hauteur de 31^{m},6.

La source d'Esculape est située près de Sigourio, entre Nauplie et Epidaure; sa température est de 19°.

Sur le golfe d'Argos se trouve la source de Mousti, fort riche en eau.

A Gythion, il y a deux sources, une sulfureuse froide située près de Scutari, l'autre près de Pétékéti, jaillissant d'une pierre calcaire.

Moselli a une source située près du village de *Castanitza*, et s'élevant à une hauteur de 1,160 mètres.

Sur la côte occidentale du Péloponèse, la source sulfureuse de Kaïapha prend naissance dans une grotte.

Il y a un établissement qui a été visité l'année dernière par quatre-vingts malades.

A Skyllos, près d'Olympie, on a découvert une nouvelle source.

A Kyllène, des sources sulfureuses jaillissent d'une pierre calcaire dense.

A Karitaena, sur la rive gauche de l'Alphée, près de l'ancien Bathos, se trouve une source sulfureuse froide dont les habitants emploient l'eau pour les bains et pour boisson.

A Ali-Dchélèbi, une source salée, très-riche en eau, se trouve au sud de l'ancien Olenos.

Dans la Grèce continentale, sur la côte orientale se trouvent les fameuses sources des Thermopyles, sources sulfureuses chaudes comme le nom l'indique, s'élevant de 39° à 57°50, et jaillissant d'une pierre calcaire dense.

Les sources sulfureuses d'Hypate, prennent naissance au haut d'une colline haute de 20 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'établissement, situé près de ces sources, est visité annuellement par cent cinquante à deux cents malades.

A Vonitza, en Acarnanie, il y a une source salée, de même qu'à Carvassaras.

A Naupacte, source sulfureuse à six heures de Lépante, comme à Galaxidi ; à Saint-Lucas, source de sel amer, à quatre heures de Livadia.

A Thèbes, source sulfureuse chaude, jaillissant de pierres calcaires.

A THESPROTIA, source ferrugineuse, employée autrefois et abandonnée de nos jours.

A REITOI, source salée très-abondante, située sur la voie sacrée d'Athènes à Eleusis.

A PHREATYS, source sulfureuse, au Pirée.

Au LAURIUM, source salée employée par les habitants.

A VARI, source faiblement salée et employée de même.

Nous nous sommes un peu étendus sur les sources minérales de la Grèce, parce que c'est la première fois, croyons-nous, que l'on s'est occupé d'en faire le relevé et d'en analyser les eaux. On trouvera tous les détails techniques dans la brochure que nous avons signalée plus haut : *Catalogue des eaux minérales de Grèce. Paris, Alcan-Lévy,* 1878.

CLASSE XLIX.

CUIRS ET PEAUX.

Nous aurons terminé la revue de ce groupe, en disant quelques mots de la façon dont la Grèce est représentée dans cette classe.

L'industrie du corroyage constitue l'une des plus importantes ressources de la Grèce. Elle s'exerce plus particulièrement à Syra où il existe neuf ateliers de corroyage qui fonctionnent depuis de longues années. Le premier a été installé en 1834 et le dernier en 1872.

La production annuelle de ces établissements est évaluée à 10 millions de francs.

Le plus ancien établissement de Syra dont la production annuelle monte à 3 millions de francs, est celui de P. KALOUTA, qui a exposé des cuirs corroyés d'après le système français.

Le plus récent, celui d'ELIAS KOTAKI, fondé en 1872, qui occupe environ 15 ouvriers par jour et dont la production annuelle est évaluée à 200,000 francs, a envoyé 6 espèces de cuirs corroyés.

Les communes d'AMPHISSA, d'ANDROS et de CYTHÈRE ont exposé également des cuirs corroyés.

GROUPE VI.

OUTILLAGE ET PROCÉDÉS DES INDUSTRIES MÉCANIQUES.

CLASSES L A LXVIII.

Ce groupe, qui est, on le comprend, un des plus faiblement représentés à l'Exposition, renferme cependant plusieurs spécimens d'un haut intérêt.

Dans le groupe précédent, nous avons incidemment parlé du matériel et des procédés de l'exploitation des mines et de la métallurgie (classe 50), et nous avons dit que le matériel venait presque exclusivement d'Europe. Le matériel des exploitations rurales et forestières (classe 51) est très-primitif, ainsi que celui des usines agricoles et des industries alimentaires (classe 52) ; le matériel des arts chimiques, de la pharmacie et de la tannerie (classe 53) vient également d'Europe, ainsi que les machines et appareils de la mécanique générale (classe 54) et les machines-outils (classe 55) ; le matériel et les procédés du filage et de la corderie (classe 56) ne sont représentés que par une collection de cordages ; nous avons parlé plus

haut du matériel et des procédés du tissage (classe 57); du matériel et des procédés de la couture et de la confection des vêtements (classe 58); du matériel et des procédés de la confection des objets de mobilier et d'habitation (classe 59); du matériel et des procédés de la papeterie, des teintures et des impressions (classe 60).

La classe 61 (machines, instruments et procédés usités dans divers travaux) est mieux représentée par l'établissement de M. G. Basiliadès, au Pirée, qui expose une machine verticale amovible, à foyer intérieur, un bouilleur et des tubes en laiton verticaux et inclinés. Surface de chauffe, 7 mètres carrés : diamètre extérieur de la chaudière, 1,10; hauteur de la chaudière, cheminée non comprise, 2,50; espace nécessaire pour la chaudière et pour son chauffage, 2,50 × 1,50.

Les avantages de ce système de chaudière sont : 1° production rapide de la vapeur; 2° économie considérable de combustible; 3° dessiccation complète de la vapeur sortant de la chaudière, à cause du passage de la boîte à fumée; 4° volume restreint comparativement à la surface de chauffe; 5° nettoyage facile à cause de l'amovibilité de la chaudière; 6° ramonage aussi facile par le haut en déplaçant la cheminée, ou par un jet de vapeur.

L'établissement de M. G. Basiliadès, fondé en 1861, possède une fonderie complète, qui lui permet de construire toutes sortes de machines pour les besoins de l'agriculture, de la marine et de l'industrie. Cet

atelier rend des services signalés au pays et notamment à l'agriculture, par la confection des charrues perfectionnées et de tous les outils nécessaires à la culture de la terre.

Outre cet atelier, il y en a en Grèce cinq autres pour la construction des machines, deux encore au Pirée, un à Patras et deux à Syra.

La classe 62 (carrosserie et charronnage) et la classe 63 (bourellerie et sellerie)auraient pu être représentées d'une façon intéressante, si l'on avait exposé les modèles des selles et des chariots originaux du pays.Mais aujourd'hui l'industrie locale pour ces sortes d'objets tend à disparaître, et tout vient d'Europe et surtout de Paris. Il en est de même pour la classe 64 (matériel des chemins de fer) dans un pays qui n'a qu'une seule et très-courte ligne de chemin de fer qui va du Pirée à Athènes.

La classe 65 (matériel et procédés de la télégraphie électrique) est représentée par M. P. GRAVENGER qui a exposé un appareil électrique de son invention, destiné uniquement à l'usage des sonnettes électriques, et ayant des avantages supérieurs à ceux en usage ordinaire, car il a la propriété de donner un courant électrique intense et durable pendant plusieurs années, sans qu'on ait besoin de le réparer ou de renouveler les matières qui le constituent.

Dans la classe 66, c'est la COMMISSION CENTRALE qui expose une collection de matériaux de construction.

La classe 67 est représentée par MM. N. Pappapetros, qui a exposé les modèles de 4 navires avec esquisse ; N. Salomon, P. Boumis, de Syra, et Michel Confoudakis, de Syra, qui ont exposé des modèles de navires.

C'est à Syra et à Galaxidi que se trouvent les deux plus importants chantiers de construction navale de la Grèce. On y construit chaque année plus de cent navires d'une contenance moyenne d'environ 11,000 tonnes.

GROUPE VII

PRODUITS ALIMENTAIRES.

Il est reçu aujourd'hui que l'agriculture donne la mesure des progrès d'une nation et de la sagesse de son gouvernement. Voyons donc ce que la Grèce a fait dans cette voie: mais n'oublions pas que la Grèce est avant tout un pays de montagnes, et que ces montagnes, particulièrement celles du Péloponèse, sont en général remplies de précipices : n'oublions pas non plus que, dans les plaines qui pouvaient être rendues fertiles, une guerre terrible avait tout dévasté ; que l' « état de misère dans lequel les paysans grecs se trouvaient réduits était tel, qu'en 1831 (d'après le rapport d'un témoin oculaire M. Thiersch), un tiers seulement possédaient une paire de bœufs, plusieurs en possédaient en commun ; quant aux autres, ils étaient obligés de labourer la terre avec une hache ; les canaux et les aqueducs avaient été complétement détruits. »

Aujourd'hui les étrangers qui entrent dans le port du Pirée sont frappés de la nudité des montagnes et

des collines. En effet, ces rochers sont déboisés ; mais la plaine qu'on traverse ensuite pour se rendre à Athènes, atténue cette mauvaise impression, car elle est toute plantée d'oliviers, de vignes et d'arbres fruitiers. La plaine de l'Attique est couverte de cultures ; parmi les champs cultivables des autres provinces une partie seulement reste encore inculte. Dans la Grèce continentale, les plaines de l'Acheloüs, en Acarnanie, de l'Asopos en Attique, du Céphise béotien près de Chéronée, sont riches et vertes ; en Morée, partout où la terre est susceptible de culture, dans ses plaines de l'Eurotas en Laconie, du Pamissos en Messénie, de l'Alphée et du Pénée en Élide, elle est cultivée.

Si nous passons aux détails statistiques, nous trouvons des renseignements plus précis : En 1861, la division agricole du royaume, avant la réunion des Iles Ioniennes, donnait, en chiffres ronds, 45, 689 kilomètres carrés. Il résulte de ce tableau que la moitié seulement du sol est susceptible de culture, et que sur cette partie plus des 2/5 étaient cultivés en 1861. Mais la production agricole a augmenté depuis cette année dans toutes les cultures de plus des 2/3. On peut donc dire que l'étendue des terres cultivées se trouve aujourd'hui augmentée au moins d'un tiers. Malgré cela, 47 p. 0/0 environ des terres cultivables restent en friche. Dans des conditions normales, c'est beaucoup ; en Grèce, c'est peu ; la population de la Grèce est plutôt une population de marins que d'agri-

culteurs; de plus, et c'est un lieu commun de le répéter, la principale force de l'agriculture consiste dans le nombre des bras. Or, il ne faut jamais oublier le dépeuplement de la Grèce, après la guerre de l'Indépendance; en 1830, sur 800,000 habitants, plus du quart, c'est-à-dire 200,000, avaient péri par le fer et par le feu. C'est donc 15 habitants par kilomètre carré que trouva la renaissance; or la Belgique en compte 160 ; l'Angleterre 96, et la France 69. Il serait donc injuste de reconnaître l'importance des résultats obtenus en quarante ans par des hommes privés de capital et d'instruments aratoires.

D'un autre côté, la statistique nous montre qu'en 1870, la classe agricole avec les pâtres formait 48 p. 0/0 de la population entière ; c'est donc la moitié de la population entière qui est occupée aux travaux de la terre. En France, la proportion est de 51 p. 0/0, en Saxe de 25 p. 0/0, en Angleterre de 12 p. 0/0. On voit donc que, sous ce rapport encore, la Grèce essaye de se mettre au niveau des autres nations.

La classe 69, comprenant les céréales et produits farineux avec leurs dérivés, est représentée par la COMMISSION CENTRALE, qui a envoyé une collection de froments provenant de près de soixante communes dont les noms figurent au catalogue général.

La production du froment pendant l'année 1877 a été évaluée à 4,500,000 kilog ; et provient d'une superficie de 1,600,000 stremmes. Un tableau très-intéressant qui se trouve à la page 47 de l'ouvrage de

M. Mansolas qui nous sert de guide, et que le manque d'espace ne nous permet pas de reproduire, donne le poids par hectolitre de blés exposés.

Le froment produit en Grèce prend, de ses différentes variétés, des noms distinctifs, savoir : blé roussia, blé monologi, blé gréminia, blé platina, blé déminite, blé saparni, blé rouge.

La COMMISSION CENTRALE a exposé également une collection d'orges provenant de quarante communes différentes.

La production de l'orge a été évaluée en 1877 à 2,190,000 kilog sur une superficie de 700,000 stremmes.

De même pour le maïs, qui est présenté par quarante communes différentes, et par six exposants particuliers.

La Grèce a exposé également du riz, du seigle, de l'avoine, des pois chiches et du méteil.

La classe 70 (produits de la boulangerie et de la pâtisserie) est représentée par M. D. TZALIKIS, de Corfou. Il y a en Grèce, dans dix-huit villes et bourgs, quarante-quatre moulins à farine, mus par la vapeur, qui réunissent ensemble une force de huit cent soixante-quinze chevaux et de cent vingt-huit paires de meules. Ils moulent annuellement du blé pour une valeur de 23,000,000 de francs. Outre ces moulins, il y a encore environ 3,000 moulins hydrauliques et 700 moulins à vent. On compte douze fabriques de pâtes alimentaires qui donnent des produits remarquables.

Dans la classe 71 (corps gras alimentaires, laitages

et œufs), les communes d'*Idyllie*, *Silanti*, *Kyréon*, *Phénéos* (de Corinthie), et *Megalopolis* ont exposé du beurre ; les *monastères de Saint-Lucas* et de *Jérusalem* à Lévadie, ainsi que les communes de *Doriée* (Parnassi), *Carga* (Leucade), *Antikyrra*, *Amphissa* et le *monastère de Tinos*, l'*Evangélistra*, du fromage. La commune de Cythère, avec ses cailles salées ; MM. P. Tzoutzouris et P. Karenisis, de Salamine, avec leurs polypes ; M. J. Catzaros, avec sa collection de crustacés et de sèches salées, représentent la classe 72 (viandes et poissons).

La classe 73 (légumes et fruits) est représentée par la collection de *lentilles*, de haricots, de pois chiches, de pommes de terre, de pois, de fèves, d'oignons, de citrouilles, etc. de vingt communes et de M. G. Vlachos, de Corfou.

M. G. Vlacos, de Corfou, a exposé de plus des noisettes, des noix, des amandes, des oranges, des cédrats, des jujubes ;

La pépinière nationale, des fruits du pistachier (*Pistacia vera Lin*), de la récolte des années 1875-1876.

Cet arbre, cultivé dans la pépinière nationale depuis six ans, est introduit et prospère dans toute la Grèce, greffé sur le *Pistacia Terebenthus*, arbre indigène qui couvre tout le bas des pentes des montagnes du Péloponèse.

M. Th. Orphanidès, dont nous avons eu souvent à rappeler le nom, nous a promis d'envoyer en temps

utile une collection des différentes variétés des raisins de la Grèce.

Qui ne connaît les raisins de la Grèce et particulièrement ce raisin de Corinthe d'un usage universel dans la pâtisserie du monde entier ? La production de ce raisin est une des grandes sources de revenus pour la Grèce. Pendant l'année 1877, cette production a été évaluée à 175,000,000 de livres provenant de la culture d'une superficie de 370,000 stremmes. La superficie occupée par les raisins augmente chaque année, et, comparativement à l'étendue occupée en 1867, 155,000 stremmes, celle d'aujourd'hui présente une augmentation du double.

La culture du raisin blanc, connu sous le nom de raisin de Smyrme ou razalia, a été introduite depuis peu d'années et a paru donner des résultats assez satisfaisants.

L'exportation du raisin sec de Corinthe rapporte annuellement à la Grèce une somme de 30 à 35 millions de francs.

N'oublions pas encore qu'en 1830, au lendemain de la guerre de l'Indépendance, cette culture n'occupait qu'un espace de 10,000 stremmes en tout ; en quarante-huit ans, elle est devenue trente-sept fois plus grande ; ces chiffres se passent aisément de commentaires.

La Grèce a également envoyé à l'Exposition des raisins secs, des raisins blancs, des figues et des olives conservées.

CONDIMENTS ET STIMULANTS ; SUCRES ET PRODUITS DE LA CONFISERIE.

De tout temps les orientaux ont eu un goût très-marqué pour les sucreries ; les Grecs ne font pas exception à cette règle, et différents établissements ont exposé divers produits de confiserie et de sucrerie.

L'établissement de M. S. Paulidis à Athènes, fondé depuis une trentaine d'années environ, a exposé diverses espèces de sucreries et du chocolat pour la fabrication duquel il possède une petite machine à vapeur.

Le même établissement et celui de M. G. Solon et fils ont exposé une collection remarquable de sirops et de liqueurs sucrées, et M. M. Palmoustos à Syra, une collection de sirops et de mastic. Dans ce dernier établissement, fondé en 1860, on fabrique diverses sortes de boissons alcooliques. Le débit annuel en vin raisiné arrive au chiffre de 40,000 oques ; en vin rouge à 7,500 oques ; le débit en boissons alcooliques et surtout en mastic, à 150 oques par jour.

Huit autres exposants ont envoyé des spécimens de liqueurs et de sirops.

Tout le monde connaît aussi le miel, ce fameux miel de l'Attique, fait par les abeilles de l'Hymette qui se posaient sur les lèvres de Platon endormi, comme sur une fleur, à ce que raconte une poétique légende.

La Commission centrale en a exposé divers échan-

tillons provenant de plusieurs communes différentes, et M. C. Collas d'Athènes a envoyé une collection bien soignée de miel de l'Attique.

La classe 75, celle des boissons fermentées, est une des mieux et des plus complétement représentées à l'Exposition.

La culture de la vigne pour le vin se ren contre dans tous les départements de la Grèce, et, dans l'ordre suivant : 1° Achaïe et Elide ; 2° Cyclades ; 3° Arcadie ; 4° Attique et Béotie ; 5° Argolide et Corinthie, etc.

La vinification avait été pendant longtemps fort négligée en Grèce ; aussi ses vins étaient-ils seulement destinés à la consommation locale, et, pour les conserver, on les préparait avec de la résine recueillie sur les pins, procédé détestable, mais qui remonte à une très-haute antiquité, car la légende et la statuaire nous ont toujours montré le thyrse de Bacchus surmonté d'une pomme de pin. Mais petit à petit, les moyens de fabrication se sont améliorés, et cet article a pu figurer honorablement pour la première fois sur le tableau de l'exportation en 1858. Aujourd'hui, l'art de faire le vin a atteint en Grèce un degré de perfectionnement assez satisfaisant pour qu'on puisse prévoir l'ave nir peu éloigné où les vins de Grèce seront connus et recherchés en Europe, et où cette industrie deviendra une source d'importants revenus pour le pays.

Nous demandons la permission de nous étendre un

peu sur ce chapitre, qui est le dernier de ce groupe.

L'ÉTABLISSEMENT DE VINIFICATION DE M. G. SOLON et FILS, dont nous avons déjà parlé plus haut, fondé en 1871, fait des vins de toute espèce et particulièrement avec des raisins de l'Attique. Les vins qu'il a exposés et qui constituent une collection très-remarquable des vins de l'Exposition de la Grèce, sont de quatre espèces :

1° Vins blancs d'Athènes (côtes de Parnès, des années 1874 et 1877) ;

2° Vins rouges d'Athènes (côtes de Parnès des années 1872 et 1877);

3° Vins de liqueurs (de Phalères, muscat, des années 1874 et 1875) ;

4° Vins des îles (des années 1875 et 1875) ;

Ces produits s'écoulent dans l'intérieur de la Grèce et dans quelques pays de l'Orient, notamment à Constantinople.

M. C. CASSAVETI qui expose une collection de vins en bouteilles, tire ses vins des vignobles qu'il cultive lui-même. Il fait du vin rouge et du vin blanc avec des raisins secs.

M. C. PETSALIS expose des vins de deux espèces ; vin blanc des récoltes de 1872 et de 1873, et du vin rouge des récoltes de 1873 et de 1875. Ils proviennent du crû de la propriété de l'exposant, village de Varvara, commune d'Istiée, ancienne *Istia* sur l'Eubée. Sa production annuelle est d'environ 60,000 oques de vin.

M. G. GEORGANDAS, est le premier qui ait fondé en 1852, à *Kiphissia* dans l'Attique, un établissement de

vinification. Il cultive des vignes et des vignobles dont il tire les vins qu'il fabrique selon la méthode française. Les vins blancs ont un arôme et un bouquet remarquables. Il produit trois espèces principales de vins blancs, rouges et ordinaires rouges; il a exposé des produits de sa récolte de vin blanc (1874) et de vin rouge (1876).

La COMMISSION CENTRALE a exposé des vins des communes suivantes : Œdipsos, — Myrtountion, — Calavryta, — Chalcis, — Didymi, — Andros, — Thira, — Hopitaïdès, — Sfakiotes (Leucade), — Exanthie (Leucade), — Ithaque, —Hestiée, — Eurosthènes, — Œtolicon, — Némée, — Argos, — Lyrquie, — Mégare, — Milo, — (vin cuit au soleil de 1875 et de 1877; vin rouge ordinaire de 1876 et 1877; vin raisiné de 1877.) Les vins de l'île de Milo sont tous aromatiques comme ceux de Thira, et ils peuvent être rangés parmi les plus exquis de la Grèce.

L'établissement de M. L. SYPSOMOS, de Patras, provient d'un des premiers établissements de ce genre, fondé en Grèce en 1857, par une Société anonyme qui avait un capital social de un million de drachmes, et qui a été dissous après quelques années. La valeur totale des produits annuels est évaluée à 70,000 francs.

La SOCIÉTÉ ACHAÏE, pour la fabrication des vins, a été fondée à Patras en 1872; elle produit des vins de raisins et de raisin sec de Corinthe, et spécialement des vins de dessert ayant un arôme et un bouquet d'une extrême finesse.

L'ÉTABLISSEMENT VINICOLE DES FRÈRES TRIPOU, fondé en 1863, a introduit dans sa fabrication de notables améliorations depuis l'année 1871. Il fait des vins rouges exquis de raisins de Corinthe. Sa production annuelle s'élève à environ 200,000 oques, et il ne tire de ses caves pour la vente que des vins de trois années. Les vins de cet établissement, connus sous le nom de vins d'Acrocorinthe, sont importés en grande quantité en Allemagne.

Il n'a exposé qu'une seule espèce de vin, le vin rouge de 1874. Les analyses qu'on en a faites, ont constaté qu'il renferme une quantité notable d'acide tannique, 0,104 p. 0/0.

M. N. DE CIGALAS a exposé une collection de vins de l'île de Thira.

Les vins de l'île de Thira peuvent être regardés comme les plus exquis des vins grecs.

Leur production annuelle est évaluée à 3 ou 4 millions d'oques. Les quatre cinquièmes des vins de Thira sont légèrement acidulés et secs, soit rouges, soit blancs, et l'autre cinquième se compose de vins doux, rouges ou blancs, connus sous le nom de *Vino Santo*. A Thira règne l'usage d'exposer les raisins au soleil, pour produire un vin plus doux, plus spiritueux et contenant plus de substances succulentes : c'est de cette manière qu'on prépare tous les vins sucrés de cette île.

L'exposant, propriétaire et cultivateur de vignobles, a fondé depuis plusieurs années, à Thira, un établis-

sement de vinification, qui produit des vins excellents qu'il exporte en Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en Belgique.

Il a exposé les vins suivants :

1° Vins blancs d'Ascania (vins de dessert);

2° Vins rouges d'Ascania ;

3° Vins appelés vins d'Amour.

L'établissement de M. Palmoutos, de Syra, a exposé aussi différents échantillons de vins, ainsi que MM. A. Koragios, de Corfou ; J. Ventouros ; A. Makedos ; A. Papadopoulos, également de Corfou, etc., etc.

Nous nous sommes un peu étendus sur cette branche nouvelle de l'industrie hellénique, parce qu'elle nous montre, d'une part, l'ardeur des Grecs pour développer les richesses de leur pays, et de l'autre, leur amour du progrès.

Nous n'avons rien à dire des deux derniers groupes VIII et IX (agriculture et horticulture) pour lesquels la Grèce n'a rien envoyé et ne pouvait absolument rien envoyer de nouveau, surtout en France, d'où elle tire presque toutes ses machines.

Seulement, avant de terminer notre travail par une très-courte note complémentaire sur la législation qui régit la propriété industrielle et la propriété littéraire et artistique, qu'il nous soit permis de dire, en un seul mot, pour nous excuser de l'importance peut-être exagérée que nous avons donnée à une exposition qui, au premier abord, ne tient qu'un rang modeste dans ce superbe rendez-vous des nations au Champ de Mars, que,

dans notre revue, nous avons toujours prié le lecteur de se rappeler que la Grèce telle qu'elle est et telle qu'elle s'est présentée à l'Exposition universelle, ne compte pas encore cinquante ans d'existence, et que nous avons cru qu'il était bon et qu'il pouvait être utile pour les nations mêmes, et surtout peut-être pour les plus grandes, les plus puissantes ou les plus redoutées, de leur montrer ce que l'héroïsme d'abord, ce que la sagesse ensuite, le patriotisme toujours pouvait faire d'un pays en moins d'un demi-siècle.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

SUR LA LÉGISLATION QUI RÉGIT EN GRÈCE

LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE, ET LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Législation. — Le Code pénal du 30 décembre 1833 (art. 432 et 433) contient des dispositions générales sans distinguer la propriété industrielle de la propriété littéraire et artistique.

Durée du droit. — L'auteur d'œuvres se reproduisant par l'impression n'a pas un droit sur son œuvre pendant toute sa vie; la durée du droit n'est que de 15 ans à partir de la première publication. Mais le souverain peut accorder un privilége plus étendu.

Les découvertes, œuvres ou productions scientifiques ou artistiques sont soumises au régime du privilége.

Contrefaçon. — Pendant les quinze années, ou pendant la durée du privilége, la partie lésée peut faire saisir les exemplaires contrefaits et poursuivre les contrefacteurs.

Pénalités. — L'amende est de 200 à 2000 drachmes (180 à 1800 fr.) lorsqu'elle n'a pas été fixée par le privilége sans préjudice des dommages-intérêts.

Droit international. — L'étranger, même s'il n'a pas de privilége spécial, est protégé pour quinze années, si les Grecs sont protégés dans le pays auquel il appartient; ce qui existe en France pour la propriété littéraire et artistique depuis le décret du 28 mars 1852.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos.. I

Introduction sur le gouvernement et la statistique de la Grèce.. 1

PREMIÈRE PARTIE.

LA GRÈCE.

Aperçu général de l'histoire de la Grèce.................. 17

Tableau chronologique des principaux faits............... 79

Géographie de la Grèce........................... 97

DEUXIÈME PARTIE.

LA GRÈCE A L'EXPOSITION DE 1878.

Plan général de l'Exposition............................ 121

Façade nationale de la Grèce............................ 134

Groupe I. — Beaux-arts................................ 147

Groupe II. — Education et enseignement. Matériel et procédés des arts libéraux............................ 164

Groupe III. — Mobilier et accessoires.................. 203

Groupe IV. — Tissus, vêtements et accessoires........... 213

Groupe V. — Industries extractives, produits bruts et ouvrés.. 231

Groupe VI. — Outillages et procédés des industries mécaniques.. 253

Groupe VII. — Produits alimentaires.................... 257

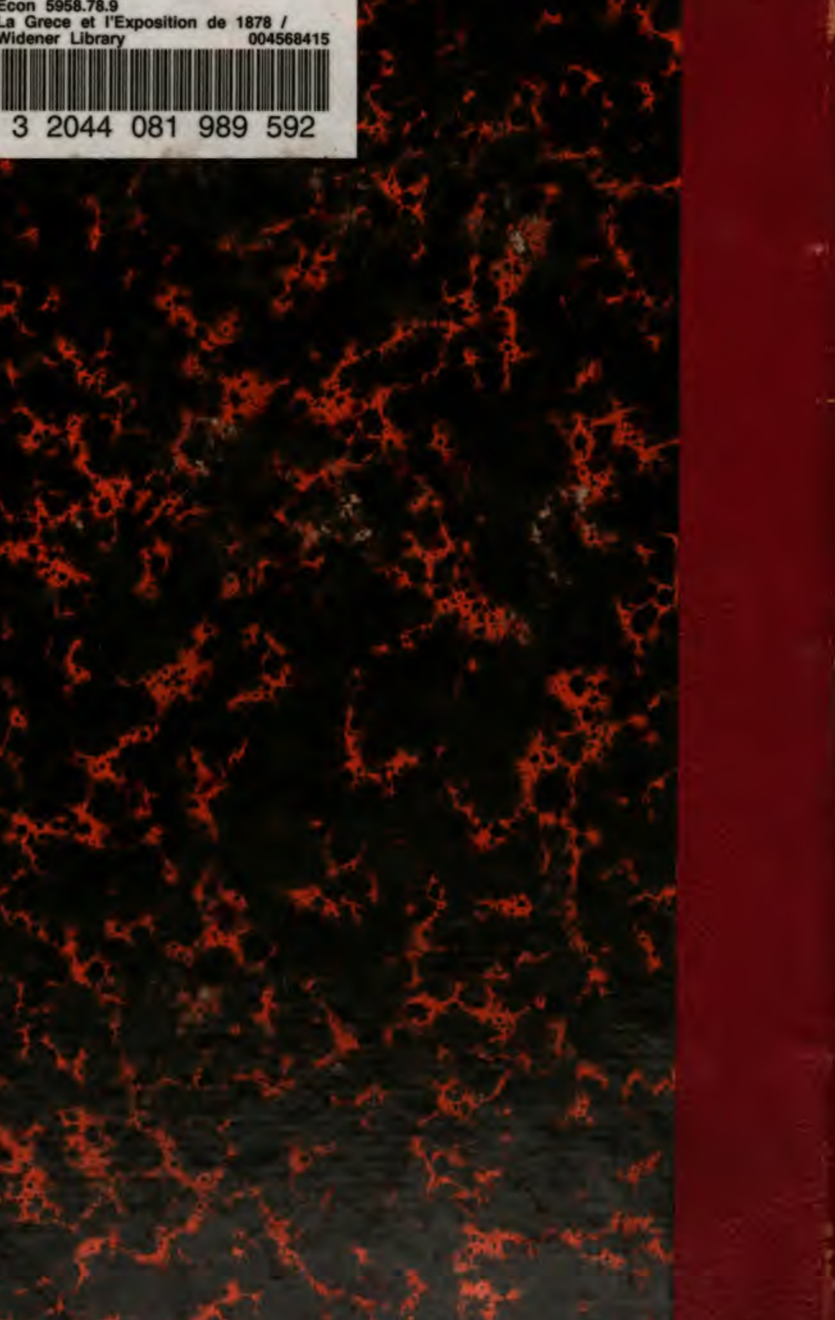
Groupes VIII et IX. — Agriculture et horticulture........ 268

Note sur la législation qui régit en Grèce la propriété industrielle et la propriété littéraire et artistique.......... 270

760. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.






Econ 5958.78.9
La Grece et l'Exposition de 1878 /
Widener Library 004568415
3 2044 081 989 592